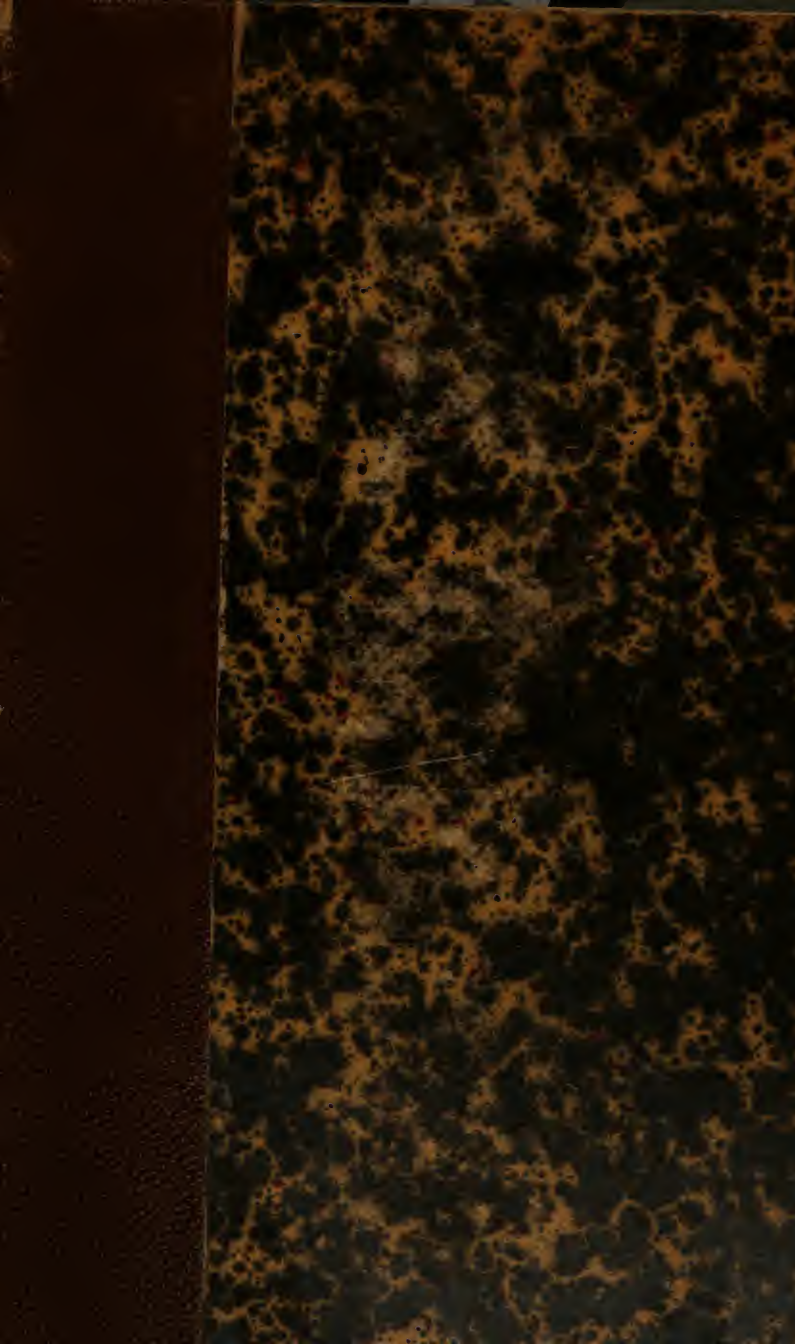




*41577.14.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY



IN MEMORIAM
ARTHUR STURGIS DIXEY
1880 + 1903
HARVARD COLLEGE 1902



ALPHONSE
PICARD & FILS
ÉDITEURS
RUE BONAPARTE
- 82 -
PARIS XV ARROND.

LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
ÉTRANGERS





LETTRES

A

M. DE LAMARTINE

SUR

QUELQUES PARADOXES CONTENUS DANS SES OEUVRES, TOUCHANT
LA RELIGION, LA PHILOSOPHIE ET LES TURCS.

PAR L'ABBÉ TH. — B.

Si ceux qui sont en sentinelle sur la maison d'Israël
ne sonnent pas de la trompette, Dieu demandera de
leur main le sang de leurs frères qui seront déçus,
faute d'avoir étévertis.

(BONNET : *Defense de la Tradition des Pères, Préface.*)

Avignon,

CHEZ SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE BOUCHERIE N° 13.

Paris,

LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE SEGUIN AÎNÉ.

RUE d'ARRETOUR N° 1.

1844.

Hommage d'amiti. & de reconnaissance
offert à M. Chatelet, agent-royal,
par l'auteur.

J. M. M. M. M.

LETTRES

A

De Lamartine.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

LETTRES

A

M. DE LAMARTINE

SUR

QUELQUES PARADOXES CONTENUS DANS SES OEUVRES, TOUCHANT
LA RELIGION, LA PHILOSOPHIE ET LES TURCS.

PAR L'ABBÉ TH. — B.

Thomas Blanc.

Si ceux qui sont en sentinelle sur la maison d'Israël
ne sonnent pas de la trompette, Dieu demandera de
leur main le sang de leurs frères qui seront déçus,
faute d'avoir été avertis.

(Dossier, Défense de la Tradition et des Pères. Préface.)

CHEZ SEGUIN AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

A AVIGNON,

rue Bouquerie, N° 13.

A PARIS,

rue Cassette, N° 27.

41577.14.5

*



*From the
Dixey memorial gift*

AUX JEUNES CURÉS

DE CAMPAGNE.

L'IMPIÉTÉ s'agite : les mille échos de la presse portent d'un pôle à l'autre ses sarcasmes et ses calomnies impures contre la Religion sainte de Jésus-Christ. Dans cette grande lutte de la folie de l'homme contre la sagesse de Dieu , à nous , jeunes prêtres , de descendre courageusement dans l'arène ! Nos vieux compagnons d'armes , blanchis dans les travaux de l'apostolat , épuisés par les combats et les

veilles , couverts de glorieuses cicatrices , n'attendent plus que *la couronne que leur destine le juste Juge* (1). D'importants travaux absorbent presque tous les instants des chefs de la milice sainte. A nous , jeunes prêtres que le Seigneur a choisis pour être les gardiens du précieux dépôt de la foi , sous la houlette des premiers pasteurs ; à nous , dont les membres conservent encore l'empreinte de l'onction sacrée , qui sentons palpiter , au fond de nos poitrines , un cœur brûlant d'amour ; à nous , *de nous montrer les dignes athlètes du Christ.*

Soldats restés fidèles sous le drapeau , à nous , d'imprimer , en ce siècle de cynisme et d'apostasie , le stigmate de l'opprobre sur le front des renégats et des transfuges.

L'orage gronde et mugit : les vagues courroucées du philosophisme se brisent menaçantes contre la barque de Pierre. Nous laisserons-nous aller à la crainte et à l'abattement ? Irons-nous , comme les Apôtres , réveiller notre Maître , en lui disant : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! Hommes de peu de foi* , nous répondrait-il , *pourquoi êtes-vous si pusillanimes ? ne savez-vous pas que je commande aux vents et à la mer, et que les vents et la mer m'obéissent ?* Luttons donc , pleins d'espérance dans les destinées immortelles de l'Église , contre les vents et les flots de l'erreur , de la corruption et du mensonge.

(1) 2. Timoth. iv. 8.

Les Philistins fondent , tête baissée , sur le camp d'Israël ; lévites , serrons nos rangs , pour que l'Arche sainte ne tombe point entre leurs mains souillées !

Sentinelles placées sur la montagne de Sion , sonnons de la trompette !

Voyez-vous cette armée de sophistes , d'idéologues , de panthéistes , de rationalistes , de rhéteurs , marcher au combat contre le Christ ? Voyez-vous le fantôme impur de l'incrédulité agiter dans les airs sa hideuse bannière ? Entendez-vous ses cris de rage , ses blasphèmes , ses paroles amères , ses chants de triomphe ? C'est le moment , prêtres du Seigneur , c'est le moment *de ceindre nos reins de la vérité , de nous revêtir de la cuirasse de la justice , de chausser nos pieds pour annoncer l'Évangile de paix , de nous armer du bouclier de la foi , contre lequel viendront s'émousser les traits enflammés de l'enfer , de nous revêtir du casque du salut , de prendre en main le glaive de l'esprit , qui est la parole de Dieu ; car ce qui doit nous faire remporter la victoire , c'est la foi.* (1)

Ils s'avancent contre nous pleins de confiance dans la célébrité de leurs talents , l'éclat de leur gloire , le nombre de leurs trophées et de leurs couronnes académiques. Ils jettent un regard dédaigneux sur la faiblesse des adversai-

(1) Ephes. VI. 14. 15. 16. 17. — 1. Jean. V. 4.

res obscurs qui osent se mesurer avec eux. Pour nous , *c'est au nom du Seigneur que nous combattons* (1). Plantons hardiment notre drapeau dans leur camp ; mais que vois-je ? Le trouble et la confusion sont dans leurs rangs : comme aux jours de Babel , ils ne s'entendent plus.

Ces hardis novateurs , si habiles à détruire , ne savent rien édifier de solide. Ils enfantent chaque jour quelques nouveaux systèmes , formulent chaque jour quelques nouveaux symboles plus ou moins absurdes , plus ou moins contradictoires les uns que les autres. Ils renversent le lendemain l'édifice qu'ils avaient construit la veille. Ces hommes qui posent fièrement en précepteurs du genre humain , qui veulent réformer la Religion de Jésus-Christ , *ne savent pas eux-mêmes ni ce qu'ils veulent , ni ce qu'ils disent. Ils deviennent insensés* , comme parlent nos Livres sacrés , *en s'attribuant le nom de sages* (2). C'est avec leurs armes que nous devons les battre. Montrons donc à découvert l'ignorance , les paradoxes , les contradictions , les préjugés de ces orgueilleux apôtres de la religion nouvelle , sans nous laisser éblouir par l'éclat de leurs talents.

Si nous vous avons dédié ces pages , nos bien-aimés confrères ; si , quoique le dernier de tous , nous avons osé , des premiers , descendre dans l'arène , jeunes apôtres de

(2) Psal. 19.

(3) 1. Timoth. 1. 7. — Rom. 1. 22.

Jésus-Christ , c'est pour vous inviter à vous mêler avec nous au combat. Pourriez-vous occuper plus noblement vos loisirs qu'à travailler au succès de la cause de notre auguste Religion ? La chaire et la presse , voilà désormais les deux champs de bataille où nous devons signaler notre courage.

Jeunes Davids , déposez , pour quelques instans , votre houlette , descendez dans la vallée de Térébinthe ; armez-vous de la fronde , et venez terrasser avec nous les superbes Goliaths qui insultent les guerriers du camp d'Israël !

« Quand même ces deux illustres écrivains (M. de
» Lamennais et M. de Lamartine) persisteraient dans une
» mauvaise voie , Rome , qui a pu mettre Luther , le grand
» réformateur , et Henri VIII , le puissant monarque , au
» ban de la chrétienté , ne balancerait point à maintenir ,
» dans cette circonstance encore , les vrais principes ca-
» tholiques , et à immoler ces deux hautes renommées à
» l'inaltérable pureté des doctrines de l'Église , qu'elle a
» reçues du passé et qu'elle doit à l'avenir. » (*Lettre de*
M. Alfred Nettement à M. le Vicomte Walsh sur la con-
damnation prononcée à Rome contre deux ouvrages de
MM. Lamennais et Lamartine.—*Écho de la jeune France,*
Tome V, page 286.)

LETTRES

A

De Lamartine

SUR QUELQUES PARADOXES CONTENUS DANS SES OUVRES ,
TOUCHANT LA RELIGION , LA PHILOSOPHIE ET LES TURCS

LETTRE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

Coup d'œil sur le voyage en Orient de M. de Lamartine. — Sa manière d'attaquer le Catholicisme. — Ses variations. — Son néo-christianisme. — Plan et division de ce Recueil.

MONSIEUR ,

Tout le monde sait dans quelles louables intentions fut entrepris votre célèbre voyage en Orient. Débutant sur la scène politique, il fallait faire vos preuves ; il fallait gagner un diplôme d'homme d'État. On se souvenait du poète ; le personnage nouveau, l'homme d'affaires était à créer. Sans rompre tout à fait avec les Muses , vous teniez donc à prouver que vous possédiez , à un très-haut degré , deux

choses surtout la *philosophie*, et la *politique*, voire même quelque peu de *théologie*. De là, au milieu de ces pompeuses descriptions, de ces tableaux ravissants, de ces riants paysages, des portraits parfaits des beautés syriennes, juives, chrétiennes, musulmanes, cypriotes, etc. etc., ces réflexions d'une profondeur peu commune, ces aperçus grandioses, ces vues inattendues que votre œil observateur devinait instinctivement, et que votre doigt indicateur autant sûr qu'infailible, révélait à nos regards surpris.

Ce qui nous a encore vivement frappé, c'est votre admiration sans bornes pour l'agilité du Derviche (1) dansant en l'honneur d'Allah (2); la gravité du Muezzin (3) perché sur la cime blanche du minaret (4); la ferveur du musulman en prière; votre goût prononcé pour les mœurs, et surtout pour la philosophie et la religion turques.

Nous avons fait peu d'attention à vos brillantes utopies, à vos rêves philanthropiques; mais, ce qui a fait une impression pénible sur notre âme, ce sont les attaques dirigées par votre plume contre le Catholicisme et ses institutions les plus dignes de notre vénération et de notre estime. Vous n'êtes point descendu dans l'arène, bannière au vent, la lance au poing, le casque en tête; vous avez eu

(1) *Derwîs* ou *Derviche*, religieux ture (voir 2^e part. lettre VIII.)

(2) *Allah* nom de Dieu chez les Arabes et chez tous ceux qui font profession de mahométisme; contraction de *al-ilah* (de l'hébreu אלה ou האלה *élah* ou *aélah* Dieu, le Très-Haut.)

(3) *Muezzin* ou *Muëzzin*. Celui qui, du haut du minaret, annonce l'heure de la prière (Voir 2^e part. Lettre VII.)

(4) *Minaret*, tour faite en forme de clocher (de l'arabe *ménareh* ou *ménarcht*, bâtiment, tour.)

peur , sans doute , d'effaroucher des esprits timides ; ou , peut-être , vous avez dédaigné de vous mesurer avec un ennemi déjà vaincu et couché par terre ; de temps en temps , comme pour vous distraire , vous avez tiré quelques flèches rouillées de votre carquois. Vous avez attaqué la Religion chrétienne , M. de Lamartine ; comme les Arabes , nos soldats d'Afrique , en véritable tirailleur. Vous lui avez fait une guerre de Pandour , de véritable Cosaque du Don. On vous a vu lancer votre javelot , souvent *telum imbelles* , *sine ictu* contre les statuettes , les figures mystérieuses de nos temples gothiques et tout à coup disparaître , emporté par votre agile coursier au milieu des tribus nomades. Vous avez déjeûné , accroupi sur les tapis persans de l'illustre brigand Abougosh , bu du café dans ses tasses de porcelaine , fumé nonchalamment votre pipe turque de la meilleure grâce du monde ; puis , vous avez repris vos couleurs , vous avez peint un ciel bleu , une mer blanchissante d'écume , un site pittoresque , etc. Vous êtes de nouveau rentré dans l'arène , vous avez brandi votre pique contre les moines du saint Sépulcre , les légendes , les traditions absurdes du moyen âge ; et vous avez de nouveau quitté le champ de bataille. Descendu de votre coursier , vous avez fait voile pour Stamboul ; avec votre superbe brick vous avez sillonné la mer du Bosphore , et vous avez , pour un instant , oublié l'ignorance et les cruautés du moyen âge , pour nous parler de l'aménité , de la piété et de la philosophie des Turcs de notre époque. Vous avez quelquefois imité la ruse des Troyens. Vous avez ombragé votre tête du panache d'Androgée ; vous avez pris son épée argienne , son large bouclier , et sous ce déguisement ,

vous vous êtes jeté dans la mêlée pour porter des coups mortels à vos ennemis. Vous vous êtes couvert du manteau du chrétien pour saper plus sûrement le Christianisme par la base. En vous voyant, illustre auteur des *Méditations*, décocher d'une main furtive et comme à la dérobée, quelques traits contre la Religion chrétienne, nous avons cru d'abord à un écart passager de votre muse, à un élan indiscret et peu réfléchi de votre *mens divinator*.

Mais lorsque nous vous avons entendu dire : Que toutes les religions ont leur morale divine; que la morale de Mahomet est la morale du Christ, que les religions sont toutes indifférentes, c'est-à-dire, que chacun peut suivre en sûreté de conscience celle de ses pères; qu'on doit être païen, juif, musulman, pyrolâtre, méthodiste, quaker, luthérien, iconoclaste, calviniste, catholique, suivant les temps, les lieux, les mœurs et les climats; que les mystères chrétiens sont le fruit de l'ignorance et de la superstition du moyen âge. Lorsque nous vous avons vu nier, timidement, il est vrai, mais enfin nier la divinité de Jésus-Christ et regarder ses miracles comme des traditions absurdes et populaires, tandis que vous nous vantiez d'ailleurs la sublimité de l'Évangile, comme si chaque page de l'Évangile ne renfermait pas quelque miracle, nous avons été douloureusement affecté. Et quoique ces traits lancés de loin en loin, à longs intervalles, contre le Catholicisme, ne puissent guère faire d'impression que sur des esprits légers et superficiels, peu versés dans la connaissance des matières religieuses, malheureusement si nombreux de nos jours, nous avons résolu de les repousser et de vous répondre.

D'ailleurs dans des brochures , dans certains recueils périodiques et beaucoup de productions modernes , nous avons vu se reproduire vos paradoxes et votre singulier symbole , ce qui nous a encore plus engagé à réaliser notre première idée.

Illustre député de Mâcon , en lisant ces pages où vous professez les erreurs du Sophiste de Genève , notre mémoire a reporté notre esprit vers le passé ; vers cette époque heureuse , où les rayons de votre foi n'avaient pas encore été obscurcis par les ténèbres de l'orgueil ; où votre muse pieuse s'inspirait sur les marches de l'autel , et nous redisait sur sa lyre mélancolique des chants purs , harmonieux et suaves , comme les accords des harpes célestes ; vers ce temps où vous vous écriiez :

« Cette foi , qui m'attend au bord de mon tombeau ,
Hélas ! il m'en souvient , plana sur mon berceau.
De la terre promise immortel héritage ,
Les pères à leurs fils l'ont transmis d'âge en âge.
Notre esprit la reçoit à son premier réveil ,
Comme les dons d'en haut , la vie et le soleil ;
Comme le lait de l'âme , en ouvrant la paupière ,
Elle a coulé pour moi des lèvres d'une mère.
Elle a pénétré l'homme en sa tendre saison.
Son flambeau dans les cœurs précéda la raison.

.

L'enfant , en essayant sa première parole ,
Balbutie au berceau son sublime symbole ,
Et sous l'œil maternel , germant à son insu ,
Il la sent dans son cœur croître avec la vertu.

Ah ! si la vérité fut faite pour la terre ,
 Sans doute elle a reçu ce simple caractère ;
 Sans doute dès l'enfance offerte à nos regards ,
 Dans l'esprit par les sens entrant de toutes parts ,
 Comme les purs rayons de la céleste flamme ,
 Elle a dû dès l'aurore environner notre âme ,
 De l'esprit par l'amour descendre dans les cœurs ,
 S'unir au souvenir, se fondre dans les mœurs .

.

Soleil mystérieux , flambeau d'une autre sphère ,
 Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière ;
 Pars du sein du Très-Haut , rayon consolateur ,
 Astre vivifiant , lève-toi dans mon cœur !
 Hélas ! je n'ai que toi dans mes heures funèbres ,
 Ma raison , qui pâlit , s'abandonne aux ténèbres ;
Cette raison superbe , insuffisant flambeau ,
 S'éteint comme la vie aux portes du tombeau ,
 Viens donc la remplacer , ô céleste lumière !
 Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière ;
 Tiens moi lieu du soleil que je ne dois plus voir ,
 Et brille à l'horizon comme l'astre du soir (1) . »

Ce soleil brillant , que vous invoquiez alors , ne vous prête plus sa mystique lumière ; le Dieu , qui plana sur votre berceau , n'est plus le Dieu qui protégera votre tombe , *vers laquelle vous vous acheminez entre deux abîmes de doute ; L'astre vivifiant de la foi ne se lève plus dans*

(1) Lam. Médit. xv. — La fol.

vosre cœur flétri ; vosre christianisme n'est plus le christianisme de vosre mère ;

Et la raison superbe , insuffisant flambeau ,

est devenue tout à coup pour vous un flambeau très-suffisant, un véritable *soleil* (1). Puis ce soleil s'est éclipsé ; et ses rayons obscurcis ne pourront désormais dissiper les ténèbres qui envelopperont vosre intelligence jusqu'à vosre dernier soupîr.

Tour à tour musulman , saint-simonien , panthéiste , pythagoricien , iconoclaste , déiste , etc. vous ne laissez pas de vous dire hardiment chrétien. Ah ! vous avez beau, Monsieur, vous avez beau nous dire : *Que la fibre de vosre cœur est chrétienne , que vos sympathies sont pour le Christianisme ;* vous avez beau protester que vous faites profession de vénération , de reconnaissance et d'amour pour une religion qui a apporté ou résumé tout le mystère de l'humanité ; qui a donné pendant deux mille ans une âme , un corps , une voix , une loi à l'instinct religieux de tant de milliards d'êtres humains , une langue à toutes les prières , un mobile à tous les dévouements , une espérance à toutes les douleurs ; que vous ne pourrez jamais sans ingratitude et sans crime , être hostile à une religion , qui fut le lait de vosre enfance , qui fut la religion de vosre mère , et souiller de sable et de gravier ce pain de vie dont se nourrissent et se fortifient tant de millions d'âmes et d'intelligences (2) , non , vous n'êtes

(1) Lamart. Voy. en Orient tom. III. pag. 322. *La Raison est le soleil de l'humanité.*

(2) Jocelyn, Préface.

pas chrétien. Vous ne croyez pas, il est vrai, avec quelques sceptiques, que Chrisen ou Christ est un être symbolique; que les douze Apôtres sont les douze signes du zodiaque; les quatre Évangélistes, les quatre saisons ou les quatre points cardinaux; que l'étable où est né Chrisen est la constellation du cocher et de la chèvre, près de laquelle se trouvent l'âne de Typhon (la grande ourse) et le bœuf ou taureau, accompagnements antiques de la crèche; que Pierre, portier, est *Janus* avec son front chauve. Vous ne croyez pas que la tonsure du prêtre soit le disque du soleil; l'étole, son zodiaque; la crosse de l'évêque, précisément le bâton de Bootés ou Osiris; sa mitre, le bonnet conique des Lamas, emblème du soleil, et sa croix, la croix de Sérapis. « Vous vous moquez de ces inepties et de ce fratrias de conjectures dont rient beaucoup nos jeunes étudiants. (1) » Vous croyez à l'existence de Jésus-Christ; vous admirez sa doctrine; vous l'implorez; vous priez même, pieux phisophe, pour les âmes des fidèles trépassés. Mais n'importe vous n'êtes pas chrétien, vous n'êtes pas catholique, ou si vous l'êtes, vous l'êtes comme l'était J. Jacques, c'est-à-dire, vous êtes déiste.

Le Christianisme a pour fondement l'Évangile. L'Évangile n'est qu'une suite sublime de mystères et de miracles; la doctrine elle-même du Christ n'est que mystère; et vous ne croyez ni aux mystères, ni aux miracles, parce que votre raison ne les comprend pas, et qu'elle ne veut croire que ce qu'elle comprend. Non, vous n'êtes pas chrétien. Quel est donc ce singulier christianisme que vous nous an-

(1) Roselly de Lorgue. Le Christ devant le siècle.

nonce ? Quelle est cette alliance adultère de la religion d'un Dieu avec les théories ridicules et les folles pensées de l'orgueil de l'homme ? Qu'est-ce que ce prétendu christianisme sans dogmes , sans miracles , sans mystères , vieillissant , rajeunissant , changeant , se modifiant et se perfectionnant comme les découvertes et les institutions humaines ? La vérité, Monsieur, ne se modifie , ni ne change jamais ; elle sera toujours ce qu'elle a été ou plutôt ce qu'elle est ; car elle est immuable comme Dieu lui-même (1). Et vous voulez, vous , corriger la sagesse divine par la sagesse humaine, la philosophie éternelle, immuable , par la philosophie éphémère et changeante du siècle ? Vous et tous les sceptiques modernes et futurs , comme ceux qui vous ont précédés , vous succomberez à la peine.

Néanmoins, tout en déplorant les écarts du philosophe, Monsieur, nous saurons respecter en vous et l'orateur et le poète. Nous nous plaçons à rendre une éclatante justice à vos talents. Français, à Dieu ne plaise que nous venions aujourd'hui insulter une des gloires de la France, traîner dans la boue la double couronne dont l'Europe a ceint votre front ; nous sommes du nombre de vos plus fervents admirateurs. Mais quand vous pénétrez dans le Saint des saints ; quand votre main sacrilège se porte sur l'arche du Seigneur ; quand vous attaquez nos dogmes, notre discipline, nos institutions les plus vénérables, nous ne voyons plus en vous ni l'orateur, ni le poète, ni les nuages d'encens , ni l'auréole brillante qui vous environnent, ni la foule d'adorateurs qui se prosternent devant

(1) Psal. cxi. 22.

vous et baisent respectueusement la trace de vos pieds , nous ne voyons que le hardi novateur , le sophiste et le transfuge. Et nous pleurons amèrement la chute de l'ange , à qui le Seigneur avait donné une lyre si pure , si harmonieuse , si suave pour chanter ses merveilles , et dont le Seigneur a brisé la lyre , obscurci la gloire et coupé les ailes , parce qu'il s'est révolté contre lui. Et une pieuse indignation s'empare de nous ; et nous osons mesurer et montrer du doigt la profondeur de l'abîme , dans lequel l'ange déchu vient d'être précipité , afin que sa chute serve à tous de leçon salutaire.

Mais il semble vous entendre nous dire : Jeune homme qui , hier encore , balayiez de votre robe noire la poussière des bancs de l'école , prêtre inconnu relégué dans les murs enfumés de quelque obscur presbytère , téméraire , osez-vous bien insulter à ma gloire ? attaquer celui , dont l'Europe ne prononce le nom qu'en s'inclinant par respect ? *Jeune homme emmaillotté d'idées fausses , avez-vous voyagé , pour voir s'élargir devant vous l'horizon si étroit de la pensée , pour poser devant la raison les grands problèmes religieux et historiques qui forcent l'homme à revenir sur ses pas , à scruter ses convictions ? Avez-vous fait la grande et intime éducation de la pensée par la pensée , par les lieux , les temps , les climats , les mœurs , etc. (1) Avez-vous vu les cèdres du Liban , les ruines gigantesques de Balbeck , les nobles débris de Palmyre , la superbe mosquée d'Omar , sainte Sophie , saint Pierre de Rome , le sérail de Constantinople ; et puis ,*

(1) Lamart. Voy. en Orient, Tom. I. pag. 5. Avertissement.

des scheiks (1), des pachas (2), des visirs (3), des muezzins, des mallas, des santons, des marabouts (4)? Avez-vous dormi sous la tente de l'arabe, reposé vos membres fatigués sur le gazon, près de l'onde murmurante d'un élégant kiosk? Avez-vous pleuré dans la grotte du saint Sépulcre? Avez-vous conversé avec des caloyers, des évêques grecs, des religieux de la Terre sainte? Vous êtes-vous accroupi sur les tapis moelleux d'Ibrahim Pacha, d'Emir Beschir, de Mahmoud, etc. ? Avez-vous parcouru l'immense étendue des mers? Avez-vous vu les chefs-d'œuvre de l'Italie, les ruines de la Grèce, etc. etc. etc. Connaissez-vous l'Orient?—Monsieur, nous ne connaissons que le clocher de notre village, nos bosquets, nos montagnes et les bords poétiques du grand fleuve, nos regards n'ont embrassé qu'un étroit horizon, un petit coin bleu de notre beau ciel d'Occitanie. Du verdoyant sommet de nos riches collines, aux beaux jours de notre enfance, nous nous plaisions, (et nous nous plaisions encore) à considérer, dans le lointain, avec un air mélancolique et rêveur, les flèches gothiques et les remparts crénelés de la cité papale, le sol riant des troubadours, le château de René, la tour d'Ugernum avec la chapelle du

(1) *Scheik* ou *cheik*, chef des Arabes Bédouins, et proprement chef d'une tribu; de l'arabe *schaïkh* vieillard, dans certaines contrées de l'Afrique, les premiers de la tribu sont appelés *mélîks* ou *méléks*, évidemment de l'hébreu מלך *melec*, *rex*.

(2) *Pacha* ou *Bacha*, titre donné en Turquie à ceux qui commandent les armées, aux gouverneurs de provinces, etc. du turc *Basch* tête.

(3) *Visir*, ministre d'État du Grand-Seigneur.

(4) Voir 2^e Part. Lettre VIII. *Kiosk*, pavillon.

saint Roi, la tour romaine de la ville de Nemausus, etc. Nous n'avons vu ni le Tibre, ni le Jourdain, ni l'Euphrate, ni Balbeck, ni Palmyre, ni le Liban avec ses cèdres, ni l'Eurotas avec ses lauriers-roses, ni l'Orient avec ses bosquets d'aloës, de citronniers et de grenadiers, avec ses mosquées et ses minarets. Nous n'avons point voyagé, *ni changé vingt fois la forme de nos pensées ; nous sommes encore incomplet., peut-être même très-incomplet ;* mais, dès l'âge le plus tendre une demeure solitaire et paisible nous a ouvert son sein. Là, nos heures s'écoulaient rapides entre la prière et l'étude : après nous être agenouillé à l'ombre redoutable du Sanctuaire, nous allions courber notre front sur les livres. Si nous n'avons vu ni Athènes avec son Parthénon, ni Rome avec son Colisée, nous avons connu leurs héros et surtout leurs héros chrétiens. Nous avons sérieusement médité leurs ouvrages, monuments impérissables que tant de génies sublimes ont élevés à la gloire du Christianisme. Nous avons mûrement réfléchi sur nos Livres saints, fait des études approfondies de la religion, lu attentivement les écrits de ses apologistes et de ses adversaires. Quinze années d'études sérieuses peuvent bien, ce nous semble, Monsieur le Poète, nous donner autant le droit de parler sur la religion que cinq à six mois de voyage en Orient.

Au reste, Monsieur, rassurez-vous, nous ne venons point insulter à votre gloire ; Dieu nous en préserve ! mais seulement essayer de relever quelques négligences, quelques propositions hardies échappées à votre plume. Nous reconnaissons avec vous que, *s'il y a quelque chose au*

monde de libre et d'inviolable , c'est la pensée ; (1) mais s'il vous est permis de faire part au public de vos pensées et de vos convictions , libre aussi à ceux qui ne pensent pas comme vous , de lui faire part à leur tour de leurs pensées et de leurs convictions contraires aux vôtres. Vous ne l'ignorez pas , la critique est un vaste champ qui renferme les opinions du monde entier dans son domaine. Vous ne trouverez donc pas mauvais qu'un prêtre surtout relève dans vos écrits ce qu'il croit trouver d'hétérodoxe et de contraire à la foi. Si nous nous trompons , nous vous dirons avec l'Orateur romain : *Nous sommes prêt à réfuter nos adversaires sans opiniâtreté , et à souffrir sans ressentiment qu'on nous réfute ; nos et refellere sine pertinaciâ , et refelli sine iracundiâ parati sumus.* (*Tusc. quæst. l. II, n°. 11. 5.*) En attaquant les écrits nous saurons respecter la personne , et notre recueil ne sera pas un pamphlet.

Notre méthode sera simple et facile. Nous extrairons textuellement de votre ouvrage les propositions qui nous paraîtront fausses ou contradictoires , et nous tâcherons d'en montrer la fausseté et les inconséquences. Nous avons partagé notre livre en deux parties : dans la première , nous traiterons de ce qui regarde la Religion chrétienne et la Philosophie ; dans la seconde , de ce qui regarde le Mahométisme.

Si nous n'avons pas bien saisi le sens de vos paroles , Monsieur , une réponse explicative ne serait peut-être pas inutile , d'autant plus qu'un grand nombre de personnes pourraient partager notre erreur. Vous le savez , le véné-

(1) Jocelyn , Préface .

nable Pontife, qui est assis sur la chaire de Pierre (1), le clergé français, le plus grand nombre d'écrivains périodiques ont trouvé dans vos œuvres et surtout dans votre voyage d'Orient, des idées peu chrétiennes, des propositions téméraires, hardies, blessant les oreilles pieuses, etc. : dans l'intérêt de votre gloire, vous devez rectifier l'opinion publique sur votre compte.

S'il nous échappe, dans notre correspondance, quelques expressions inconvenantes, quelques termes un peu trop durs, nous vous en demandons d'avance mille pardons. Obligé, par état, de vivre au sein d'une population agricole, au milieu de gens simples, naïfs, mais grossiers, qui ne connaissent que leurs bêtes et les compagnons de leurs travaux, nous n'avons pu puiser cette fleur d'urbanité française, cette délicatesse exquise que l'on rencontre dans les salons du grand monde et dans les sociétés choisies de la capitale. Vous ne serez donc pas surpris, ni même choqué, nous en sommes sûr, du langage peut-être rustique d'un pauvre Curé de campagne, surtout si nos paroles sont justes et vraies : car ce que demande et recherche avant tout le philosophe, c'est la vérité.

En attendant que nous ayons le plaisir et l'inestimable avantage de vous donner de nos nouvelles.

Nous avons l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur.

L'ABBÉ TH.-B.

(1) Voir les journaux qui ont rendu compte du Voyage en Orient.

PREMIÈRE PARTIE.

PARADOXES

TOUCHANT LA RELIGION ET LA PHILOSOPHIE.

DEUXIÈME LETTRE.

1°. Suffisance des philosophes. 2°. Prétendue infaillibilité de M^r. de Lamartine. 3°. Il attend le Messie. 4°. Si les hommes sont plongés dans les ténèbres et si le scepticisme doit être leur partage. 5°. Nouvelle découverte astrologique. 6°. Nouvelle preuve du scepticisme de notre philosophe. 7°. Autre contradiction. 8°. M^r. de Lamartine pythagoricien. 9°. M^r. de Lamartine saint-simonien. 10°. M^r. de Lamartine prêchant la tolérance par l'organe du pasteur de Valneige.

3. I. Suffisance des philosophes. (1)

UNE remarque qui nous paraît digne d'attention, c'est le ton tranchant, la fierté qui distinguent la plupart des déistes, des sceptiques, anciens ou modernes, gravement enveloppés du manteau philosophique. Ils se regardent modestement comme des êtres privilégiés; possédant eux

(1) On peut appliquer à ces messieurs ce passage plein de sens, de Boecace : « Aleuni, ai mio giudicio, sono, li quali, più che l'altre genti, si erédono sapere, e sanno meno : e per questo, non solamente à consigli degli uomini, ma ancora contra la natura delle cose, presúmonno d'opporre il senno loro : della quale presunzione già grandissimi mali sono avvenuti, ed alcun bene se ne vide giammai. » (Decamerone. Gior. quarta. Novella ottava. T. II.)

seuls des trésors de science , de sagesse et de raison. Ils s'annoncent fastueusement , avec un imperturbable sang-froid , et sans rire , comme les précepteurs et les réformateurs du genre humain. Voici ce qu'en disait un esprit fort qui était à même de les connaître ; Jean-Jacques : « Je consultai les philosophes , dit-il , je feuilletai leurs livres , j'examinai leurs diverses opinions. Je les trouvai tous fiers , affirmatifs , dogmatiques même dans leur scepticisme prétendu ; n'ignorant rien , ne prouvant rien , se moquant les uns des autres ; et ce point , commun à tous , me parut le seul sur lequel ils ont tous raison..... Si vous pesez leurs raisons , ils n'en ont que pour détruire ; si vous comptez les voix , chacun est réduit à la sienne ; ils ne s'accordent que pour se disputer. (1) A les entendre , dit-il ailleurs , ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans criant chacun de son côté : Venez à moi ; c'est moi qui ne trompe point. L'un prétend qu'il n'y a point de corps , et que tout est en représentation ; l'autre , qu'il n'y a point d'autre substance que la matière , d'autre dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vices , ni vertus ; celui-là , que les hommes sont des loups et qu'ils peuvent se dévorer en sûreté de conscience. O grands philosophes (2) !.... »

§. II. Prétendue infaillibilité de M^r. de Lamartine.

Au reste ce même Rousseau avait de lui-même une opinion si favorable , qu'il commence par se déclarer hardi-

(1) J. J. Rousseau. *Émile*.

2) — Id. *Discours sur les arts et les sciences*.

ment le meilleur des hommes, en tête d'un ouvrage où il révèle des actions infâmes et qui font monter le rouge au front. Vous, Monsieur, qui professez à peu près les mêmes erreurs, avec la différence que vous tâchez de les couvrir du manteau du Christianisme, vous ne vous croyez pas moins parfait que le Sophiste genevois, vous ne croyez certainement pas à l'infailibilité de l'Évêque de Rome parlant *ex cathedrâ*. Eh bien ! cette infailibilité, vous vous l'attribuez de la meilleure grâce du monde. Vous nous dites encore avec un aplomb vraiment philosophique, que la Providence vous a fait naître cent cinquante ans trop tôt, et que votre mère aurait dû vous mettre au monde l'an 1990 ; qu'alors la France ignorante, qui ne veut maintenant que des hommes de parti, des hommes de secte, aura été instruite par des hommes impartiaux et rationnels comme vous, et qu'elle sera à la hauteur convenable. Ces hommes de secte, de parti, ce sont des hommes à principes. Or vous ne paraissez pas trop les aimer, puisqu'on n'est vraiment philosophe, d'après vous, que lorsqu'on a changé vingt fois la forme de sa pensée.

« Malheureux, dites-vous, les hommes qui, en tout genre, devancent leur temps ! leur temps les écrase. C'est notre sort à nous, hommes impartiaux, politiques, rationnels de la France. La France est encore à un siècle et demi de nos idées. — Elle veut en tout des hommes et des idées de secte et de parti. — Que lui importe du patriotisme et de la raison ? C'est de la haine, de la rancune, de la persécution alternative qu'il faut à son ignorance ! »
(*Voyage en Orient. T. I. p. 73.*)

Vous devancez donc, en tout, votre temps; vous avez doucement, avec les hommes impartiaux, des idées vraies sur le patriotisme, et vous êtes la raison personnifiée. (1) C'est modeste de votre part, Monsieur! mais qui êtes-vous, Monsieur de Lamartine, pour vous poser ainsi fièrement en réformateur de la France du XIX^e. siècle? Ne dirait-on pas que nous sommes encore dans le cahos de la barbarie? où sont les preuves de la grande mission que vous avez reçue? Seriez-vous donc seul, avec l'heureux troupeau des hommes rationnels, les intelligences privilégiées, qui ayez reçu du Ciel la science et la lumière? Croyez-vous qu'il n'a pas existé, et qu'il n'existe pas encore aujourd'hui des hommes qui ne pensent pas comme vous sur la politique, la religion, et qui sont peut-être aussi éclairés que vous? Puisque la Providence vous a départi un trésor si abondant de raison, de lumière et de science, ouvrez ces sources fécondes à vos contemporains; il se trouvera peut-être des hommes capables de vous comprendre. Ne faites plus résonner à nos oreilles les grands mots d'*Humanité*, de *Raison générale*, de *Christianisme législaté*, etc. etc. Communiquez-nous votre symbole, formulez vos articles de foi; que nous sachions enfin d'une manière claire et précise quelle est votre croyance religieuse. « Le vague, disait, avec raison, votre ami, M^r. le vicomte Walsh, en parlant de vos *impressions et souvenirs*, etc. Le vague est depuis quelque temps un moyen poétique, mais il ne va pas en religion. (2) »

(1) Nous verrons plus tard que ce que notre poète entend par *Raison*, ce n'est rien moins qu'une religion nouvelle, dont il se proclame hardiment le fondateur et l'apôtre.

(2) Walsh. (Écho de la jeune France.)

Après nous avoir appris qu'il vous faut *un peu de soleil dans l'œil, que vos yeux sont de l'Orient, que votre âme est amour*, vous dites :

« Que votre esprit est de ceux qui portent en eux un instinct de lumière, une évidence irréflechie, qui ne se prouve pas, mais *qui ne trompe pas* et qui console. »
(*Voy. en Orient. T. I. p. 77.*)

Nous croyons avec vous, Monsieur, que votre âme est amour, que vous ne pouvez vivre sans *les trois consolations de l'exil terrestre* dont vous nous parlez ; mais ce que nous ne croyons pas avec vous, c'est que votre esprit soit de ceux qui portent avec eux un instinct de lumière, une évidence irréflechie qui ne trompe jamais. Nous sommes convaincu, et nous croyons convaincre ceux qui liront nos lettres que votre esprit est de ceux qui s'égarent quelquefois, surtout, lorsque entraîné par votre imagination, votre *mens divinior*, vous traitez des matières que vous n'avez pas assez approfondies, et que vous croyez pouvoir parler, avec la légèreté du poète où la sensibilité du philanthrope, sur des sujets graves et sérieux qui demandent de longues années d'étude.

§. III. M^r. de Lamartine attend le Messie.

Le lecteur va rire, Monsieur, en apprenant que vous attendez le Messie avec les enfans de Jacob et Lady Esther Stanhope. C'est ce que vous nous apprenez vous-même en termes clairs et précis. Au reste, personne de moins difficile que vous sur le mode d'incarnation de l'Envoyé céleste, comme on pourra en juger par les paroles suivantes :

« Je crois donc à un *Messie* voisin de notre époque. — Que cet Esprit divin s'incarne dans un homme ou dans une doctrine ; dans un fait ou dans une idée , peu importe , c'est toujours lui : homme ou doctrine , fait ou idée , je crois en lui , j'espère en lui et *je l'attends*. » (*Voy. en Orient. T. I. p. 259.*)

Qui sait si, par hasard, ce nouveau messie ne serait pas la *Raison générale* ou peut-être quelque sœur cadette de la Révolution de Juillet. O profond philosophe !

§. IV. Si les hommes sont plongés dans les ténèbres , et si le scepticisme doit être leur partage.

Vous nous dites encore : « Tant qu'un nouveau rayon ne descendra pas sur la ténébreuse humanité de nos temps, les lyres resteront muettes , et l'homme passera en silence entre deux *abîmes de doute*, sans avoir ni aimé, ni prié, ni chanté. » (*Voy. en Orient. T. II. p. 177.*)

Vous trouvez que l'humanité est plongée dans d'épaisses ténèbres à l'époque où nous vivons , ce qui contraste un peu (soit dit en passant) avec le titre pompeux et emphatique , que donnent à notre siècle les savants modernes , de siècle des lumières. Il faut qu'un nouveau rayon descende d'en haut ; la Religion de Jésus-Christ n'est pas assez lumineuse pour vous , Monsieur , et si ce nouveau rayon ne brille pas vite , il faudra que vous vous acheminiez vers la tombe , sans jouir des clartés de la foi , des ravissements de l'amour et des extases de la prière , les seules consolations de l'exil terrestre. O Esprit de lumière , ô nouveau Messie , éclairez l'esprit de notre grand poète. Le scepticisme s'empare de son âme désolée. Faites donc

briller du haut de l'empyrée ce nouveau rayon qui doit dissiper les ténèbres qui obscurcissent son entendement et le privent de ses nobles facultés :

Veni sancte Spiritus ,
Et emitte cœlitùs
Lucis tuæ radium.

S'il ne s'agissait que de vous , Monsieur , ce serait sans doute un bien grand malheur ; mais c'est qu'il ne s'agit de rien moins que du sort de l'humanité tout entière. Nous n'examinerons pas ici quels sont vos titres ; qui vous a confié le mandat de demander au Ciel ce nouveau rayon lumineux au nom de l'humanité. Nous nous contenterons de faire observer en passant qu'il y a un assez grand nombre d'hommes qui se considèrent modestement comme résumant en eux-mêmes tous les besoins de l'humanité , et qui attribuent candidement au genre humain leurs défauts , leurs vices ou leurs vertus ; et qui , parce qu'ils sont myopes , s'imaginent que tous les hommes ont la vue courte. Quoi ! parce que vous êtes plongé dans les ténèbres et le cahos ; parce que vous vous acheminez vers la tombe , sans foi , entre deux abîmes de doute , sans avoir prié du fond du cœur , s'ensuit-il que tous les hommes sont dans les ténèbres , que tous les hommes sont sceptiques et qu'ils ne peuvent adresser leurs prières à Dieu ?

Mais quel est le rayon lumineux que vous désirez voir descendre sur la ténébreuse humanité ? Vous croyez donc que l'Évangile ne renferme pas assez de lumière ? que la Religion de Jésus-Christ ne peut être en harmonie avec la

civilisation et le progrès des lumières. La Religion chrétienne , Monsieur , ne redoute pas la lumière. La science et la vérité sont comme deux sœurs , qui aiment à se trouver ensemble. Les trésors de science récemment ouverts par les Cuvier , les Champollion , les Bertrand , etc. , ont servi à réduire en poudre les minces arguments des philosophes du XVIII^e. et du XIX^e. siècle , et à consolider sur sa base la Religion , qui est vérité.

Vous nous avez dit vous-même *que la religion est raison ; que rien n'était impénétrable au jour progressif de la raison ; que le Christianisme suffisait ; que nous arriverions , grâces à lui et par lui* , et maintenant il ne suffit plus. Vous oubliez sans doute aussi , Monsieur , que vous , avec les hommes rationnels de l'époque , vous aviez seuls des idées justes , que vous possédiez la vérité ; vous nous l'avez appris vous-même. Vous nous aviez appris encore , qu'après *la prière forte et ardente* , qui s'échappa de vos lèvres brûlante , dans la grotte du saint Sépulcre , un grand rayon de lumière , de raison et de conviction avait traversé votre intelligence , comment se fait-il donc que le découragement et le scepticisme se soient emparés de votre âme , et que vous vous acheminiez maintenant vers la tombe entre deux abîmes de doute ? En vérité , Monsieur , nous ne savons comment vous accorder vous-même. Ne sommes-nous pas en droit de vous appliquer ces vers que vous adressiez à Lord Byron :

« Roi des chants immortels , reconnais-toi toi-même ,
Laisse au fils de la nuit *le doute* et le blasphème ;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas ,
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.

Viens reprendre ton rang dans sa splendeur première ,
 Parmi ces purs enfans de gloire et de lumière ,
 Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer ,
 Et qu'il fit pour *chanter*, pour *croire* et pour *aimer*. » (1)

§. V. Nouvelle découverte astrologique.

Les jardiniers pensent , Monsieur , que *la pâle reine des nuits* exerce une influence maligne ou bénigne sur les arbustes , les plantes et les semailles. Les savants ont prouvé que le flux et le reflux de la mer doivent lui être attribués. Mais voici une nouvelle découverte astrologique , dont vous nous faites part. L'homme , d'après vous , peut être aussi sous l'influence des astres , comme la lune , etc. , et la preuve que vous nous donnez de cette découverte admirable , c'est que l'homme est inférieur aux astres : ce que nous ne comprenons pas ; car nous ne pensons pas , Monsieur , que vous vouliez parler ici d'une infériorité physique. Nous ne comprenons pas , non plus , comment Saturne , Jupiter , etc. peuvent agir sur l'enfant qui vient de naître , ni comment ces mêmes globes célestes influeraient d'une manière si différente sur tant d'êtres humains nés dans le même pays et à la même heure. Car nous pensons que vous n'oserez pas soutenir que les enfans nés dans le même pays et à la même heure , ont les mêmes vices , les mêmes défauts , les mêmes vertus , les mêmes talents , etc. ; Mais vous autres , Messieurs les esprits-forts , qui refusez de croire des faits évidents , vous en admettez bien d'autres non moins incompréhensibles.

(1) Lam. Médit. II. à Lord Byron.

« Je n'affirmerai pas , dites-vous , que dans la nature visible et invisible , où tout se tient , où tout s'enchaîne , des êtres d'un ordre inférieur , *comme l'homme , ne soient sous l'influence des êtres supérieurs , comme les astres.* (*Voyage en Orient , T. I. p. 256.*)

Si votre système est vrai , Monsieur , vous devez être sous l'influence de quelque brillante étoile , de quelque belle planète , comme Mars , Saturne , Jupiter , etc. La fortune vous prodigue ses dons , et l'univers entier admire vos chefs-d'œuvre poétiques. Ah ! « Remerciez Dieu , vous dirons-nous avec l'anachorète de Palmyre , remerciez Dieu. Il y a peu d'hommes qui soient nés sous plus d'une étoile ; peu dont l'étoile soit heureuse.... Vous , au contraire , vous en avez plusieurs , et toutes sont en harmonie pour vous servir.... » (*Ibid.*)

§. VI. Nouvelle preuve du scepticisme de M^r. de Lamartine.

Monsieur , vous aimez tant à vous perdre dans les déserts de l'espace et les régions incommensurables du vague , que , lorsque vous êtes contraint de formuler un symbole , d'énoncer un principe , vous ne formulez qu'une absurdité , vous n'avancez qu'un paradoxe.

« Il y a , dites-vous , deux lumières pour l'homme : l'une qui éclaire l'esprit , qui est sujette à la discussion , au doute , et qui souvent ne conduit qu'à l'erreur et à l'égarement ; l'autre qui éclaire le cœur et qui ne trompe jamais ; car elle est à la fois évidence et conviction , et pour nous autres mortels , la vérité n'est qu'une conviction. » (*Voy. en Orient. T. I. p. 257.*)

Si la vérité pour l'homme n'est qu'une conviction , la

vérité n'existe pas pour lui ; le scepticisme est son partage ; il doit marcher à tâtons dans le sentier ténébreux de la vie , sans flambeau qui l'éclaire et qui le guide , ce qui ne peut se concilier avec la bonté et la sagesse de Dieu. Si la vérité n'est qu'une conviction , l'homme est condamné à être éternellement le jouet des caprices de son imagination et des faiblesses de son cœur ; car les convictions de l'homme ne sont souvent que des erreurs. Le sens intime n'est vrai que pour l'individu et non pour l'objet en lui-même. Un bâton à demi plongé dans l'eau me paraît brisé ; il est vrai , il est certain qu'il me paraît brisé ; mais s'ensuit-il qu'il l'est réellement ? Un musulman est convaincu que Dieu a communiqué ses secrets à l'imposeur de la Mecque par le ministère de l'ange Gabriël , s'ensuit-il que Mahomet ait connu les secrets de la divinité ? Le stupide et barbare indien est convaincu que le sacrifice d'un homme réjouit la divinité pendant mille ans , et celui de trois hommes , pendant trois mille ans (1) ; croyez-vous que la divinité agréé ces abominables sacrifices ? Donc les convictions de l'homme ne sont point des vérités. Donc l'homme est condamné à vivre dans les ténèbres et dans le doute , s'il n'existe pour lui d'autre moyen de distinguer la vérité de l'erreur. Mais il n'en est pas ainsi : Dieu lui a donné des moyens de connaître la vérité. Sans entrer ici dans les divers raisonnements , et sans parler des nombreux systèmes des philosophes tant anciens que modernes sur la certitude , sans vous parler de l'autorité infail-
lible de la Révélation , nous avançons , nous soutenons

(1) *Cla. sanglant* , trad. de *Calica-Puran* , par M^r. Blaquière.

que la lumière , qui éclaire l'esprit , peut conduire à la vérité beaucoup mieux que celle qui éclaire le cœur , si souvent obscurcie par les passions. Quand les histoires de plusieurs auteurs contemporains , de diverses nations , divisés d'intérêts , de mœurs , de langages , m'attesteront un fait solennel , éclatant , arrivé à la face du soleil ; quand les monuments antiques , qui seront encore debout , auront été élevés à cette occasion ; lorsqu'une tradition constante l'affirmera , quand le sang de milliers de martyrs aura coulé pour confirmer cette vérité , pourquoi en douter un seul instant ? Cette lumière de l'esprit pourra-t-elle me conduire à l'erreur ? Si vous niez l'autorité imposante de tous ces divers témoignages réunis , vous niez l'histoire ; vous sapez par sa base le Christianisme ; car le Christianisme repose sur des faits.

§. VII. Autre contradiction.

Vous dites : « Je crois au Christ , parce qu'il a apporté à la terre la doctrine la plus sainte , la plus féconde et la plus divine qui ait jamais rayonné sur l'intelligence humaine. Une doctrine si céleste ne peut être le fruit de la déception et du mensonge.... Le Christ l'a dit comme le dit la raison. » (*Ibid.*)

Voilà qui est très-bien et très-orthodoxe , Monsieur. Mais vous ne tardez pas à tenir un langage peu en harmonie avec l'aveu que vous nous faites là.

« Les doctrines , dites-vous , se connaissent à leur morale , comme l'arbre se connaît à ses fruits. Les fruits du Christianisme , je parle de ses fruits à venir plus encore

que de ses fruits déjà cueillis et corrompus , sont infinis , parfaits et divins.—Donc l'auteur est un Verbe divin comme il se nommait lui-même. » (*Ibid.*)

Il nous semble que la dialectique n'est pas votre fort , Monsieur le poète. Votre logique nous étonne. La doctrine se connaît à sa morale, comme l'arbre à ses fruits. Les fruits que produit maintenant le Christianisme sont corrompus , et vous concluez que le Christianisme est divin ! vous voulez juger du Christianisme par ses fruits à venir , et comment les connaissez-vous , puisqu'ils n'existent pas ? Nous rappellerons encore à votre mémoire oublieuse que vous avez dit dans le même ouvrage , que toutes les religions ont leur morale divine. Or, il nous serait facile de vous prouver que les fruits du Polythéisme , du Mahométisme , par exemple , ne sont ni parfaits , ni divins , et que les religions musulmane et païenne, par conséquent, ne sont pas divines. Nous ne voulons pas trop vous presser sur ce chapitre. L'abandon auquel on se laisse aller dans un entretien , et les inspirations du *mens divinator* peuvent faire dire des choses un peu hardies. Passons outre.

§. VIII. M^r. de Lamartine pythagoricien.

Le panthéisme et la métempsycose forment le fond de la doctrine pythagoricienne. Nous dirons aujourd'hui seulement quelques mots sur votre penchant pour le dogme révééré des Brahmes. Nous ferons voir un autre jour que votre théogonie diffère peu de celle du philosophe de Samos. Oui , Monsieur , vous croyez à la transmigration des âmes ; il paraît même que cette croyance existe depuis

longtemps dans votre esprit. Vous disiez , en exhalant vos tendres regrets sur la tombe d'une épouse chérie :

« Peut-être au même instant , sur un autre rivage ,
Elvire veille aussi , seule avec mon image ;
Et dans un temple obscur , les yeux mouillés de pleurs ,
Vient aux autels déserts confier ses douleurs. » (1)

Sur un autre rivage , dans un autre hémisphère ; peut-être dans l'Océanie , la Chine ou le Japon , etc. etc..... *Aux autels déserts* , peut-être dans quelque chapelle rustique consacrée à la Vierge ; dans quelque temple de feuillage , près d'un autel de bambou , etc. — O Pythagore !

Nous ouvrons votre Jocelyn , et nous trouvons vos principes sur la métempsychose bien plus larges encore. Il ne s'agit pas seulement de l'immortalité des quadrupèdes , des volatiles , des reptiles ; vous les étendez jusqu'aux roses , aux tubéreuses , aux peupliers , aux laitues , etc. : en un mot ils embrassent le règne végétal tout entier. Nous allons vous laisser parler vous-même :

« Ah ! mon pauvre Fido , (2) quand tes yeux sur les miens
Le silence comprend nos muets entretiens ,
Quand au bord de mon lit , épiant si je veille ,
Un seul souffle inégal de mon sein te réveille ,
Que lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis
Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis ,
Et que pour la distraire , attirant ma pensée ,
Tu mords plus tendrement ma main vers toi baissée ,

(1) Lam. Méditai. XVIII.

(2) Nom du chien de Jocelyn.

Que, comme un clair miroir, ma joie ou mon chagrin
 Rend ton œil fraternel inquiet ou serein,
 Que l'âme en toi se lève avec tant d'évidence
 Et que l'amour encor passe l'intelligence;
 Non, tu n'as pas du cœur la vaine illusion,
 Du sentiment humain une dérision,
 Un corps organisé qu'anime une caresse,
 Automate trompeur de vie et de tendresse!
Non, quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux,
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.
 De ce qui s'aima tant la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie :
 Dieu la brise un instant mais pour la réunir,
 Son sein est assez grand pour nous tous contenir!
 Oui, nous nous aimerons comme nous nous aimâmes.
 Qu'importe à ses regards des instincts ou des âmes;
 Partout où l'amitié consacre un cœur aimant,
 Partout où la nature allume un sentiment,
 Dieu n'éteindra pas plus *sa divine étincelle*
 Dans l'étoile des nuits dont la splendeur ruisselle
 Que dans l'humble regard de ce tendre épagneul
 Qui conduisait l'aveugle et meurt sur son cercueil !!! » (1)

Zuingle plaçait dans le ciel, à côté de Jésus-Christ et des Apôtres, non-seulement Socrate, Aristide, Antigone, Numa, Camille, Caton, Scipion, mais Hercule et Thésée. Votre bon M^r. Jocelyn n'y met pas tant de façon; il y admet sans scrupule son chien :

(1) Jocelyn, neuvième époque.

*Et quand le sentiment s'éteindra dans ses yeux ;
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.*

Il nous apprend , quelques vers plus bas , quel sera ce ciel ; puisqu'ils seront ensemble et qu'ils pourront s'aimer encore :

Oui , nous nous aimerons comme nous nous aimâmes.

Il ne se contente pas de faire entrer avec lui dans le Paradis son cher Fido , sa biche , ses poules , ses ramiers etc. ils espère bien y trouver encore ses chères laitues , ses choux , ses poiriers et ses treilles ; parce qu'il est convaincu que tout ce qui s'aima sur la terre doit ressusciter , *homme ou plante*, que rien ne meurt anéanti.

De ce qui s'aima tant la tendre sympathie
Homme ou plante , jamais ne meurt anéantie. (1)

Quittons les sottes extravagances que vous faites débiter fort gravement à notre cher confrère , (nous sommes comme lui , curé de village ,) extravagances qu'il n'a pas assurément trouvées dans l'Évangile , revenons à votre voyage en Orient , et tâchons de prouver aux incrédules les plus obstinés que la fibre de votre cœur est tant soit peu pythagoricienne. Oui , M^r. de Lamartine , la doctrine de Pytha-

(1) M^r. de Lamartine parle ici d'une véritable *résurrection* des êtres , ce qu'il explique par ce vers , où il dit que Jocelyn et son chien s'aiment dans le ciel , comme ils se sont aimés sur la terre :

« Dieu les brise un instant , mais pour les réunir ,
Son sein est assez grand pour nous tous contenir. »

gore a toutes vos sympathies. Vous ne vous absteniez pas , il est vrai , comme le philosophe de Samos , de porter vos mains parricides sur les innocents quadrupèdes qui décorent vos tables somptueuses , de peur d'égorger votre père ; vous n'avez pas , comme ses disciples , gardé pendant cinq ans un rigoureux silence ; vous ne vous rappelez , comme lui , avoir été Æthalide , Euphorbe , Hermotime , Pyrrhus , pêcheur de Délos , et enfin Pythagore , mais il est bien des lieux , bien des monuments , bien des sites pittoresques , que dis-je , enfin tout ce qui a frappé vos regards dans votre course en Orient , *excepté les vallées du Liban , les ruines de Balbeck , les rives du Bosphore à Constantinople , et le premier aspect de Damas du haut de l'Anti-Liban ; oui , tout a été pour vous comme un souvenir.* (*Voy. en Orient. T. II. p. 145.*) C'étaient des choses que vous aviez vues sans doute autrefois , il y a peut-être plusieurs siècles , avant que votre âme si active , si poétique fut captivée sous la forme noble et gracieuse qui lui sert maintenant de prison. Vous aviez cru d'abord que c'était l'effet de votre imagination poétique , de ce *mens divini* *or qui fait dire la vérité* , par fois , *sans le savoir* , et bien souvent des absurdités et des folies ; vous aviez reconnu que *l'imagination poétique donnait des résultats plus sûrs et plus évidents que la science logique* (1) ; ce qui paraîtra un peu hardi , pour ne rien dire de plus , aux argumentateurs et aux partisans d'Aristote. Et ces aigles de Tyr , dont vous parlez dans je ne sais plus quelle pièce de vers , qui vous avaient été révélés par votre *mens divi-*

(1) Ibid. ut suprà.

nior (1), n'avaient pas peu contribué à vous faire proférer ce blasphème contre la philosophie scolastique ; mais le doute n'a pas tardé à s'emparer de votre âme : et malgré ces admirables effets, ces effets sûrs et évidents de votre imagination poétique, votre foi a été chancelante à la vue de tant de merveilles, vous n'avez plus osé affirmer qu'elle en fut la cause première, et vous vous êtes écrié :

« Avons-nous vécu deux fois ou mille fois ? ou bien avons-nous dans notre imagination la puissance de pressentir et de prévoir avant que nous voyions réellement ? Questions insolubles. » (*Voy. en Orient. T. II. p. 145.*)
Avons-nous vécu mille fois ? mille fois ! Monsieur, décidément vous l'emporteriez sur votre maître Pythagore, qui n'avait vécu que cinq fois, sous les formes dont nous avons parlé. Que n'avez-vous obtenu comme lui de Mercure, la faveur de vous souvenir de toutes choses ? Si vous aviez vécu seulement cinquante fois, comme cela est très-possible d'après votre propre aveu, quelles curieuses histoires vous auriez à nous raconter ! quels ravissants épisodes bien autrement intéressants que celui de Jocelyn, vous laisseriez tomber de votre lyre féconde ! vous auriez droit plus que tout autre à faire le poème humanitaire que vous rêvez. Car nul doute que vous n'ayez parcouru les divers degrés de l'échelle sociale ; et si un célèbre Pythagoricien a été, comme il l'avoue lui-même, fille, garçon, arbris-

(1) Je reconnus que l'imagination poétique m'avait révélé les aigles de Tyr moins vrais, moins beaux et moins surnaturels encore qu'ils n'étaient, et qu'il y a dans le *mens divinator* des poètes mêmes les plus obscurs, quelque chose de cet lunet divinatoire et prophétique, qui dit la vérité sans le savoir. (*Voy. en Orient. Tom. II. — 9.*)

seau , poisson avant que d'être Empédocle , à travers tant de métamorphoses , votre âme eut pu passer dans quelque noble quadrupède , comme un coursier arabe.

S'il nous était donné de croire à la transmigration des âmes , nous croirions que vous avez longtemps vécu dans l'Orient sous la forme élégante de quelque enfant de prophète ou de quelque ravissante odalisque. Cette vie nomade , ces beautés arabes , ce ciel si pur , ces sites pittoresques , ces bosquets d'aloës , de sycomores , de citronniers , de grenadiers , ont pour vous trop de charmes , trop d'attraits ; vous aimez trop ces mœurs turques. Oui , Monsieur , il faut que vous ayez autrefois foulé cette terre sacrée que foulèrent les pieds du Prophète , il faut que vous ayez dormi sous les berceaux odorants de ces frais kiosques , au son murmurant de ces limpides fontaines. Oui vous êtes un enfant de l'Orient ; n'avez-vous pas entendu Lady Esther Stanhope vous dire :

« Vous ne tarderez pas à retourner en Orient ; c'est votre patrie. — C'est du moins , lui avez-vous répondu , la patrie de mon imagination. — Ne riez point , a-t-elle repris , c'est votre patrie véritable , la patrie de vos pères ; — J'en suis sûre maintenant.... Voyez : le coude-pied est très-élevé , et il y a entre votre talon et vos doigts , quand votre pied est à terre , un espace suffisant pour que l'eau y passe sans vous mouiller : c'est le pied de l'arabe ; c'est le pied de l'orient ; vous êtes un fils de ces climats , et nous approchons du jour où chacun rentrera dans la patrie de ses pères. » (*Voy. en Orient. T. I. p. 261.*)

Enfin si les paroles et les prédictions de la recluse de la Grande Bretagne , si vos goûts , votre admiration pour la

religion et les mœurs orientales , n'étaient suffisants pour nous convaincre que vous êtes un enfant de ces heureux climats , nous n'aurions qu'à vous entendre parler vous-même ; vous avez dit :

« Mes yeux , sont de l'Orient. » (*Voy. en Orient. Tome I. pag. 77.*)

Si votre esprit, votre cœur, votre pied, vos yeux sont de l'Orient, pourquoi vos bras, vos mains, en un mot toute votre célèbre hypostase n'en seraient-ils pas ? O grand homme ! honneur, louange à Pythagore !

§. IX. M. de Lamartine saint-simonien.

Mais ce n'est pas seulement pour la vieille doctrine du fondateur de l'école italique , que vous vous sentez de l'inclination ; certaines rêveries des écoles modernes ont droit à votre estime , et , pour justifier votre penchant pour le culte de Saint-Simon, vous commencez par affirmer : « que, les temps d'anarchie d'idées sont des saisons favorables pour la germination des pensées fortes et neuves : » (*Voy. en Orient , T. III. pag. 224.*) Vous auriez dû dire peut-être avec plus de raison : des pensées sanglantes, absurdes et anti-sociales.

En effet, sans remonter à un époque trop reculée, que de vieilles sectes , ennemies de la religion et de la raison , ne sont-elles pas sorties de la poudre des pavés de juillet ? C'est à l'occasion de la dispersion des débris du saint-simonisme , que vous tenez ce langage. Deux lettres de M. Deschamps , rédacteur du journal de Smyrne , partisan de cette nouvelle doctrine , qui allait chercher la femme libre aux marchés d'esclaves et dans les harems de

Constantinople, ont suffi pour réveiller dans votre cœur de l'inclination pour ce nouveau progrès de l'humanité. Le symbole des ex-disciples de l'ex-père Enfantin n'est pas tout à fait votre symbole, Monsieur; vous regardez même leurs articles de foi comme des dogmes insensés, ce qui n'empêche pas que vous n'ayez de la sympathie pour le culte de Ménilmontant et qu'il n'excite votre admiration.

Vous dites : « Il ne faut pas juger des idées nouvelles par le dédain qu'elles inspirent au siècle. Toutes les grandes pensées sont reçues en étrangères dans le monde; le saint-simonisme a en lui quelque chose de vrai, de grand, de fécond; l'application du Christianisme à la société politique, la législation de la fraternité humaine, sous ce point de vue je suis saint-simonien. » (*Voy. en Orient. Tome II. pag. 224.*)

Et ne voyez-vous pas, Monsieur, que la législation de la fraternité humaine ou le *christianisme législaté*, pour me servir de vos expressions, est la plus inconcevable utopie? Les lois humaines ne peuvent atteindre que les actes extérieurs, le cœur de l'homme est un sanctuaire fermé pour elles, il n'y a que Dieu qui puisse y descendre; la religion, et la religion seule, exerce et peut exercer son empire sur lui. Commanderez-vous par ordonnances les vertus chrétiennes, la charité, l'amour mutuel, l'humilité, la modestie, les pensées honnêtes et chastes? Défendrez-vous par des lois, les vices opposés à ces vertus, la haine, la jalousie, l'envie, l'orgueil, l'amour de ce qui est mauvais, sous peine de prison, d'amende et de confiscation de biens?

Le christianisme législaté n'est pas seulement un rêve

impossible, mais dans l'hypothèse où il pourrait se réaliser, il ne pourrait l'être qu'avec l'intolérance et le despotisme le plus absolu, ce qui n'est pas du goût de messieurs les philosophes. Voyez le paganisme législaté à Rome, où la religion dans l'état ; à Rome, il versait le sang des Chrétiens qui refusaient de faire fumer l'encens devant les dieux de marbre de l'Empire. Voyez l'Angleterre, où existe une église établie, imposée par ordonnance royale, où la femme, qui tient les rênes de l'État, est à la fois Reine et Papesse : malgré les libertés presque inséparables de tout gouvernement représentatif, le Catholicisme est resté longtemps et reste encore opprimé dans la Grande-Bretagne. Voyez la Turquie, où le Mahométisme est législaté, où le Coran sert à la fois de code religieux et politique : est-il un pays où il y ait plus d'ignorance et de barbarie ? L'intolérance est portée au point qu'il y a peine de mort pour le téméraire qui tenterait de convertir un musulman et pour le musulman converti (1). Cependant le Mahométisme, d'après vous, Monsieur, *est un culte très philosophique, dont la morale en principe est la même que celle du Christianisme, il est très avancé sur la route de la perfection religieuse.*

Avec votre religion dans l'État forcerez-vous les sujets du même royaume, même les dissidents, à croire le même symbole, à pratiquer les mêmes devoirs prescrits par le culte dominant : où sera donc la liberté de conscience ? La législation de la fraternité humaine existe, Monsieur, dans un livre sublime, l'Évangile : la sagesse humaine, si faible, si inconstante, si impuissante, ne saurait rien

(1) Voir la Lettre 1^{re} de la 2^e Partie.

ajouter aux célestes leçons de la sagesse divine. Qu'on les suive, et l'ordre, la paix et le bonheur régneront dans la société; les vertus chrétiennes, sociales et domestiques seront en honneur, et les hommes apprendront à *aimer ceux qui les haïssent, à faire du bien à ceux qui leur font du mal, à bénir ceux qui les maudissent et à prier pour ceux qui les persécutent.* (1) Le riche versera le superflue de ses richesses dans le sein de l'indigence; et l'abondance sera partout. Qu'est-il besoin de lois humaines? Qu'est-il besoin du saint-simonisme pour nous prêcher des vérités qu'il défigure?

Supposerez-vous, dans l'hypothèse de la législation de la fraternité chrétienne, la communauté des biens? vous avouez vous-même que la propriété est la condition *sine qua non* de l'existence de toute société. Et nous vous dirons ici en passant, qu'il n'est pas vrai, Monsieur, comme vous l'avancez témérairement (2) que le Christianisme ait tenté, mais en vain, d'établir la communauté des biens. Ce rêve, dont vous parlez, n'a existé que dans votre imagination. Vous ne nous citerez aucun canon de Concile, aucun texte de l'Évangile, aucune ordonnance, aucun décret de l'Église primitive, qui autorise votre assertion. Jésus-Christ prêche, il est vrai, à ses disciples le détachement des choses de ce monde; conseille, mais n'ordonne pas, *si l'on veut être parfait, de vendre ce que l'on possède et de le*

(1) Matth. v. 44. — Luc. vi. 27. — Rom. xii. 20. — Act. vii. 59.

Le fraternel échange des devoirs et de services réciproques que M. de Lamartine voudrait voir régularisés et garantis par la loi des hommes est régularisé et garanti par la loi de Dieu, promulguée par la religion catholique.

(2) Voy. en Orient. Tom. IV. pag. 311.

suivre. (1) Voyez ce que nous lisons dans les actes des Apôtres : lorsqu'Ananie soustrait une partie de la somme qu'il avait reçue de la vente de sa terre, saint Pierre lui dit : Ananie , pourquoi vous êtes-vous laissé tenter par Satan ? Ne pouviez-vous pas garder votre terre et ne pas la vendre ? (2)

Nous vous ferons encore observer avec Fleury (3) , que la vie commune entre tous les fidèles était une pratique singulière de la première église de Jérusalem seulement , convenable aux personnes et aux temps (4) ; que les premiers chrétiens de cette ville , se rappelant que le Sauveur avait prédit sa ruine , vendaient leurs maisons et leurs propriétés , ne voulant rien avoir qui les attachât à cette malheureuse cité , ni à cette terre qui devait être désolée. D'après vous , Monsieur , ce qui a manqué aux jeunes apôtres du culte de Saint-Simon ,

« A cette secte éclipsée , mais non morte , ce n'est pas l'idée , ce ne sont pas les disciples qui lui ont failli non plus ; ce qui leur a manqué selon moi , *dites-vous* , c'est un chef , c'est un maître , c'est un régulateur. (*Voy. en Orient. Tom. III. pag. 224.*)

« Les Saint-Simoniens ont péri d'après vous , parce qu'ils ont déclaré une guerre à mort entre la famille , la propriété ,

(1) Matth. XIX. 21.

(2) *Nonne manens tibi manebat , et venundatum erat in tua potestate ?* C'est la traduction mot à mot du texte original , du grec.

(3) Fleury , Mœurs des Israélites et des Chrétiens , pag. 172.

(4) Elle subsista 60 ans , à Jérusalem sous la conduite des Apôtres. Fleury. *ibid.*

Les Pythagoriciens chez les Grecs , les Esséniens et les Thérapeutes chez les Juifs , ont aussi fourni des exemples de la vie commune. *Ibid.*

la religion et eux. Ils se dissoudront , dites-vous encore , comme corps , et feront plus tard , comme individus , des chefs et des soldats de l'armée nouvelle. » (*Ibid.*)

L'armée nouvelle n'est autre que la milice des sophistes qui doit se ranger sous l'étendard de la raison générale, religion dont vous êtes le grand pontife ou du moins le prophète. C'est ce culte que prêche notre honorable collègue, le respectable Jocelyn. Un de ses dogmes fondamentaux , c'est la tolérance, vertu tant vantée et si peu pratiquée par la tourbe philosophique.

§. X. M. de Lamartine prêchant la tolérance par l'organe du curé de Valneige.

Les religions subissent , Monsieur , grâce à votre imagination féconde et brillante , une foule de métamorphoses. Tantôt , elles sont comme la rose des vents ; tantôt , comme d'éclatants rubis , des diamants inappréciables enchâssés dans du clinquant. Ici, elles sont variées et nuancées comme *l'arc-en-ciel que Dieu peint de toute couleur*. (1) Là , elles sont progressives , comme la dynamique , la chimie , la physique , l'hydraulique , élastiques même dans leurs dogmes , comme une pièce de caoutchouc. Voilà qu'aujourd'hui non plus les religions , mais la religion est à vos yeux un grand fleuve.

(1) Jocelyn , neuvième époque. On pourrait faire un volume fort piquant , si on réunissait les bizarreries , les extravagances , les paradoxes que vous faites débiter fort gravement au divertissant personnage des Alpes , que vous affublez de la soutane du prêtre , abstraction faite des passages immoraux , que le prétendu ministre de Jésus-Christ n'a pas certainement puisés à la source si pure de l'Évangile.

Oui, Monsieur, la religion de Jésus-Christ est un grand fleuve, un fleuve immense qui fait prospérer les pays qu'il arrose de ses eaux vivifiantes. Voyez l'Europe chrétienne et l'Asie païenne ou musulmane ; d'un côté, les arts, les sciences, les vertus sociales et domestiques, le génie grandissant à l'ombre de la Croix : de l'autre, la barbarie, l'esclavage, le despotisme, les vices les plus dégradants pour l'humanité, consacrés par le Croissant ou l'exemple des faux dieux.

Mais reprenons les choses de plus haut. Vous faites dire à Jocelyn :

« Le pauvre colporteur est mort la nuit dernière,
Nul ne voulait donner de planches pour sa bière
Le forgeron lui-même a refusé son clou.
C'est un juif, disait-il, venu je ne sais d'où,
Un ennemi du Dieu que notre terre adore,
Et qui, s'il revenait, l'outragerait encore ;
Son corps infecterait un cadavre chrétien,
Aux crevasses du roc traînons-le comme un chien.
La Croix ne doit point d'ombre à celui qui la nie
Et ce n'est qu'à nos os que la terre est bénie. » (1)

Nous n'approuvons pas tout à fait ce langage des habitants de Valueige, ni leur manque d'égards envers un cadavre, ni leur conduite peu chrétienne envers la femme et les enfants de l'Israélite défunt ; que M. Jocelyn donne les planches de son lit pour la bière du colporteur, c'est très-bien ; qu'il le fasse ensevelir dans une terre commune, rien de mieux.

(1) Jocelyn. Neuvième époque.

Notre confrère continue :

« Puis , pour leur enseigner un peu de tolérance ,
La première vertu de l'humaine ignorance ,
Et comment le soleil et Dieu luisent pour tous ,
Et comment ses bienfaits s'épanchent malgré nous ,
Je leur ai raconté la courte et simple histoire ,
Qui dans mon cœur alors tomba de ma mémoire. » (1)

Suit la parabole du fleuve. Des caravanes surviennent ; les vieux habitants des bords du Nil , dont ils ont fait un dieu , empêchent les voyageurs de puiser de l'eau sacrée avec leurs outres profanes , et les chameaux de s'y abreuver ; mais tout-à-coup l'ange du Seigneur :

« du ciel fermé rouvrant le réservoir
Sur l'une et l'autre armée à torrents fit pleuvoir
Et le peuple étranger but au lac des tempêtes. » (2)

Et ces phrases sonores , ces pompeuses descriptions , cet ange , ces torrents de pluie , pourquoi ? Pour prouver que les curés doivent être tolérants , et enterrer selon le rit romain , dans les cimetières catholiques , à *l'ombre d'une croix* , à l'exemple du Curé des Alpes , les juifs , les mécréants , etc.

Nous ne trouvons rien de plus déplorable , Monsieur , que cette ridicule manie des esprits forts de notre siècle qui , sous prétexte de tolérance , veulent faire violence à la conscience du prêtre et le contraindre à exercer son mi-

(1) Jocelyn , (2) *Ibid.* neuvième époque.

nistère, après leur mort, envers des hommes qui n'en ont pas voulu durant leur vie. N'a-t-on pas vu, à une époque très-récente de petits tyrans municipaux à écharpe tricolore, enfoncer bravement les portes des églises, introduire de vive force dans le sanctuaire du Dieu trois fois saint les corps impurs des hommes qui avaient renié leur foi et affiché l'athéisme, chanter les versets et les oraisons pour les morts, et psalmodier le *De profundis* ? Si ces cadavres avaient pu se ranimer, ils auraient pris la parole et auraient vivement apostrophé ces chantres et ces pasteurs improvisés : « Nous avons répudié l'héritage de nos pères, leur auraient-ils dit, nous ne croyons ni aux miracles du Christ ni à sa religion, ni à l'efficacité des prières du prêtre. Nous nous étions séparés de la société des Chrétiens, et vous venez, vous, après notre mort, nous asperger d'eau bénite qui n'est à nos yeux qu'une eau profane, chanter des *oremus* qui ne pourront point nous tirer du sommeil éternel de la tombe, réunir nos ossements et nos poussières aux poussières de ceux dont nous avons évité le contact durant la vie, qui n'étaient à nos yeux que des fanatiques !... » Les paroles du juif seraient-elles moins amères, moins insultantes ? Quoi de plus abominable à ses yeux que la croix, les prières, les cérémonies sacrées du ministre de celui que ses pères ont cloué sur un infâme gibet, comme un vil scélérat ? Et par tolérance, vous torturez ce cadavre, vous lui faites violence, vous lui rendez des honneurs qu'il refuserait, s'il pouvait un instant être rendu à la vie ? Est-ce agir en homme raisonnable ?

Si la tourmente révolutionnaire ne lui avait pas fait

oublier son droit canon, nous pourrions encore rappeler au souvenir du respectable pasteur de Valneige les décrets des Conciles concernant les sépultures ecclésiastiques, décrets qui doivent être la règle de conduite d'un curé catholique, comme les articles de la Charte, celle d'un bon citoyen. Oui, Monsieur,

« La Croix ne doit point d'ombre à celui qui la nie. »

Oui, Monsieur, la tolérance de Jocelyn aspergeant d'eau bénite la tombe d'un juif dans un cimetière chrétien, nous paraît aussi ridicule et aussi blâmable que la charité de Don Quichotte brisant les chaînes des galériens espagnols qu'il rencontre sur la route, et leur rendant la liberté en dépit de la sainte Hermandad. Un intention louable ne suffit pas pour rendre une action bonne, il faut que la loi divine ou humaine, l'usage, les circonstances et les suites en prouvent la légitimité, l'utilité et la convenance.

Vous terminez, en mettant ces étranges paroles dans la bouche de notre tolérant confrère, parlant à ses paroissiens :

» Cette Religion, qui nous enorgueillit,
C'est ce fleuve fait dieu dont on venge le lit;
Vous croyez posséder seul ses clartés divines,
Vous croyez qu'il fait nuit derrière vos collines,
Qu'à votre jour celui qui ne s'éclaire pas
Marche aveugle et sans ciel dans l'ombre du trépas. » (1)

(1) Jocelyn, neuvième époque.

Ici, chaque vers renferme une erreur, un paradoxe. Oui, Monsieur, il fait nuit derrière nos collines, ou, pour dépouiller vos phrases mystérieuses de leur obscurité, la religion chrétienne seule est vraie, parce qu'elle seule est l'œuvre de la sagesse de Dieu (1), tandis que les milliers de sectes, qui usurpent le nom de religion, ne sont que l'œuvre de l'orgueil, de la folie ou de la corruption des hommes. Oui, la religion chrétienne est le soleil qui a dissipé les nuages de l'erreur, qui enveloppaient la ténébreuse humanité de leur ombre. Oui, tous les peuples, qui ne seront pas éclairés et échauffés de ses rayons, marcheront en aveugles et seront glacés par le froid de la mort. Oui, la religion chrétienne renferme le trésor le plus abondant de lumière, de vérité, de justice et de sainteté; et quiconque se retranchera de son sein ne pourra manquer de s'égarer et de périr, parce que son fondateur, *c'est le Verbe fait chair, fils de Dieu* (2), *Dieu lui-même, la voie, la lumière, la vérité, la vie*; et Jésus-Christ lui-même qui, d'après vous, *est la raison*, l'a ainsi enseigné à ses disciples. (3)

Nous avons l'honneur, etc.

(1) La religion Judaique fut l'œuvre de Dieu; son décalogue est encore celui de la religion chrétienne; mais ses lois cérémonielles et politiques, convenables au temps, aux mœurs et au climat, devaient cesser à l'arrivée du Messie.

(2) Évangile selon saint Jean. 1. 1. 14. XIV. 6.

(3) *Qui non crediderit condemnabitur. Marc. XVI. 16. Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus. Matth. XVI. 17.*

TROISIÈME LETTRE.

1°. De la Prière en général. 2°. M^r. de Lamartine catholique , ses regrets de ce qu'on ne prie plus sur mer , depuis la révolution de 1830. 3°. Beauté et efficacité de la prière. 4°. M^r. de Lamartine priant pour les vivants et pour les fidèles trépassés. 5°. M^r. de Lamartine priant pour lui-même. 6°. M^r. de Lamartine priant à la turque. 7°. M^r. de Lamartine priant à la Jean-Jacques. 8°. M^r. de Lamartine moins fervent dans la prière. 9°. M^r. de Lamartine abandonnant à jamais la prière.

§. 1. De la Prière en général.

Monsieur , l'homme impuissant et faible , au milieu des périls qui l'environnent et des maux qui l'assiègent , ne voyant autour de lui aucun soutien de sa faiblesse , aucun remède à sa misère , élève enfin ses yeux vers le ciel , où brille pour lui l'espérance. Le matelot , dont l'esquif est battu par l'orage , impuissant à lutter contre la fureur des flots et la violence des vents tombe à genoux près de son mât brisé , implore l'assistance de celui qui peut seul le sauver du naufrage et le ramener au port. L'infirme , dont les yeux ternes semblent voir s'approcher de sa triste couche le fantôme de la mort , demande au Ciel d'abrégé ses douleurs et de lui rendre la santé désirée. La veuve délaissée , l'orphelin opprimé , en un mot tous les hommes trahis par l'avarice , l'ambition ou l'égoïsme de leurs frères , lèvent leurs mains suppliantes vers l'Éternel et implorent

le père commun de tous les hommes. Mais ce n'est pas seulement l'horreur pour les maux présents, la crainte des maux à venir qui poussent l'homme , convaincu de sa faiblesse , à recourir au Dieu puissant et fort pour éloigner l'objet de ses craintes et de ses alarmes. L'homme à qui la fortune sourit, élève aussi ses regards vers le Très-haut ; mais ses yeux ne sont pas baignés de pleurs, comme ceux du malheureux, une joie douce est peinte sur son front paisible ; sa bouche s'ouvre pour bénir et remercier l'auteur de la nature. Ici c'est le joyeux laboureur , suivant à pas lents son charriot qui ploye sous le faix des gerbes dorées , et bénissant la bonté prévoyante du Créateur. Là , sur les marches de bois de l'autel rustique , c'est une mère ivre de joie , qui vient remercier le Dieu des batailles d'avoir détourné de son fils la balle homicide et de l'avoir ramené dans la maison de ses pères , pour être à la fois son soutien , sa joie et le bâton de sa vieillesse. La prière n'est donc pas seulement le cri de l'infortune qui demande que Dieu mette un terme à ses maux ; c'est encore la voix douce de la reconnaissance. Mais dans la bouche du malheureux où de l'heureux du siècle , la prière est toujours un hommage rendu par un être faible à un être puissant , et , soit qu'il adresse des demandes ou des actions de grâces , il est incontestable que l'homme , par la prière qu'il fait à Dieu , reconnaît en lui un être qui lui est infiniment supérieur , de qui il dépend en tout ; un être qui peut à son gré abrégier ou prolonger ses jours ; un être qui n'est pas , comme se l'imaginent les déistes , indifférent sur les destinées des hommes et trop élevé au-dessus d'eux pour contrôler leurs actions. Car remarquons que , si Dieu est indifférent pour les

actions des hommes , aux yeux du logicien , il sera aussi absurde d'implorer le secours de ce même Dieu , que de se joindre à toutes les créatures pour saluer le Créateur et chanter avec elles sa puissance et sa sagesse. Si Dieu est si élevé au-dessus de l'homme qu'il dédaigne de le suivre dans ses pensées , dans ses désirs et dans ses actes , pourquoi donc , ô philosophe , voudriez-vous vous humilier devant lui ? Pourquoi donc , ô déïste , élever même vos pensées vers Dieu , si vous en faites un orgueilleux despote , uu tyran sombre et farouche , rélégué dans l'infini sur son trône impénétrable , laissant agir à son gré , sans lui préparer des châtimens ou des couronnes , suivant ses vices ou ses vertus , l'homme , le chef-d'œuvre de ses mains ? le laissant en proie à toutes sortes de misères et le jouet des passions qui s'acharnent sur lui , comme des vautours sur leur proie ? Pourquoi voudriez-vous vous unir à Dieu , pour ainsi dire , par les effusions de votre âme ? Il dédaigne et votre encens et vos prières. Comme vous , dont les pieds foulent l'abject vermisseau qui rampe , il écrase l'homme sous le poids du malheur , sans daigner abaisser ses regards sur l'orgueilleux ver de terre , qui ose se croire l'objet des soins et de l'amour de l'Éternel ? La prière est donc une absurdité , un étrange paradoxe dans la bouche du déïste. Le déïste ne peut donc , s'il est conséquent avec ses principes , étendre sa pensée au delà de ce qui l'entoure ; communiquer avec celui qui est trop élevé au-dessus de lui pour prendre garde à ses actes , à ses désirs , qui n'a que faire de son hommage et de ses chants. Le déïste a donc été créé et mis au monde pour végéter , manger , boire et dormir ; occuper son esprit de toute au-

tre chose que de Dieu. Le déiste ne doit donc à Dieu aucun culte ni extérieur, ni intérieur; et toute religion doit donc être blamable à ses yeux; puisqu'il n'en existe aucune qui ne rende à Dieu quelque culte.

Ces principes posés, nous allons examiner, Monsieur, l'étrange doctrine que vous paraissez professer touchant la prière. Il est vrai qu'elle nous paraît étrange, peut-être, par ce que nous ne sommes pas complet, que nous n'avons pas voyagé. Nous ne savons prier que d'une manière, en catholique; quant à vous, voyageur philosophe, vous priez en catholique; vous priez à la turque, à la Jean-Jacques; vous devenez moins fervent; vous finissez par abandonner tout à fait la prière; et « *ce souffle sacré de l'homme, que les fils d'Adam s'étaient transmis jusqu'à nous avec leurs joies et leurs douleurs, s'éteint sur vos lèvres glacées*; » ce que nous trouvons, nous homme casanier, très-peu orthodoxe; mais ce qui au fond est très-philosophique: nous allons citer vos propres paroles, Monsieur, afin de mettre mieux le lecteur au courant de vos petites variations.

§. II. M^r. de Lamartine catholique, ses regrets de ce qu'on ne prie plus sur mer depuis la Révolution de 1830.

« On faisait; dites-vous, une prière le soir à bord des vaisseaux! Depuis la Révolution de Juillet on n'en fait plus. La prière est morte sur les lèvres de ce vieux libéralisme du XVIII^e. siècle, qui n'avait lui-même rien de vivant que sa haine froide contre les choses de l'âme: ce souffle sacré de l'homme que les fils d'Adam s'étaient

transmis jusqu'à nous avec leurs joies ou leurs douleurs, il s'est éteint en France dans nos jours de dispute et d'orgueil ; nous avons mêlé Dieu dans nos querelles. L'ombre de Dieu fait peur à certains hommes. Ces insectes qui viennent de naître, qui vont mourir demain, dont le vent emportera, dans quelques jours la stérile poussière, dont ces vagues éternelles jetteront les os blanchis sur quelque écueil, craignent de confesser par un mot, par un geste l'Être infini que les cieux et les mers confessent ; ils dédaignent de nommer celui qui n'a pas dédaigné de les créer, et cela pourquoi ? parce que ces hommes portent un uniforme, qu'ils calculent jusqu'à une certaine quantité de nombres et qu'ils s'appellent Français du XIX^e. siècle ! » (1)

Nous partageons, Monsieur, votre juste et pieuse indignation contre *ce vieux libéralisme, ce vieux philosophie du XVIII^e. siècle*, qui s'est déchaîné avec tant d'acharnement contre la Religion chrétienne, et qui se soucie fort peu de la prière. Nous voudrions voir, comme vous, et le matin, quand l'aurore blanchit le mâât du navire, et le soir quand le crépuscule s'éteint sur la proue humide, le pilote et l'équipage s'agenouiller sur le tillac, confesser celui qui commande aux vents et aux vagues et implorer le secours de la protectrice des matelots. Nous partageons sincèrement vos regrets ; nous applaudissons de toute notre âme aux paroles chaleureuses et poétiques qui échappent à votre plume chrétienne. Nous ne pensons pas néanmoins qu'il faille attribuer à la Révolution de

(1) Lamartine. Voyage en Orient. T. I. p. 32.

Juillet la cessation de la prière à bord des vaisseaux. Cette glorieuse et dévote Révolution ne cesse de demander des prières pour son monarque , ses héros et ses martyrs : et chaque année nous recevons de ses partisans de pieuses circulaires à cet effet.

§. III. Beauté et efficacité de la prière.

« Quel monde , nous dites-vous dans un saint enthousiasme , quel monde que ce monde de la prière ! quel lien invisible mais tout-puissant que celui d'êtres connus ou inconnus les uns aux autres , et priant ensemble ou séparés les uns pour les autres ! il m'a toujours semblé que la prière , cet instinct si vrai de notre impuissante nature , était la seule force réelle ou du moins la plus grande force de l'homme ! L'homme ne conçoit pas son effet ; mais que conçoit-il ? Le besoin qui pousse l'homme à respirer lui prouve seul que l'air est nécessaire à sa vie , l'instinct de la prière prouve aussi à l'âme l'efficacité de la prière. Prions donc ; et vous qui nous avez inspiré cette merveilleuse communication avec vous , avec les êtres , avec les mondes invisibles ! vous , mon Dieu , exaucez-nous beaucoup ; exaucez-nous au delà de nos désirs. » (1)

Oh ! Monsieur , que c'est beau ! que c'est touchant ! on croirait vraiment lire un morceau de Grenade ou de Rodriguez , ou bien quelque fragment d'une homélie de saint Jean Chrysostôme , ô pieux écrivain , pensez un peu à nous , quand vous serez lancé dans le monde de la prière !

(1) Voy. en Orient. T. I. p. 30.

§. IV. M^r. de Lamartine priant pour les vivants et pour les fidèles trépassés.

Après des phrases si belles, si mystiques, il eut été surprenant, fervent pèlerin, de ne pas vous voir mettre en pratique vos principes sacrés. Nous allons vous suivre en esprit dans la grotte où fut enseveli l'Homme-Dieu. Là, nous vous verrons humblement prosterné, le front dans la poussière, prier d'abord pour votre père, qui n'a pas encore quitté ce globe; ensuite pour votre mère chérie, qui est dans un autre monde, et pour tous ceux de vos parents et amis qui ne sont plus, demandant sans doute à Dieu pour ces derniers qu'il abrège leurs souffrances; qu'il retire du milieu des flammes du Purgatoire leurs âmes pour les *introduire dans un lieu de lumière, de rafraîchissement et de paix*; et si ce n'est pas là ce que vous demandez pour ces êtres qui ne sont plus, nous vous supplions, philosophe rationnel, de nous dire ce que vous demandez à Dieu pour eux. La raison, il est vrai, nous enseigne qu'un Dieu juste punit ou récompense selon les œuvres; que la sentence une fois prononcée ne saurait être révoquée. Mais la foi nous enseigne que la grande victime s'immole encore chaque jour sur des milliers d'autels; qu'elle nous applique les mérites de sa passion et de sa mort, et que Dieu se laisse fléchir par son sang et par les prières de l'Église.

Nous n'avons pas été peu surpris, Monsieur, de vous entendre dire avec un grand sang-froid, après avoir arrosé de vos larmes la grotte sacrée : *que tout homme qui*

s'approchera de ces lieux doit éprouver un solennel frémissement, soit qu'il ait gardé les dogmes de sa mère, ou qu'il n'ait qu'un christianisme philosophique et selon l'esprit, comme le vôtre sans doute, philosophe ; de vous entendre dire que, soit que Jésus soit à ses yeux le fils de Dieu ou le fils de l'homme,... le Christianisme est la religion de ses souvenirs, et qu'il ne peut s'être tellement évaporé au vent du siècle... que l'aspect des lieux et des monuments de son premier culte ne rajeunisse ses impressions. (1)

En lisant avec une sérieuse attention votre ouvrage, Monsieur, nous eussions été tenté de croire que votre christianisme s'était totalement évaporé au vent du siècle, et que le vase, où on le versa, n'en conservait plus la première odeur, sans les tendres effusions de votre âme, les brûlants soupirs de votre cœur et les torrents de larmes qui inondaient votre figure, lorsque vous vous abîmiez dans les profondeurs mystérieuses de la prière. Nous allons vous laisser parler vous-même pour convaincre les incrédules et vous contempler, philosophe, priant avec une ferveur de chérubin pour vos parents et amis vivants, et pour ceux dont les âmes pourraient être détenues dans les flammes du Purgatoire ?

« J'entrai à mon tour, dites-vous, et le dernier dans le saint Sépulcre, l'esprit assiégé de ces idées immenses, le cœur ému de ces impressions les plus intimes, qui restent mystère entre l'homme et son âme, entre *l'insecte pensant* et le Créateur ; ces impressions ne s'écrivent pas, elles s'exhalent avec la fumée des lampes pieu-

(1) Voy. en Orient, T. II. p. 191, 192. etc.

ses , avec les parfums des encensoirs , avec le murmure vague et confus des soupirs ; elles tombent avec les larmes qui viennent aux yeux , au souvenir des premiers noms que nous avons balbutiés dans notre enfance , du père et de la mère qui nous les ont enseignés , des frères , des sœurs , des amis avec lesquels nous les avons murmurés : toutes les impressions pieuses qui ont remué notre âme à toutes les époques de la vie , toutes les prières qui sont sorties de notre cœur et de nos lèvres , au nom de celui qui nous apprit à prier son père et le nôtre , toutes les joies , toutes les tristesses de la pensée , dont ces prières furent le langage , se réveillent au fond de l'âme , et produisent par leur retentissement , par leur confusion , cet éblouissement de l'intelligence , cet attendrissement du cœur qui ne cherchent point de paroles , mais qui se résolvent dans des yeux mouillés , dans une poitrine oppressée , dans un front qui s'incline , et dans une bouche qui se colle silencieusement sur la pierre d'un sépulcre. Je restai longtemps ainsi priant le ciel , le Père , là , dans le lieu même où la plus belle des prières monta pour la première fois vers le ciel ; priant pour mon père ici-bas ; *pour ma mère dans un autre monde , pour tous ceux qui ne sont plus* ; mais avec qui le lien invisible n'est jamais rompu ; la communion de l'amour existe toujours ; le nom de tous les êtres que j'ai connus , aimés , dont j'ai été aimé , passa de mes lèvres sur la pierre du saint Sépulcre. » (*Voy. en Orient. T. II. p. 193.*)

§. V. M^r. de Lamartine priant pour lui-même.

Illustre *insecte pensant* (1), vous ne vous contentez pas de prier pour tous ceux qui vous furent chers, et pour ceux qui jouissent des clartés de la voûte azurée, et pour ceux que la mort a plongés dans les ténèbres, vous priez encore pour vous-même. Nous ne savons pas trop ce que vous demandâtes au Sauveur du monde : vous'allez bientôt nous apprendre que vous ne le savez pas trop bien vous-même ; il nous serait par conséquent difficile de pénétrer ce mystère, vous croyez cependant le comprendre plus tard : pour le moment vous n'en savez rien. Tout ce que vous nous apprenez, c'est que : 1°. votre prière fut forte ; 2°. que l'instant où elle fut faite fut une crise pour votre vie morale ; 3°. que vos pensées, qui avaient été jusque-là vagues et douteuses, furent comme des flots sans lit qui se brisent sur eux-mêmes et reviennent *avec des formes nouvelles* ; 4°. qu'une grande lumière de raison et de conviction se répandit dans votre intelligence et sépara plus clairement le jour des ténèbres, comme à l'instant où le Créateur prononça le *fiat lux*. Nous craignons beaucoup que ce rayon lumineux n'ait été impuissant à dissiper les ténèbres épaisses de votre intellect, et que vos *idées sans lit*, ne soient encore un peu dans le trouble, l'agitation et le chaos. Au reste un peu de patience, ce mystère de votre vie se révélera plus tard, et tout sera manifesté au grand jour : nous allons vous laisser parler vous-même :

(1) L'*insecte pensant* de M^r. de Lamartine nous rappelle le *70^e* verset de Pascal.

« Je ne priai qu'après pour moi-même ; ma prière fut ardente et forte ; je demandai de la vérité et du courage devant le tombeau de celui qui jeta le plus de vérité dans ce monde, et mourut avec le plus de dévouement à cette vérité dont Dieu l'avait fait le Verbe. Je me souviendrai à jamais des paroles que je murmurai dans cette neure de crise pour ma vie morale. Peut-être fus-je exaucé ; une grande lumière de raison et de conviction se répandit dans mon intelligence et sépara plus clairement le jour des ténèbres, les erreurs des vérités. Il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des flots sans lit, finissent par toucher au rivage, où elles se brisent et reviennent avec des formes nouvelles et un courant contraire à celui qui les a poussées jusque-là. Ce fut là pour moi un de ces moments. » (*Ibid.*)

Nous croyions, Monsieur, qu'après avoir demandé à Dieu du courage ; après avoir vu votre intelligence traversée par une grande lumière de raison et de conviction, qui sépara les erreurs des vérités, et le jour des ténèbres ; comme les deux grands flambeaux créés par Jéhovah ; *ut dividerent lucem ac tenebras* (1) ; ce qui suppose que vous aviez été plongé jusque-là dans une nuit un peu sombre ; nous croyions, Monsieur, que vous y auriez vu plus clair et que vous auriez eu la force de nous faire connaître ces vérités qui vous apparaissent pour la première fois. Nous étions dans l'illusion ; vous ne nous apprenez qu'une chose : c'est que vos idées ont pris un cours contraire à celui qu'elles avaient pris ; c'est-à-dire, que votre christianisme,

(1) Genèse, I. 18.

qui adoptait les dogmes de votre mere , est devenu un christianisme selon l'esprit , c'est-à-dire , sans dogmes et sans miracles ; et malgré tous ces torrents de lumière , qui vous ont inondé , vous avouez ingénûment que Dieu seul connaît ce qui s'est passé dans votre âme ; *celui qui sonde les pensées et les cœurs* , dites-vous , *le sait*. Quant à vous , vous n'en savez rien ; il est possible que vous le compreniez , mais ce sera plus tard ; *et je le comprendrai moi-même , peut-être un jour*. Vous ne croyez pas mourir sans faire part au public de ce mystère intime ; et quand vous aurez mûrement réfléchi , que votre intelligence aura été sans doute éblouie par quelques nouveaux rayons de lumière , de raison et de conviction , vous ferez tout connaître à vos lecteurs ; *ce fut* , dites-vous , *un mystère dans ma vie , qui se révélera plus tard*. (Ibid.)

Nous vous le demandons en grâce , Monsieur , que ce ne soit pas dans des mémoires , qui devront paraître trente ans après votre mort , comme ceux de Talleyrand , ou même de simples mémoires d'outre-tombe comme ceux de l'auteur d'Atala , afin que nous ayons le plaisir de connaître ces vérités qui vous furent révélées si clairement dans la grotte du saint Sépulcre.

§. VI. M^r. de Lamartine priant à la turque.

Le sommeil avait appesanti mes paupières , et mon imagination m'avait transporté près de Stamboul. Mon brick sillonnait avec majesté le canal de l'antique Byzance. Le soleil dardait ses rayons naissants sur les dômes étincelants des mosquées et des minarets , une brise légère balançait

les bouquets touffus des noirs cyprès. Des tartanes à plusieurs rangs de rames fendaient l'onde bouillonnante ; des nuées de colombes s'abattaient sans crainte sur le blé qu'elles transportaient à Constantinople, et le Turc hospitalier prenait plaisir à voir voltiger et becqueter ces aimables oiseaux. Les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts ; la verdure des arbres, la couleur des maisons blanches et rouges ; la mer qui étendait sur tous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur : voilà ce que j'admirai. J'aborde au rivage, et m'achemine, l'esprit tout occupé de ce magnifique spectacle, vers un superbe kiosk que j'apercevais près de moi. Après m'être désaltéré à la fontaine qui sert aux ablutions des enfants du Prophète, je retourne au pas de la promenade à la cité de Constantin. Comme on n'y marche qu'en babouches (sortes de pantoufles) ; qu'on n'entend point de bruit de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métier à marteau, le silence y est continuel. Je voyais autour de moi une foule muette, qui semblait vouloir passer sans être aperçue, et j'arrivai sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. J'entre par curiosité dans une mosquée (1) ; je vois plusieurs passages du Coran écrits dans différents endroits, et particulièrement sur la tribune où ce livre révéré est lu pendant la méditation qui précède la prière. Je vois des fils de fer, des lampes, des œufs d'autruche sus-

(1) Mosquée, lieu où les Turcs s'assemblent pour prier. (Voir la Lettre VI. Part. II.)

pendus , des bouquets d'épis et de fleurs , des nattes de jonc et de riches tapis sur les dalles du parvis. (1)

Pendant que je considérais attentivement l'intérieur du temple , tout-à-coup un chant aérien vient frapper mes oreilles , c'était le crieur de la mosquée , le muezzin qui annonçait l'heure de la prière dans une formule arabe , qui réunit l'unité de Dieu , la mission du Prophète , les prières et les bonnes œuvres (2) ; non loin de moi un turc élégant coiffé d'un riche turban vert , enveloppé d'un cafetan magnifique , chaussé d'un riche brodequin doré , se tournait du côté de la Mecque. Il était accroupi sur un tapis aux brillantes couleurs , et priait *avec tous les signes extérieurs de la ferveur et de la complète absorption d'esprit*. Ses bras s'élevaient dans les airs ; ses yeux se fixaient sur un passage du Coran ; une joie douce se peignait sur sa figure angélique. Près de lui je distinguai des hommes remarquables par leurs énormes turbans blancs , par leurs amples manches , par leurs longs chapelets , c'étaient les imans (3) , les mollas , le muphti , et près d'eux les derviches au bonnet pointu et les santons aux cheveux épars ; ils faisaient , avec véhémence , la profession de foi. Je fixe avec attention le turc élégant qui avait d'abord

(1) Baron de Tott, mémoires sur les Turcs , etc.—Chateaubriand , Itinéraire , etc.—Lamartine , Voyage en Orient , etc.

(2) « Dieu est grand , disait-il , Dieu est grand , Dieu est Dieu ; il n'y a qu'un seul Dieu ; accourez aux bonnes œuvres , accourez à la prière , Dieu est Dieu , et Mahomet est son Prophète.

(3) *Iman* , ministre de la religion mahométane.

Muphti ou *mufti* , chef de la religion mahométane et le souverain interprète de la loi.

Derviches , religieux turcs. (Voir II^e. partie , Lettre VIII.)

frappé mes regards. O agréable surprise ! sous ce riche costume musulman , dans ce dévot osmanli , c'est vous que je reconnais, illustre Français, auteur des Harmonies ; et je vous entendis prononcer distinctement ces paroles : *la ila ella allah ou Mohammed raçoul ; il n'y a de Dieu que Dieu , et Mahomet est son Prophète , Allah ! Allah ! Allah !!* Quand vous fûtes un peu revenu de vos ravissements extatiques , je m'approchai de vous ; je vous fis part de la joie que j'éprouvais à trouver un compatriote et en même temps de ma surprise à vous rencontrer priant dans une mosquée , « une mosquée , me dites-vous , n'est pas un temple où habite un Dieu , c'est la maison de prière où les hommes se rassemblent pour adorer le Dieu unique et universel. Cette voix qui chante l'heure et la prière de toutes les heures ; cette voix vivante et animée , qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante , n'est-elle pas supérieure à la voix sans conscience de la cloche de nos cathédrales ? Allah ! allah ! allah ! — (1) » Mais auriez-vous, pieux auteur des Méditations , muse chrétienne , auriez-vous déserté nos rangs pour vous enrôler sous l'étendard du Prophète ? — « Jeune homme , me dites-vous , en voyageant j'ai vu l'horizon de mes idées s'élargir , je deviens un homme complet , je change la forme de mes idées. (2) Jeune homme , je ne prie plus comme toi , mais je prie aussi le maître commun , le maître que tu crois , et que tu veux reconnaître et honorer , comme je veux le reconnaître et l'honorer moi-même sous une autre forme ; ce n'est pas à toi de rire de moi ; c'est à Dieu de nous juger.

(1) Voy. en Orient , T. III. page 292. T. II. p. 264.

(2) Ibid. T. III. p. 85. T. I. Avertissement , p. IV.

Allah la ila ella allah ou Mohammed raçoul allah ! » (1)
 Ces paroles prononcées d'une voix forte me réveillèrent ;
 et je me convainquis , en relisant votre élégant ouvrage ,
 que ce que vous m'aviez dit dans la mosquée , était
 pris presque textuellement dans vos impressions et sou-
 venirs de voyage.

§. VII. M^r. de Lamartine moins fervent dans la prière.

Le temps et les voyages , Monsieur , vous ont un peu
 fait perdre de votre antique ferveur. Dans votre manoir
 de Saint-Point vous priez encore quelquefois , mais ce n'est
 plus à genoux , ni accroupi comme dans une mosquée, cela
 ne convient point à un philosophe ; c'est en vous prome-
 nant sur la terrasse ou dans votre chambre. Ce ne sont
 plus de ces prières *ardentes et fortes* comme celles de la
 grotte du saint Sépulcre. Les impressions profondes ne
 s'exhalent plus avec la fumée des lampes pieuses , avec
 les parfums des encensoirs , avec le murmure vague et
 confus des soupirs , elles ne tombent plus avec les larmes
 qui viennent aux yeux mouillés. Ce ne sont plus que des
 paroles sans ordre et sans suite , de vagues souvenirs de
 l'enfance , des mots que vous avez bégayés avec votre
 mère , c'est un morceau de musique oublié. « Plus sou-
 vent , dites-vous , je me promène en élevant mon âme au
 Créateur et en articulant quelques lambeaux de prières ,
 que notre mère nous apprenait dans notre enfance, et quel-
 ques versets mal cousus des psaumes du saint Prophète
 hébreu , que j'ai entendu chanter dans nos cathédrales , et

(1) Voyage en Orient. T. I. p. 291.

qui se trouvent çà et là dans la mémoire , comme des notes éparses d'un air oublié. » (1)

§. VIII. M^r. de Lamartine priant à la Jean-Jacques.

Ensuite après avoir découvert , à l'aide du microscope solaire des milliers de mondes et d'atomes dans une larme d'insectes , vous être élevé tout-à-coup aux grands globes innombrables des voûtes célestes , et avoir plongé dans la voix lactée , poussière incalculable de soleils , vous finissez par cette philosophique exclamation :

« O mon Dieu ! que la nature est une digne prière pour celui qui t'y cherche , qui t'y découvre sous toutes les formes , et qui comprend quelques syllabes de sa langue muette, mais qui dit tout ! » (*Voyage en Orient. T. I. p. 39.*)

Jean-Jacques disait : « Il faut que mes yeux soient frappés du ravissant spectacle de la nature. Dans ma chambre , je prie plus rarement et plus sèchement ; mais à l'aspect d'un beau paysage , je me sens ému , sans pouvoir dire de quoi. (2) »

De tout temps nos philosophes ont aimé à faire des prières courtes ; nous parlons de ceux (et c'est le petit nombre) qui n'ont pas rejeté ces restes de la superstition des peuples. Ce même Genevois , qui priait avec tant de tiédeur entre quatre murs , et qui pleurait d'attendrissement quand il priait avec les merles et les mésanges , dans une riantة prairie , au sein des bosquets odorants , ou sur la

(1) Préface d'un Recueil de poésies intitulé : Recueillement, par M^r. de Lamartine. Extrait de la *Presse*, septembre 1838.

(2) J. J. Rousseau. Confessions , Livre XII.

cime escarpée d'un rocher , d'où sa vue embrassait un vaste horizon , faisait au reste la prière la plus courte du monde. Laissons-le parler lui-même.

« J'ai lu , dit-il , qu'un sage évêque dans la visite de son diocèse trouva une vieille femme qui , pour toute prière, ne savait que dire : O ! —Il lui dit : Ma bonne mère, continuez toujours de prier ainsi, votre prière vaut mieux que les nôtres. Cette prière est aussi la mienne. » (1)

Nous n'assurerons pas qu'en ce moment, Monsieur, vous employez la formule de J. Jacques ; seulement ce qu'il y a de commun entre vous et lui, ce qui est positif, c'est que la prière est pour vous l'acte le plus court ; vous nous l'apprenez vous-même : « la prière est pour moi, dites-vous, le plus beau, le plus intense des actes de la pensée, mais le plus court et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour (2) ; » mais quelque brève que soit votre nouvelle méthode, nous doutons qu'elle ravisse moins de temps au travail du jour que celle du déiste de l'Helvétie.

§. IX. M^r. de Lamartine abandonnant à jamais la prière.

Enfin, pour avoir plus de temps à donner au travail du jour, Monsieur, vous prenez un parti unique. Que *l'Angelus* tinte dans la vallée, que la voix sonore du muezzin ébranle le minaret, vous resterez froid et impassible. L'ai-

(1) J. J. Rousseau. Confessions, Liv. XII. Continuez, Messieurs, continuez à prier de la sorte, et ménagez pour des circonstances plus solennelles, et vos larynx et vos poumons.

(2) Recueillement. Préface.

rain religieux ne réveillera plus les souvenirs de votre enfance , les notes sont entièrement éparées , et l'air profondément oublié. Le muezzin ne fera plus pousser d'*allah* , votre bouche ne s'ouvrira plus pour louer et bénir le Créateur. Les cordes de votre lyre ne frémissent plus sous vos doigts harmonieux pour chanter les merveilles de Jéhovah , votre cœur aride et sec sera comme la plante flétrie qui ne reçoit plus la douce rosée du ciel. Enveloppé de ténèbres épaisses et plongé dans un profond abattement , vous ne pourrez plus prier , jusqu'à ce que le nouveau paraclet vienne éclairer la terre. « Et tant qu'un nouveau rayon ne descendra pas sur la ténébreuse humanité de nos temps , nous dites-vous , les lyres resteront muettes , et l'homme passera en silence entre deux abîmes de doute , sans avoir ni aimé , ni prié , ni chanté. » (*Voy. en Orient. T. II. p. 177.*)

Nous avons l'honneur d'être , etc.

QUATRIÈME LETTRE.

1°. Altération prétendue de la religion Chrétienne. — 2° M^r. de Lamartine est-il capable de nous montrer ces altérations ? — 3°. Si la religion catholique a deux natures. — 4°. Si les miracles sont impossibles.

§. I. Altération prétendue de la religion de Jésus-Christ.

Il faut que vous soyez bien convaincu, Monsieur, de l'altération qu'à subie la Religion de Jésus-Christ. Vous nous en parlez sans cesse dans votre ouvrage, c'est votre thème favori. Vous y revenez si souvent que nous eussions cru qu'enfin vous nous prouveriez comment elle a été corrompue, gâtée et altérée. Vous vous contentez de pousser quelques soupirs, et d'exhaler quelques plaintes vagues, quelques regrets fugitifs, vous dites :

« Hélas ! s'ils avaient altéré et gâté seulement les pierres et les ruines de ces scènes visibles ! Mais que n'ont-ils pas fait des dogmes, des doctrines, des exemples de cette religion de raison, de simplicité, d'amour et d'humilité que le Fils de l'homme leur avait enseignée au prix de son sang ? » (*Voy. en Orient, T. 2. pag. 248.*)

Que n'ont-ils pas fait des dogmes, des doctrines, etc. Jésus-Christ, Monsieur, a donc enseigné plusieurs vérités, plusieurs dogmes. Or, vous nous avez dit que votre raison générale n'admettait qu'une vérité, qu'un dogme : « Dieu un et parfait pour dogme. » Vous ne seriez donc pas d'ac-

cord avec la doctrine et la Religion de Jésus-Christ. Votre raison générale serait donc déjà en contradiction avec la doctrine de Jésus-Christ, qui, d'après vous, *est la raison*.

Que n'ont-ils pas fait des dogmes.... de cette religion que le Fils de l'homme leur avait enseignée ! Ce divin fondateur de la Religion chrétienne que vous daignez préférer, Monsieur, à Pythagore, à Socrate, à Platon, aurait-il été moins sage, moins prévoyant que ces philosophes ? Aurait-il voulu que ses disciples, donnant une fausse interprétation à ses enseignements sacrés, induisissent en erreur tous ceux qui embrasseraient sa Religion ? Si les Grecs célèbres, dont nous parlons, si un philosophe chinois, Confucius, qui les a précédés, ont pu faire arriver jusqu'à nous, intacte et sans altération, leur doctrine sur la divinité, sur l'âme, sur la vie future, etc. comment supposer que Jésus-Christ, la sagesse incarnée qui d'après vous *avait donné à ses disciples le mot et la clé de la destinée humaine*, ait été assez mal habile pour laisser altérer les dogmes qu'il enseignait, au point qu'ils soient devenus méconnaissables ? Par cette hypothèse seule vous le supposez imprévoyant, impuissant ou fourbe, ne pouvant ou ne voulant pas laisser paraître au grand jour sa doctrine. Mais rassurez-vous ; la sagesse divine n'a point voulu que le genre humain fut enveloppé par les ténèbres de l'erreur ; la doctrine qu'elle a manifestée au monde n'a pas été comme un météore qui éclaire un instant de ses perfides lueurs les champs de l'espace, et qui disparaît sans retour dans l'obscurité. Elle est comme un soleil resplendissant de clartés, dont les rayons dissipent les nuages de l'erreur et répandent partout des torrents de lumière.

L'Évangile sera toujours comme un phare immortel qui montrera le port du salut à tous ceux qui auront fait naufrage dans la foi, comme parle saint Paul. Oui, l'Évangile jusqu'à la fin des siècles sera un monument impérissable de la sublimité de la morale et des dogmes du Christ. Il nous montrera Jésus-Christ posant les fondements de son Église ; revêtant Pierre de la primauté ; ordonnant aux Apôtres , et aux évêques , leurs successeurs , d'enseigner aux nations à observer tous ses préceptes (1), les revêtant du pouvoir de lier et de délier , pouvoir suprême qu'il avait reçu de son père dans le ciel et sur la terre (2) ; enfin leur promettant d'être avec eux jusqu'à la fin des siècles. (3) Si quelques hérétiques , quelques sophistes , Monsieur, ont altéré et gâté les dogmes et la doctrine de Jésus-Christ , il sera facile de le reconnaître. On n'a qu'à comparer ces dogmes , cette doctrine altérée et corrompue avec les vérités et les dogmes que conservent purs et intacts ceux qui ont reçu du Christ le sacré dépôt avec la promesse formelle de son assistance.

§. II. M^r. de Lamartine est-il capable de nous montrer ces altérations ?

Après avoir exhalé vos pieux regrets sur l'altération prétendue du Christianisme , vous développez votre pensée de prédilection ; vous employez une figure poétique pour la mieux graver dans les esprits. Dans votre imagination inépuisable , Jésus-Christ devient un pèlerin , sa doctrine ,

(1) Matth. XVI. 19. XXVIII. 20. — Marc. III. 15. VI. 7.

(2) Luc. IX. 1. — Jean. XX. 23.

(3) Matth. XXVIII. 20.

un diamant , les évêques et les moines , des voleurs qui enchâssent le diamant précieux dans du clinquant , et les hommes rationnels du XIX^e. siècle , des sages qui disent aux crédules admirateurs du diamant et de son entourage : Ceci est la pierre précieuse ! cela est du clinquant !

« Quand Dieu , dites-vous , permet qu'une vérité tombe sur la terre , les hommes commencent par maudire et par lapider celui qui l'apporte. Puis , comme la pierre précieuse que les malfaiteurs enlèvent au pèlerin céleste , ils l'enchâssent dans tant d'erreurs qu'elle devient méconnaissable ; jusqu'à ce que le jour brille de nouveau sur elle , et que , séparant après des siècles le diamant de son entourage , la sagesse dise : Voilà le vrai ! voilà le faux ! ceci est la vérité , ceci est l'erreur ! » (*Voy. en Orient. T. II. p. 248.*)

Dieu a permis qu'une vérité tombât sur la terre. Cette vérité qui est tombée , non pas de la lune , comme certaines pierres volcaniques , mais du ciel , c'est la doctrine de Jésus-Christ. Jésus-Christ , c'est le Pèlerin céleste , la religion chrétienne , le diamant merveilleux. Les malfaiteurs qui enlèvent le diamant , et l'enchâssent dans tant d'erreurs qu'il est méconnaissable , sont sans doute les Apôtres ou les premiers Docteurs , comme les Pères de l'Église , ou peut-être les prélats et les moines du moyen âge. Ce nouveau jour , qui brille sur le rubis méconnaissable , c'est le grand jour du XIX^e. siècle , ce jour éblouissant de la raison générale. Cette main délicate , cette main si belle , si blanche , qui n'a jamais manié que la lyre , la plume ou le crayon ; qui efface la rouille humaine ; qui sépare , après bien des siècles , le merveilleux diamant de son entourage , c'est votre main poétique , intelligente , moderne

Pythagore de Saint-Point; et la sagesse qui dit : Voilà le vrai ! voilà le faux ! Ceci est la vérité , ceci est l'erreur ! c'est la sagesse incarnée dans vous , M. de Lamartine , le grand Lama de la religion nouvelle. (1)

§. III. Si la religion catholique a deux natures , et si les miracles sont impossibles.

« Les religions , nous dites-vous , ont deux natures : l'une bonne , l'autre mauvaise ; l'une populaire , l'autre philosophique ; l'une vraie , l'autre fausse. Les miracles , les légendes , voilà la nature populaire , voilà la nature mauvaise , voilà le faux ! La nature rationnelle et philosophique que l'on découvre éclatante et immuable.... qui , présentée au jour de la raison , éclaire toute chose et toute intelligence de cette lumière de vérité et d'amour , au fond de laquelle on voit et l'on aime l'être évident , voilà la nature bonne ! voilà le vrai ! » (*ibid.*)

Cette répugnance à croire toute espèce de miracles , vous la manifestez en mille endroits de vos ouvrages ; vous appelez de vos vœux le triomphe du Saint-Simonisme , afin qu'il *ramenât la religion à la raison* ; votre Jocelyn n'a besoin pour prêcher à ses paroissiens , ni de l'Évangile , ni des saints Pères ;

« Pour leur enseigner Dieu , son culte et ses prodiges ,
Il ne leur conte pas ces vulgaires prestiges ,
.....
Son témoin éternel à lui c'est sa nature

(1) Comment accorder ce jour éblouissant du XIX^e. siècle , dont parle

.
 Son prophète éternel à lui, c'est sa raison. »

(IX^e. époque.)

Ailleurs vous nous apprenez : « que le Christianisme paraît destiné à se transformer lui-même et à ressortir plus *rationnel*, et plus pur *des mystères surabondants* dont on l'a enveloppé, et à confondre ses divines clartés avec celles de la *religieuse raison*. (*Voy. en Orient*, Tom. II. pag. 254.)

Il est inutile d'insister ; votre antipathie pour le surnaturel est assez connue.

Monsieur, tout dans l'univers nous révèle la providence d'un Dieu infiniment sage, infiniment puissant. La moindre plante, le plus petit insecte, que dis-je, la moindre molécule est un mystère aussi incompréhensible à la superbe raison de l'homme, qui veut tout peser dans sa balance, que les milliers de soleils qui roulent et brillent sur nos têtes. Or, toutes ces beautés de la création, toutes ces merveilles qui nous prouvent la puissance et la sagesse d'un Être suprême, ne sont point ce que nous appelons miracles ; donnons aux mots le sens généralement reçu. Le miracle est un acte de la puissance divine contre les lois, contre l'ordre de la nature : cette définition est admise par tout le monde. Ainsi, il est généralement reconnu qu'un corps mort n'a plus ni mouvement, ni pulsation ; qu'il tombe en dissolution, et que sa putréfaction est la der-

notre poète-philosophe avec la nuit profonde dans laquelle est plongée, d'après lui, la ténébreuse humanité ?

O admirable siècle des lumières !

nière preuve , la preuve incontestable de l'absence de vie. Il est également reconnu que ce corps en putréfaction , déjà la pâture des vers , ne peut plus être animé de nouveau sans l'intervention divine. Or , si , l'histoire à la main , on vous prouve qu'un cadavre dans cet état a reçu une seconde fois le principe de vie , qu'il a brisé les liens qui le garottaient ; dépouillé ses bandelettes et son suaire ; que le sang a circulé de nouveau dans ses veines glacées ; que ses chairs fétides ont repris leur couleur naturelle , et , qu'à la vue d'une foule de spectateurs , il est sorti vivant du sépulcre ; vous ne pourrez plus nier l'existence du miracle , et qu'il ne soit un effet de la puissance divine contre l'ordre de la nature. Ce fait , nous pourrions vous le prouver dans la résurrection de Lazare.

Regarderiez-vous le miracle ainsi défini comme une chose impossible ? Dès lors vous refusez à Dieu un de ses plus nobles et de ses plus beaux attributs : la liberté. Dès lors vous supposez la matière incréée , éternelle comme Dieu lui-même ; paradoxe insoutenable (1) ! Car , si cela est , Dieu n'est donc plus l'auteur de tout , il n'est plus le Dieu unique. Si la matière est incréée , est éternelle , il s'ensuit qu'elle est immuable , indépendante , qu'elle est parfaitement semblable à Dieu ; car comme tout ce qui est créé est nécessairement sujet au changement et à l'altération , ainsi tout ce qui existe par soi-même est au contraire essentiellement immuable , inaltérable ; et , si Dieu , pour produire le

(1) MM. de Lamennais , Reynaud , de Remusat , Cousin et Jouffroy , dans leurs théories anti-chrétiennes sur l'origine du monde , ont renouvelé cette erreur de Platon. (Voir la faculté de théologie. Cours de théologie dogmatique , XXXVIII^e Leçon.)

monde , se fût servi d'une matière existante indépendamment de lui , le caractère éminent qui distingue sa puissance et ses ouvrages de la puissance et des ouvrages des hommes s'anéantirait. Ce caractère divin c'est que du sein du néant il tire les êtres tels qu'il veut et en quel nombre il veut. Lui seul peut encore leur donner la vie , le mouvement , l'intelligence , tandis que le pouvoir de l'homme se borne à faire de l'ouvrage de Dieu une vaine idole.

Et pourquoi refuser à Dieu la liberté d'agir , d'intervenir , pour manifester sa gloire , l'ordre qu'il a établi lui-même ? Et depuis quand le législateur ne pourra-t-il point modifier à son gré les lois qu'il a faites ? Le Créateur des éléments ne saurait-il plus les maîtriser ? Celui qui a posé des barrières à la fureur des flots ne saurait-il plus les briser ? Ne tient-il plus dans ses mains le calme et la tempête ? Celui dont la main puissante a pétri un peu de boue pour en faire le corps de l'homme , celui dont le souffle créateur a animé ce limon ainsi pétri en le revêtant de l'intelligence , ne saurait-il plus ranimer un cadavre ? Quelle idée nous donneriez-vous de la toute-puissance divine ? Oui , Dieu dirige et gouverne à son gré l'univers entier : sa sagesse éternelle a tout prévu , tout disposé , tout coordonné d'une manière admirable. Il veille à la conservation de milliers de globes disséminés dans l'espace , comme à celle du plus abject vermisseau qui rampe sur la terre , mais il n'aurait qu'à parler , et toutes ces masses énormes rentreraient dans les abîmes du néant d'où il les a tirées. Oui , Dieu est tout-puissant ; Dieu est libre , et il dispose à son gré de ce vaste univers.

Nieriez-vous , Monsieur , (1) l'existence des miracles , des événements contraires aux lois ordinaires de la nature ? Il faudrait commencer par déchirer toutes les pages de l'Évangile et de nos Livres saints ; déchirer les écrits immortels des génies les plus sublimes qui aient défendu l'Église de Jésus-Christ. Il faudrait déchirer les annales de l'histoire profane qui a rendu , elle aussi , témoignage en faveur de semblables événements. Il faudrait récuser la tradition constante des peuples qui habitent diverses régions , qui n'ont aucun rapport entr'eux , dont les mœurs , les intérêts , les goûts , les préjugés sont si différents. Il faudrait enfin nier la conversion de l'univers dès les premiers siècles de l'Église ; et si vous admettez , vous dirons-nous avec saint Augustin , que l'Évangile a été cru sans miracles par le monde entier , c'est le plus grand de tous les miracles ; et si vous refusez de croire , tandis que le monde entier croit , vous êtes vous-même un miracle vivant. (2)

Quant à votre *nature rationnelle et philosophique , éclatante , immuable , qui , présentée au jour éternel et incorruptible , qui est la raison , qui éclaire toute chose et toute intelligence de cette lumière de vérité et d'amour* , nous vous avouons , profond penseur , que ces torrents de lumière de votre brillante raison nous éblouissent à un tel point , que nous n'y voyons pas plus clair que si nous étions plongés dans l'obscurité la plus sombre. Un petit

(1) Les Juifs , Celse , Porphyre , Julien l'apostat , Héroclès et les ennemis les plus acharnés de la religion chrétienne , ont tous avoué les miracles de Jésus-Christ , que nient si lestement nos sophistes modernes ; ils les attribuaient à la magie. (Voir Duclot , Bible vengée , Tome III , pag. 222. 233 , 253.)

(2) *August. lib. de civit. Dei , lib. XVII , cap. 5.*

commentaire pourrait peut-être nous faire comprendre ce que vous voulez dire.

En attendant , nous vous dirons que la religion catholique n'a pas deux natures , comme vous le prétendez ; qu'elle est la même pour le vulgaire et pour le philosophe ; que l'esprit le plus borné , comme le génie le plus sublime croit ce qu'elle croit et enseigne. Les prétendus miracles , les fausses légendes , les superstitions honteuses , l'Église catholique les a toujours rejetés ; et quelques fanatiques , quelques hommes superstitieux ne sont pas plus la religion catholique , que quelques esprits faux , quelques métaphysiciens nuageux , quelques philosophes sans logique ne sont la philosophie. Quand vous aurez formulé quelque chose de plus précis , nous essayerons de vous répondre.

Dans cette attente , nous avons l'honneur d'être , etc.

CINQUIÈME LETTRE.

1°. Des temples. — 2°. Si les temples s'en vont. — 3°. Si le Christianisme se spiritualise.

§. I. Des temples.

De tous temps les hommes qui ont téméairement usurpé le nom de philosophes , ont dédaigné le culte extérieur. Ils ont tous eu, et ils ont, même de nos jours, fort peu d'inclination pour les cérémonies religieuses, bonnes, disaient-ils, pour les gens simples et crédules. Il n'est pas de la dignité de ces philosophes (petits philosophes (1)), bien entendu, comme les appelle Cicéron,) de s'agenouiller sur les dalles d'un temple avec la foule. Un temple est trop étroit pour leurs idées vastes et sublimes. Pour que leurs prières soient ferventes, il leur faut un large horizon, une brise légère, un spectacle imposant comme l'immensité de la mer, ou riant comme un charmant paysage : alors leurs prières montent, au lever de l'aurore, avec le chant de l'alouette, avec les parfums des fleurs du désert, vers le trône de la Divinité. (2) Mais entre quatre murs, dans une Église, près du tabernacle où réside l'Homme-Dieu, fussent-ils catholiques comme vous, Monsieur, leur cœur

(1) *Minuti philosophi.* (*Cic. de Consol.* 35.)

(2) J. J. Rousseau, *Confessions*, Livre XII.

est sec et stérile comme la rose que n'humecte plus la source limpide : ils ne savent plus prier.

Ils trouvent néanmoins nos églises gothiques fort belles, fort majestueuses, fort élégantes, avec leurs vastes nefs, leurs riches vitraux, leurs colonnettes élancées, leurs clochers découpés à jour, leurs ogives gracieuses ; mais ce qu'ils verraient disparaître avec plaisir, ce sont leurs figures symboliques ; ce sont surtout leurs statuettes qui leur déplaisent. Vous ne paraissez pas trop les aimer, vous aussi Monsieur, vous avez l'air même de nous les reprocher comme un reste de polythéisme, comme quelque chose qui se ressent un peu de l'idolâtrie. N'avez-vous pas sur vos cheminées les bustes de nos grands hommes ? Êtes-vous pour cela idolâtre ? Et pourquoi ne nous serait-il pas permis, à nous, d'avoir sur les frontons de nos églises les bustes de nos Saints ? Pourquoi nous défendriez-vous de placer, inclinés près d'un cercueil, des anges, le visage voilé de leurs ailes, à genoux, les mains jointes, symbole touchant de la douleur et de la prière ? Il nous semble, Monsieur, que ces philosophes devraient être conséquents, avant de nous adresser de pareils reproches. Quant à la crainte qu'ils peuvent avoir que le peuple n'adore ces statues, ces images, elle est mal fondée. Le peuple est assez instruit là-dessus, surtout dans ce siècle ; nous n'avons pas à redouter de sa part un culte idolâtrique. Les prêtres leur enseignent, comme ils l'ont toujours fait, que ces statues, ces tableaux, qui représentent leurs Saints, leurs Martyrs, et leurs actions héroïques, ne sont là que pour réveiller leur piété, les animer à la vertu, et non pour recevoir l'adoration suprême, qui n'est due qu'à Dieu. En

Europe , le polythéisme avec ses mille dieux dort depuis bientôt deux mille ans dans la poussière où l'a couché la croix.

Vous paraissez , Monsieur , vous aussi , peu porté pour nos églises. Vous ne seriez pas fâché que Dieu n'eut d'autre temple que le globe terrestre , magnifique rotonde ! et vous désireriez que le Christianisme se spiritualisât au point de devenir tout simplement le déisme , qui ne veut ni culte extérieur , ni cérémonies religieuses , et par conséquent pas de temples. Vous dites :

« La pensée du Dieu unique jetée dans l'esprit humain vaut mieux que ces demeures de marbre où l'on n'adorait que son ombre (il s'agit du Parthénon.) Cette pensée n'a pas besoin de temples bâtis de main d'homme , la nature entière est le temple où elle l'adore. A mesure que les religions se spiritualisent , les temples s'en vont ; le Christianisme lui-même , qui a construit le gothique pour l'animer de son souffle , laisse ses admirables basiliques tomber peu à peu en ruines. Les milliers de statues de ses demi-dieux descendent par degrés de leurs socles aériens autour de ses cathédrales ; il se transforme aussi , et ses temples deviennent plus nus et plus simples , à mesure qu'il se dépouille lui-même des superstitions de ses âges de ténèbres , et qu'il résume davantage la grande pensée qu'il propagea sur la terre , pensée du Dieu unique prouvé par la raison et adoré par la vertu : » (*Voy. en Orient. T. I. pag. 163.*)

Dans le temple célèbre du Parthénon (1) , Monsieur ,

(1) Parthénon : de Παρθενών , dérivé de Παρθένος , vierge , parce qu'on prétendait que Minerve avait toujours conservé sa virginité.

on n'adorait pas l'ombre du Dieu unique , mais bien plutôt l'ombre du dieu multiple. Quoique les religieux Athéniens y rendissent à Minerve leurs hommages , comme l'indique le mot grec , cela ne les empêchait pas d'y adorer plusieurs autres divinités. Car vous savez très-bien , Monsieur , que les enfants de l'Attique n'aimaient pas trop la pensée du Dieu unique ; qu'ils condamnèrent Socrate à boire la ciguë , parce qu'il ne reconnaissait pas tous les dieux qui étaient adorés dans la République. Mais passons outre.

« *Cette pensée du Dieu unique n'a pas besoin de temples bâtis de main d'hommes ; la nature entière est le temple où elle l'adore.* »

Certainement cette pensée n'a pas besoin de temples bâtis de main d'homme , elle est gravée dans le cœur de l'homme par le doigt de la Divinité elle-même. Non , ce ne sont pas ces colonnes de marbre , ces chapiteaux de porphyre , ces statues d'albâtre , ni tous ces chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture qui nous révéleront l'éternelle vérité de l'existence du Dieu unique ; mais que faudra-t-il conclure de là ? Que les temples sont des monuments de la superstition des peuples ! « *La nature entière est le temple où elle l'adore.* » L'homme ne fait-il pas partie de cette nature ? Si tous les êtres créés , réunissant leur voix entonnent l'hymne universel à la gloire de leur Créateur ; si le soleil , en versant ses torrents de lumière ; le chantre ailé , en saluant de ses concerts le réveil de l'aurore ; les milliers d'astres étincelants , en éclairant la voûte céleste ; si tout ce qui a vie sur la terre , dans les airs , au fond des ondes chantent l'être incréé , défendrez-vous

à l'homme de mêler sa voix à ce concert unanime de louanges? Défendrez-vous à l'homme, le seul être, avec les anges, doué de l'intelligence et de la raison, de célébrer le Créateur autrement que le reste des êtres sans raison et sans intelligence? Défendrez-vous à l'homme d'élever à la gloire de l'architecte éternel qui a posé les fondements du monde, ces édifices majestueux où se réunit une assemblée de frères pour chanter la gloire de celui qui a tout créé? Et pourquoi les hommes ne pourraient-ils pas, par ces essais de leur génie et de leur puissance, prouver à Dieu leur reconnaissance éternelle? Déroulez les annales de l'histoire de tous les peuples, et vous les verrez tous élever des temples à l'Éternel. Fernand Cortez trouva dans la nouvelle Espagne des temples somptueux que les Mexicains avaient bâtis en l'honneur de leurs idoles? (1) Il n'est pas jusqu'aux peuplades nouvellement découvertes dans les îles sauvages de l'Océanie, qui n'élèvent à la Divinité des temples de feuillage, comme l'attestent nos Missionnaires qui les évangélisent. Cet usage universellement répandu, ne vient donc pas de l'homme. Il faut monter plus haut pour en trouver l'origine; voilà ce que nous enseigne la raison. Mais si nous essayions de vous combattre avec vos propres armes, de vous rappeler votre croyance et votre symbole, de rappeler à votre souvenir que vous êtes catholique, de placer sous vos yeux les textes sacrés, qu'auriez-vous à nous répondre? Rien.

(1) El oruato de ambas capillas era de inestimable valor, colgadas las paredes, y cubiertas las altares de joyas, y piedras preciosas, puestas sobre plumas de colores. Y havia de este genero y opulencia ocho templos en aquella ciudad [Mexico] siendo los menores mas de dos mill. *Ant. Solís Conquista de la nueva Espana. Cap. XIII. pag. 126.*

§. II. Si les temples s'en vont.

A mesure que les religions se spiritualisent, les temples s'en vont. Pourriez-vous nous prouver comment le Catholicisme se spiritualise ? et nous faire connaître ce que vous entendez par se spiritualiser ? Ne dirait-on pas que nous devenons protestants ; que nous brûlons les restes de nos martyrs, les images de nos saints, nos croix, nos crucifix, nos autels, et tout ce qui peut réveiller dans nos âmes le souvenir des vertus de nos pères ? Non, nous ne brûlerons point ces reliques chéries. (1) Les Romains gardaient précieusement les images de leurs ancêtres pendant leur vie dans leurs demeures : à leur mort, elles escortaient leur cercueil ; et nous aussi, nous gardons religieusement dans nos temples les portraits et les images de nos pères dans la foi, dont la seule vue retrace à notre mémoire leurs vertus héroïques. Partout se présente à nos regards l'image de la victime immolée sur le sommet de Golgotha, pour nous rappeler et l'amour qu'elle eut pour nous et l'amour que nous devons avoir pour elle. Je pénètre dans votre demeure ; mais que vois-je, philosophe ? Que signifient, appendus à ces murailles, ces portraits de vos aïeules et de vos aïeux ? Brûlez ces monuments de la superstition ; pourquoi ces statues, ces tableaux, ces images ? Livrez-les aux flammes ; que votre demeure devienne plus nue, un peu moins de

(1) Ce qui est singulier, c'est que ces philosophes, qui nous font un crime d'honorer les restes de nos saints, rendent des honneurs presque divins aux dépouilles mortelles des grands hommes. Ils se disputent un fauteuil de Voltaire et baisent respectueusement un sale mouchoir de J. Jacques.

faute , d'opulence dans vos châteaux !!! Et vous voudriez, Monsieur, nous défendre de conserver le souvenir de nos héros ? Vous voudriez nous empêcher d'orner la demeure du Roi des rois ? Vous voudriez que nos églises fussent nues ? Nous n'avons pas besoin que vous veniez nous apprendre que Dieu préfère un cœur pur à cet extérieur imposant. Nos livres saints nous avaient appris avant vous, que Dieu préférait au sacrifice des boucs et des taureaux et au sang des génisses l'offrande d'un cœur sans tache et sans souillures. (1) Mais ce même Dieu se plaisait à manifester sa puissance dans le propitiatoire. Moïse et Salomon lui avaient été agréables en construisant l'Arche sainte ornée de l'or le plus pur et ce temple magnifique formé des cèdres du Liban, étincelant de l'or et de la pourpre de Sidon et de Tyr.

Les temples s'en vont. Nous ne sachons pas, Monsieur, que les Juifs renversent leurs synagogues, les Chinois leurs pagodes, les Turcs leurs mosquées, les Protestants leurs temples et les Catholiques leurs églises. Nous ne pouvons vraiment comprendre ce qui vous porte à croire que les temples s'en vont. Dans les Gaules, les temples, s'en allaient quand des hordes barbares, vomies des Palus-Méotides, ravageaient nos provinces consternées ; en France, nos temples s'en allaient, homme rationnel, quand votre déesse, la déesse *Raison* souilla de sa présence nos Sanctuaires ; qu'elle eut pour prêtres, des tigres à bonnets rouges faisant des libations de sang humain, pour autels, des échafauds, et pour victimes, tout ce qu'il y avait d'hom-

(1) Psal. XLIX. 9. 13. — L. 18. 19.

mes honnêtes et vertueux dans notre patrie. Oh ! alors nos temples s'en allaient , alors des mains vandales démolissaient nos basiliques , convertissaient nos vieilles cathédrales en magasins , brisaient nos statues , fondaient nos cloches , renversaient nos autels. Le fanatisme révolutionnaire allumait sur nos places publiques ces bûchers où brûlaient nos ornements sacerdotaux , nos images , nos reliques et nos croix : oh ! alors nos temples s'en allaient. Vous avez bonne grâce à venir nous parler des milliers de statues de nos saints qui descendent par degrés de leurs socles aériens autour de nos cathédrales. Enfants ou partisans de la Révolution , vous avez spolié le clergé , vous lui avez ravies ses biens et ses richesses , vous l'avez réduit à un état précaire , chaque année par commisération vous daignez à peine lui faire l'aumône d'un morceau de pain , vous venez encore lui insulter et lui reprocher de laisser dépérir ses monuments sacrés ; rendez-lui ses biens et ses corporations religieuses , et vous le verrez relever les ruines qu'a faites le libéralisme. Oui , c'est le libéralisme qui le premier a porté ses mains sacrilèges sur les chefs-d'œuvre de la piété naïve de nos ancêtres , qui a mutilé nos figures symboliques , nos antiques portails , nos ogives et ces bas-reliefs sculptés avec tant de grâce , de finesse et de goût. Et si , en entrant dans nos églises gothiques , nous sommes contraints de voiler nos yeux de nos deux mains , pour ne pas voir les ravages du philosophisme et dérober nos larmes , vous avez bonne grâce , philosophe , à venir accuser le Catholicisme de ces profanations , de ces débris et de ces ruines. Pour ne citer qu'un exemple entre mille , n'est-ce pas le fanatisme révolutionnaire qui a renversé les

mausolées de marbre , brisé les cercueils de plomb des Papes inhumés dans la basilique de Notre-Dame-des-Doms à Avignon , fouillé leurs ossements et leurs cendres de ses mains rapaces pour s'enrichir de leurs dépouilles ? Qui a mutilé ses statues , dégradé la vénérable demeure de nos pontifes ? Qui a brisé nos vitraux ? Qui a effacé sur ses murailles les immortelles peintures à fresque de Giotto et de Cimabué ??? Mais sortons de ces ruines ; quittons ces immenses salles où brillent le casque et le sabre du soldat , là où brillait jadis la triple tiare des Pontifes ; où ces mêmes échos , qui ne répétaient jadis que les soupirs de la prière , répètent aujourd'hui des chansons et des blasphèmes de corps de garde ; sortons de ces murailles trop voisines de la glacière , dont le souvenir fait frissonner d'horreur !!!

§. III. Si le Christianisme se spiritualise.

« Le Christianisme , dites-vous , se transforme aussi , et ses temples deviennent plus nus et plus simples , à mesure qu'il se dépouille lui-même des superstitions des âges de ténèbres , et qu'il résume davantage la grande pensée qu'il propagea sur la terre , pensée du Dieu unique prouvé par la raison et adoré par la vertu. » *ibid.*

Voudriez-vous faire ici l'éloge du protestantisme , et le désigner sous le nom de christianisme ? Car il faut l'avouer , il s'est terriblement transformé , et ses temples sont d'une simplicité et d'une nudité à mériter grâce aux yeux du philosophisme qui n'a d'autre temple que le grand temple de la nature , qui n'offre à l'Éternel d'autre encens

que le parfum des fleurs, et d'autres cantiques que les chants mélodieux de la fauvette et du rossignol. Il s'est dépouillé des superstitions des âges de ténèbres, et même de celles des premiers siècles ; car le culte extérieur, savant philosophe, ne remonte pas seulement au moyen âge, (ce que vous désignez sans doute par vos âges de ténèbres,) il remonte aux siècles les plus éclairés de l'Église, aux siècles des Polycarpe, des Justin, des Irénée, des Tertullien, des Ambroise, des Augustin, etc. etc. Et que prétendez-vous nous dire, lorsque vous affirmez que le Christianisme résume davantage la grande pensée qu'il propagea sur la terre, pensée d'un Dieu unique. Ah ! nous vous comprenons, Monsieur, vous tirez de votre carquois un trait que des milliers de mains avant vous ont essayé de lancer contre le Catholicisme ; vous faites *chorus* avec les iconoclastes du Bas-Empire, avec les sectateurs de Luther et de Calvin, et vous venez nous faire indirectement le reproche d'idolâtrie ; calomnie usée, argument mille fois mis en poudre ; et n'avez-vous pas laissé échapper de votre bouche indiscrete l'expression indécente de demi-dieux ? Monsieur, il n'y a point de demi-dieux parmi nous, et en déroulant les pages de l'histoire de l'Église catholique, vous ne trouverez jamais ses enfants rendant à nos Martyrs et à nos Saints les honneurs suprêmes, l'adoration qui n'est due qu'à Dieu. Le Catholicisme, à son berceau, s'est assis sur les débris des idoles du paganisme, et vous venez, téméraire, lui reprocher aujourd'hui d'avoir failli à sa sublime mission, et d'être retombé dans les erreurs qu'il a foudroyées à sa naissance ! Sa destinée n'est point confiée à des hommes vains, faibles et changeants comme

nous ; l'Esprit-saint veille sur lui et l'oracle de la sagesse incarnée, le Verbe , a prononcé que les portes de l'enfer , c'est-à-dire , de l'erreur déchainée contre l'Eglise , ne prévaudraient jamais contr'elle.

Nous avons l'honneur d'être , etc.

SIXIÈME LETTRE.

1°. Symbole futur de la religion nouvelle. 2°. Les révolutions modernes sont-elles produites par la religion de la raison? 3°. Organe et apôtre de la religion nouvelle. 4°. Son symbole et son culte.

Il paraît, Monsieur, que vous vous décidez enfin à faire part au public des vérités qui vous apparurent aux saints Lieux, lorsqu'un rayon de lumière et de conviction traversa votre poétique intelligence. Ce mystère, que vous vouliez *révéler plus tard*, (*et peut-être encore !*) vous ne tardez pas à le dévoiler, grand sujet d'édification pour les Catholiques ! Il ne s'agit de rien moins que d'une religion nouvelle : vous eussiez voulu dissimuler encore un peu ; mais enfin le mot vous échappe. D'abord vous nous annoncez que son symbole n'est pas encore éclos ; mais à peine votre plume a-t-elle tracé quelques lignes, qu'il sort tout rédigé de votre tête, comme Minerve, armée de pied en cap, du cerveau de Jupiter. Rien ne manque à votre religion nouvelle, et vous vous expliquez enfin d'une manière claire et catégorique, et vous nous dites en quoi consistent son symbole et son culte. Cette religion que vous appelez nouvelle, ne l'est pas peut-être autant que vous le pensez, Monsieur. Votre religion est tout simplement le déisme. Or, il y a déjà fort longtemps qu'il existe des déistes. Vous nous aviez déjà annoncé vous-même que

Socrate et Platon étaient les premiers fondateurs de votre religion nouvelle, de la religion de la raison. Disons quelques mots sur son symbole, son culte, sa morale. Parlons de son apôtre. Jésus-Christ en employa douze ; la religion nouvelle n'en a besoin que d'un seul.

§. I. Symbole futur de la religion nouvelle.

Vous dites :

« Il y a au contraire une conviction immense , une foi fanatique , une espérance confuse , mais indéfinie , un ardent amour , un symbole commun , quoique non encor rédigé qui pousse , presse , remue , attire , condense , fait graviter ensemble toutes les intelligences , toutes les consciences , toutes les forces morales de cette époque. » (*Voy. en Orient. T. III. p. 260.*)

Nous avons peine à concevoir , Monsieur , quelle est cette immense conviction de tous les peuples , qu'ils ne peuvent s'expliquer à eux-mêmes , cette conviction si forte qu'ils ne savent pas de quoi ils sont convaincus. Nous ne concevons pas mieux cette espérance indéfinie , confuse , (toujours du confus , Monsieur ,) ni ce que doivent attendre toutes les nations du globe , qui ne le savent pas encore elles-mêmes , pas plus apparemment que vous , profond penseur. Et que n'y aurait-il pas à dire de votre symbole futur , de ce singulier symbole , qui , avant d'être rédigé , pousse , presse , remue , attire , condense et fait graviter toutes les intelligences , toutes les consciences ? C'est vraiment quelque chose d'admirable !

§. II. Les révolutions modernes sont-elles produites par la religion de la raison ?

« Ces révolutions , ces secousses , ces chutes d'empire , ces mouvements répétés et gigantesques , ces retentissemens en Amérique et en Asie.... Tout cela n'est pas un effet sans cause ; tout cela a un sens, un sens profond et caché , mais un sens évident pour l'œil du philosophe. Ce sens , c'est précisément ce que vous vous plaignez d'avoir perdu, ce que vous niez dans le monde d'aujourd'hui ; c'est une idée commune, c'est une conviction, c'est une loi sociale.... Cette foi , c'est la RAISON GÉNÉRALE. » (*Ibid.*)

Nous convenons avec vous , Monsieur , que ces révolutions , ces secousses , ces chutes d'empire , etc. etc. ne sont point des effets sans cause ; mais nous n'y voyons pas cette conviction, cette foi, cette raison générale, ou, pour trancher le mot, cette religion nouvelle, dont vous nous parlez. Ne pourrait-on pas y voir les fruits de la propagande révolutionnaire ? Des ministres , des députés ; des hommes éminents par leurs talents et leur position sociale font l'apothéose de l'insurrection ; ils se proclament à la face de l'univers , les enfants de la révolution , ces insensés sèment du vent , est-il étonnant qu'ils recueillent des tempêtes (1) ? Ils font jaillir partout des étincelles , est-il étonnant que de vastes incendies s'allument ? Ils jettent dans des cratères des torches enflammées, faut-il s'étonner si les volcans lancent des tourbillons de flammes, de cendres et de laves brûlantes ? Mais oublions pour un mo-

(1) *Ventum seminabunt et turbinem metent.* Osée. ch. VIII.—7.

ment la propagande. Ouvrez, Monsieur, l'histoire de tous les peuples, vous trouverez partout des révolutions, vous verrez partout des trônes qui s'écroulent, et se lever sur leurs débris de nouveaux trônes, qui s'écrouleront à leur tour. Vous verrez partout des secousses et des mouvements bien autrement gigantesques que ceux dont vous nous parlez, et qui n'avaient pour cause que l'ambition de quelques despotes, la fureur et l'inconstance des peuples. Ainsi dans cette agitation que vous regardez comme le signe avant-coureur de l'établissement de votre religion sans culte, nous n'apercevons que des effets ordinaires des passions humaines, communs dans tous les temps. Trouvez-vous que le monde actuel est plus agité, plus bouleversé qu'il ne l'était du temps des Alexandre, des Tamerlan, des Attila, des Marius, des César, des Octave? Sans doute le Christianisme a éclairé les peuples, et les progrès de l'intelligence, depuis cette époque, ont été immenses; mais les passions de l'homme sont et seront toujours les mêmes. C'étaient l'ambition, la rivalité, la licence, la cupidité etc., qui arrosaient de sang le sol de l'Angleterre, quand il y avait pour drapeaux ennemis *la Rose blanche et la Rose rouge*; c'étaient les mêmes passions qui ensanglantaient Rome sous le Triumvirat; c'étaient les mêmes passions qui noyaient la France dans le sang de ses enfants à une époque trop voisine de la nôtre. Nous le savons, on a cherché quelquefois à autoriser la révolte, les assassinats et les proscriptions en masse avec les beaux noms de religion et de patrie, comme si la patrie, en mère barbare, demandait ses fils pour victimes, comme si la religion ne prescrivait pas toujours l'amour de ses semblables. Mais

de quelque nom que vous appeliez ce fanatisme sanguinaire , nous vous dirons toujours que c'étaient les passions qui l'allumaient ; que les peuples du XIX^e. siècle , plus avancés dans les arts , dans la civilisation , dans les sciences , n'en sont pas moins un composé d'hommes portant avec eux les inclinations inséparables de l'humanité , et que ces chutes d'empire , ces secousses , ces révolutions ne sont que des effets ordinaires des passions humaines , et qu'il n'arrive aujourd'hui que ce qui est arrivé dans presque tous les siècles.

6. III. Organe et apôtre de la religion nouvelle.

Vous nous dites :

« La parole est son organe (de la raison générale.) La presse est son apôtre ; elle se répand sur le monde avec l'infailibilité et l'intensité d'une religion nouvelle ; elle veut refaire à son image les religions.... altérées par les erreurs et les ignorances des âges ténébreux qu'elles ont traversés. Elle veut reposer en religion. » (*Voy. en Orient. Ibid.*)

Cette raison générale , Monsieur , a un très-bon organe dans la parole , si toutefois la parole est exclusivement son organe. C'est la parole qui a converti les peuples. *Fides ex auditu.* (1) Son apôtre vaut , sans contredit , beaucoup mieux que les douze pauvres pêcheurs de la Galilée , qui renversèrent néanmoins le colosse du paganisme. La presse avec ses mille voix , ses mille échos , aura bientôt , sans

(1) Rom. x. 17.

doute , établi son empire sur les débris des erreurs et des préjugés.

D'abord , Monsieur , êtes-vous bien sûr que la presse , dans ce siècle , soit exclusivement l'apôtre de votre religion nouvelle ? croyez-vous que le Catholicisme , ou la religion moyen-âge , pour employer votre langage dédaigneux , croyez-vous que le Catholicisme n'ait pas dans la presse un intrépide défenseur de sa céleste doctrine ? Si le nombre des ouvrages anti-chrétiens , qui s'impriment , est grand ; si beaucoup de feuilles périodiques l'attaquent , il s'imprime aussi beaucoup de livres catholiques et de courageux et savants écrivains , même dans des feuilles périodiques , (1) savent le venger des sarcasmes du philosophisme. — Votre raison générale veut *refaire les religions altérées par les erreurs et les ignorances des âges ténébreux*. Encore les erreurs et les ignorances des âges ténébreux ! Vraiment , Monsieur , cette répétition de moyen-âge , et d'âges ténébreux finit par nous paraître fastidieuse. Quelques lecteurs croiront peut-être que les siècles du moyen-âge étaient des siècles si barbares que tous les hommes de ce temps-là , sans exception , étaient plongés dans la plus profonde ignorance. Il est bon de leur apprendre qu'alors , si les séculiers , et surtout la noblesse , qui ne s'exerçait qu'au métier des armes , dédaignaient les lettres , les lettres étaient cultivées avec honneur par le clergé. Au milieu des ravages et des dévastations des hordes barbares , qui désolaient l'Europe , les monastères étaient devenus l'asile de la science. Vous n'ignorez pas , Monsieur , que ,

(1) Université catholique. — L'Univers. — L'Aml de la religion. — La Revue catholique. — La Revue religieuse de la gazette du B. Languedoc. — La Gazette du Midi. — Annales de philosophie , etc. etc.

si nous possédons les chefs-d'œuvre des littératures grecque et latine , c'est aux moines que nous en sommes redevables. Savez-vous que dans ce moyen-âge , dans ces âges ténébreux il a existé des hommes qui n'étaient pas sans talents ? Les saint Bernard , les saint Bonaventure , les Anselme , les Albert-le-Grand , les Scot , les Abailard , les saint Thomas d'Aquin , etc. etc. n'étaient pas des hommes à dédaigner pour avoir vécu dans le moyen-âge. En voilà assez sur cette matière, revenons à notre sujet.

Votre raison générale ne serait-elle pas par hasard la raison ou la déraison de quelques *sociaux* , de quelques éclectiques , de quelques panthéistes , de quelques hommes à systèmes , et si pénétrés de la sublimité de leurs conceptions , de la profondeur de leur génie , qu'ils font candide-ment penser au genre humain tout ce qu'ils pensent eux-mêmes. Votre raison (1) générale veut *refaire les religions*. Nous avons cru tout à coup qu'elle ne voulait refaire à son image ou refondre que le Catholicisme ; mais elle ne veut pas se mettre à l'œuvre pour si peu de chose ; elle veut refaire toutes les religions altérées , celles de Confucius , de Moïse , de Brama , de Wisnou , etc. etc. enfin celles de tous les peuples des cinq parties du globe. N'eut-il pas mieux valu dire anéantir au lieu de refaire ?

§. IV. Symbole et culte de la religion nouvelle.

Voici donc la religion nouvelle de la raison générale ; (2)

(1) Sanglante et impudique déesse que votre déesse *Raison*, la France a déjà fait un triste et malheureux essai de son culte exécrable !!!

(2) L'utopie religieuse de M. de Lamartine avait été rêvée par un di-

votre religion , M^r. de Lamartine ; la religion qui sera bientôt universelle ; une des plus commodés qu'ait pu créer l'imagination de l'homme. Elle étendra bientôt son bienfaisant empire sur le globe tout entier. Son symbole, *qui pousse , presse , remue , attire et fait graviter toutes les consciences*, et qui tout à l'heure était encore un peu dans le cahos , qui ne vous apparaissait , Monsieur , que comme une chose encore vague , confuse , comme tant d'autres choses. Son symbole est rédigé : ses articles , ou plutôt son article , article unique est admis presque par tous les peuples. Le voici : *Dieu un et parfait pour dogme*. (1) Il n'est pas question ici de la Trinité , de l'immortalité de l'âme , de la vie future , de l'Incarnation , de la Rédemption , etc. *et autres mystères surabondants , dont on a chargé le Christianisme dans les siècles d'ignorance*. (2) Voilà donc le symbole qui doit remplacer ceux de Nicée et de Constantinople.

Quant à la morale , on aura aussi lieu d'en être content , ou l'on ne sera pas raisonnable. Nous avons lu quelque part que le spirituel ex-évêque d'Autun , (je crois , dans un de ses

recteur de la Convention. La Réveillère-Le Paux , dit un écrivain moderne , fit une religion. Il s'institua lui-même Pontife du Très-haut ; et à chaque décade , il célébrait un office divin de sa composition. Vêtu d'une robe blanche , ceint d'une écharpe bleue , il offrait à l'Éternel une corbeille de fruits marchandés à la halle. Son culte se nommait : *Théophilanthropie* ; ses adeptes , les *théophilanthropins*. Ils ouvrirent à Paris six ou sept temples où , malgré les beaux sermons écrits par l'académicien J. Chénier , et l'appât des emplois que promettait le grand-prêtre , ils ne purent jamais se compter plus de deux cents. Le ridicule les tua. (Roselly de Lorgue , le Christ devant le siècle , p. 42.)

(1) Voy. en Orient. *Ibid.* ut supra.

(2) *Ibid.* T. II. p. 253 et 254.

discours académiques,) parlait de la religion du devoir. Nous, Catholiques, nous disons les devoirs de la religion, et ces devoirs sont spécifiés pour chacun en particulier; (1) mais avouez que cette religion du devoir a cela de merveilleux que chacun peut l'entendre à sa manière, et qu'elle est d'une élasticité admirable, surtout si, comme nous sommes autorisé à le croire, elle a fait prêter à M^r. de Talleyrand ses quatorze serments en sûreté de conscience; mais depuis il a rétracté ses erreurs; paix à sa cendre! Eh bien! voici une religion qui a une morale et un culte dans le genre de la religion du devoir, et qui est d'une tolérance et d'une élasticité non moins admirables; *l'adoration et la charité pour culte*: libre à chacun de l'adorer à sa manière. Le pieux Derviche peut librement continuer à faire ses pirouettes, pour honorer Allah! Le dévot Fakir peut continuer à honorer Brama, en tenant à la main la queue d'une vache, et le Cochinchinois stupide honorera aussi la Divinité en se prosternant devant un tigre ou le serpent Capel; le *Quaker* avec son chapeau à larges bords et à forme basse, peut s'asseoir dans son église sans se découvrir la tête, sans fléchir le genou, sans articuler la moindre prière, et adorer Jéhovah par son silence; (2) le *Shaker* ou trembleur peut honorer Dieu, en paraissant devant lui comme s'il avait une violente attaque de fièvre, ou comme s'il avait *la danse de saint Guy*; le *Jumper* (sauteur), peut l'honorer en sautant de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche, de gauche à

(1) D'cal. théol. catéch. etc.

(2) Annales de la propag. de la Foi. T. III. p. 528.

droite, jusqu'à ce que, épuisé de fatigues, il tombe sans forces, en s'écriant que c'est le seul moyen de louer le Dieu Très-Haut; *insalivit infans in utero matris*; [saint Jean; (1)] le *Groaner*, en poussant d'horribles rugissements; l'Adamite, en courant ça et là dans un état de nudité complète; l'Égyptien, s'il abjurait le culte du Prophète et revenait à celui de ses pères, pourrait se prosterner sans scrupule devant un poireau, un chat, un chien ou un crocodile; l'indien barbare, le sauvage Potwoutomis peut continuer ses cruels sacrifices, et arroser de sang humain ses fèves et ses patates, pour plaire au Grand-Esprit; en un mot, le juif, le chrétien, l'infidèle, le mahométan, tous peuvent adorer Dieu à leur manière, et les philosophes, qui seront toujours assez bas sans s'agenouiller (2), peuvent librement adorer Dieu, en disant comme J. Jacques : O!—ou bien comme vous, grand pontife de la religion nouvelle, en se promenant sur une terrasse et en récitant quelques lambeaux du saint poète hébreu. L'adoration et la charité que chacun peut entendre à sa façon, suffisent. Pour tout le reste, chacun peut faire ce qu'il lui plaît. Un poète-philosophe, comme vous, Monsieur,

(1) L'auteur des *Annales* se trompe : le texte cité n'existe pas; il doit être remplacé par celui-ci : *exultavit in gaudio infans in utero meo*. Luc. Ch. I. p. 44.

(2) Philosophe, ris, si tu veux, de nos génuflexions et de nos gestes; mais après avoir ri, dis-nous ce que serait devenu le genre humain, s'il ne s'était agenouillé devant la Croix; à ton culte intérieur, qui consiste à s'exercer aux sublimes contemplations, compare le culte chrétien, qui consiste à s'exercer aux sublimes dévouements; compte les vertus qu'ont fait naître les solitaires colloques avec l'Éternel, et celles qu'enfante tous les jours un regard jeté sur l'image de son Fils. (Lamennais. Indiff. en matière de relig. T. 1. pag. 549.)

avait des principes de morale aussi larges que les vôtres ;
il disait :

Soyez juste, il suffit; le reste est arbitraire.

Vos préceptes , Messieurs les philosophes , ne sont pas aussi nombreux que ceux du Décalogue. Le mensonge , le parjure , l'adultère , la fornication , etc. etc. etc. ne seront que des bagatelles aux yeux des partisans de la raison générale (1), qui leur apprend que Dieu ne saurait punir par des supplices éternels de semblables peccadilles.

Elle veut reposer en religion. (Voy. en Orient. Ibid.)
Vous disiez qu'il fallait agir et marcher ; que c'est la loi de Dieu , la loi des choses. « Si l'homme , disiez-vous encore , faisait , pensait et croyait ce que faisaient et croyaient ses pères , le genre humain tout entier en serait au fétichisme et à l'esclavage. Il faut marcher pour la suivre , (la raison,) sous peine de demeurer dans le mal et dans les ténèbres. Le péché contre l'Esprit-saint c'est ce combat de certains hommes contre l'amélioration des choses ; c'est cet effort égoïste et stupide pour rappeler en arrière le monde moral et social que Dieu et la nature poussent toujours en avant. (2) » Vous développez la même idée dans un au-

(1) Où sont les héros qu'a faits le grand impératif catégorique , la raison universelle , l'électisme ? — Par quelles œuvres ces écoles diverses se sont-elles annoncées ? Qu'en est-il sorti le plus souvent ? Du vent. (Roselly de Lorgues , *Le Christ devant le Siècle* , p. 69.)

(2) *Voy. en Orient. T. I. p. 26. T. III. p. 322.*

Un plaisant , qui s'appelle M. Michelet , professeur d'histoire au collège de France , soutient le même paradoxe : il se compare modestement au Créateur ; soutient que « les tours de N. Dame ne sont pas assez hautes ; qu'il faut toujours bâtir ; toujours créer , sans jamais s'ar-

tre ouvrage; (1) et aujourd'hui vous voulez clore votre symbole, vous voulez arrêter la marche de la raison que Dieu et le monde poussent en avant. Vous voulez vous reposer en religion; d'un autre côté vous hâtez de vos vœux la présence des Russes à Constantinople, parce que leur religion est plus progressive (2) : Monsieur, notre faible intelligence ne vous comprend pas.

Ce qui nous surprend encore beaucoup, c'est que votre raison générale ait attendu quatre mille ans, ou d'après les cosmogonies modernes, plusieurs millions d'années, pour se mettre à l'œuvre; qu'elle ait attendu le siècle où vous êtes né, Monsieur, pour commencer sa révolution sur le globe, et qu'il faille encor cent cinquante ans, comme vous nous l'annoncez sérieusement vous-même, pour régner à jamais sur l'univers, extirper à jamais les croyances populaires, les mystères, les légendes, les miracles, les superstitions des âges de ténèbres. Nous trouvons l'en-

réter. Nous trouvons beaucoup de ressemblance entre ces infatigables ouvriers du XIX^e siècle et les insensés qui bâtissaient la Tour de Babel.

- (1) En vain l'homme orgueilleux de ce néant qu'il fonde
Croit échapper lui seul à cette loi du monde ;
Clot son symbole, et dit, pour la millième fois
Ce Dieu sera ton Dieu, ces lois seront tes lois !
A chaque éternité que sa bouche prononce,
Le bruit de quelque chute est soudain la réponse ;
Et le temps, qu'il ne peut fixer ni ralentir,
Est là pour le confondre et pour le démentir,
Chaque siècle, chaque heure, en poussière il entraîne
Ces fragiles abris de la sagesse humaine
Empires, lois, autels, dieux, législations,
Tentes que pour un jour dressent les nations....

(Jocelyn, deuxième époque. T. 1. p. 89.)

- (2) Voy. en Orient. T. III, p. 363.

fantement un peu long. Il est vrai , comme vous daignez nous l'apprendre , qu'il doit se faire dans la convulsion et dans la douleur. O hommes impartiaux ! ô hommes rationnels ! ô hommes progressifs ! ô raison générale !!!

Réflexion.

Quand on réfléchit mûrement sur toutes ces absurdités , on a de la peine à se persuader que des hommes éminents par leur science et leurs talents , comme vous , M^r. de Lamartine , avancent de pareils paradoxes. On se demande à soi-même si vous avez sérieusement étudié la Religion catholique que vous professez extérieurement ; si vous avez pesé ses preuves , considéré , examiné avec impartialité ses principes constitutifs , ses dogmes , sa morale , sa discipline , son origine , son économie , les causes de sa propagation , les obstacles qu'elle avait à vaincre , etc. etc. ; si vous n'avez pas des préventions contre le Catholicisme. Quant à nous , nous sommes convaincu que vous êtes imbu de préjugés contre la religion chrétienne ; qu'accoutumé à ne vivre que d'images , vous avez effleuré , ou considéré , examiné le côté poétique de l'Évangile et des chefs-d'œuvre des Pères , et que vous n'avez pas lu attentivement les savants ouvrages de ceux qui furent le flambeau de l'Église ; nous sommes convaincu que vous reviendrez de vos erreurs , et que vous gémirez un jour de n'avoir pas toujours regardé comme seule religion véritable , la religion de votre mère.

Faites des vers , prenez votre lyre , dieu de l'harmonie , soupirez quelque élégie plaintive sur la fin précoce de l'in-

fortunée Julia. Faites murmurer son nom à la feuille gémissante du tremble et du mélèze qui bordent les fraîches avenues de vos demeures. Votre muse frêle et délicate succomberait sous la pesante armure de la dialectique ; sa faible main serait fatiguée à soulever de poudreux in-folio. Cette vierge si débile oserait-elle descendre dans l'arène et mesurer ses forces avec cette foule de nerveux et intrépides athlètes qui défendent le Catholicisme ? Laissez-la errer sur des tapis de fleurs , s'endormir au son murmurant des ondes qui caressent le rivage , aux concerts harmonieux du tendre rossignol. Laissez vaguement dériver sa nacelle qu'emporte le caprice des flots. Le champ de la logique et de la théologie est trop aride , semé de trop de ronces et d'épines ; voyez ses pieds délicats meurtris et ensanglantés. Retourne , pauvre muse , au milieu des bosquets ; il te faut l'ombre des charmilles et la fraîcheur des fontaines ; reprends ta couronne de verveine , ta guirlande de roses ; prends ta coupe où fume et pétille le nectar de la volupté , et garde-toi à l'avenir de souiller ta blanche robe de la poussière de l'école.

Nous avons l'honneur d'être , etc.

SEPTIÈME LETTRE.

1°. Variété de la religion nouvelle ; Panthéisme. 2°. Panthéisme grec. 3°. Panthéisme indien. 4°. Sympathie du grand homme pour le panthéisme. 5°. Nouvelle profession de foi panthéiste. 6°. Absurdité du panthéisme.

§. I. Variété de la religion nouvelle. Panthéisme. Panthéisme grec.

Nous étions loin de nous douter , Monsieur , que *ce Dieu un et parfait pour dogme*, que vous mettiez en tête de votre symbole , n'était rien moins que le dieu Grand Tout , le dieu million de parties , le dieu des panthéistes , la nature entière : c'est ce que vous nous apprenez en termes qui ne sont susceptibles d'aucune amphibologie. (1)

L'orateur romain a bien raison de dire qu'il n'est point d'absurdité qui n'ait été avancée par quelque philosophe. (2) Nous dirons à notre tour qu'il n'est point de paradoxe , point de vieux système impie de l'Académie ou du Portique , défendu par les Brahmes , enseigné par les Mages , qui n'ait été ressuscité par quelque philosophe moderne. Du nombre de ces paradoxes nous plaçons en

(1) Dans le post-scriptum de la 8°. édit. de Jocelyn , M. de Lamartine repousse l'accusation de panthéisme intentée contre lui ; cette déclaration nous importe peu ; Il s'agit de savoir si la doctrine erronée que nous combattons ici, n'est pas contenue dans ses œuvres. C'est au lecteur à juger.

(2) Céc. Div. I. II. n°. 19.

première ligue le panthéisme. C'est ainsi que les incrédules du jour, qui s'annoncent fièrement comme les créateurs d'une religion nouvelle, comme les auteurs de sublimes découvertes dans les régions mystérieuses de la métaphysique, marchent sur les brisées des gymnosophistes de l'Inde, des prêtres de Memphis, des sophistes grecs, tels que Parménide, Straton, Pythagore, Zénon, etc. etc. et proclament, comme vérités nouvelles, des rêveries qui ont plus de trois mille ans de date. Les saint-simoniens n'étaient-ils pas les continuateurs des gnostiques ; comme Voltaire, Diderot, d'Alembert, Bolingbroke, Tindal, etc. les échos des blasphèmes et des calomnies impures et usées de Celse, de Julien, de Porphyre, de Tacite, etc. contre le Christianisme ? La mythologie payenne avait rempli la terre, les ondes, les monts, les forêts, les airs et les cieux d'une foule innombrable de dieux : de là ses Dryades, ses Oréades, ses Tritons, ses Néréïdes, ses Hamadryades, ses Naïades, ses Gnomes, ses Sylphes, etc. Mais c'étaient, pour ainsi dire, les dieux vulgaires, les dieux du peuple et des poètes ; les philosophes conçurent la Divinité sous une autre forme. « Parmi les théologues, dit Volney, les uns partant » de ces principes, que rien ne s'anéantit dans le monde ; » que les éléments sont indestructibles, qu'ils changent » de combinaisons et non de nature ; que la vie et la mort » ne sont que des modifications variées des mêmes atomes ; que le monde est *éternel*, sans bornes de durée » et d'espace : les uns dirent que l'univers entier était » Dieu ; et selon eux, Dieu fut à la fois *effet* et *cause*, » *agent* et *patient*, *principe moteur* et *chose mue* ; ayant » pour lois les propriétés invariables qui constituent la

» fatalité, et ceux-là peignirent leur pensée par l'emblème
 » de *Pan*, le *Grand Tout* » comme l'indique l'étymologie
 grecque. (1) Parmi les vieux partisans de cet absurde sys-
 tème théologique on peut regarder Thalès de Milet, Xé-
 nophane, Parménide, Anaximandre, Anaximène, etc. (2),
 qui ne séparaient pas l'intelligence suprême de la matière,
 dont elle dirigeait les actions ; de sorte qu'à leurs yeux le
 monde était un être vivant, un animal prodigieux, comme
 l'âme jointe au corps, c'est l'homme. « Mais d'autres, ré-
 » pugnait à cette idée d'un être à la fois *effet* et *cause*,
 » *agent* et *patient*, et rassemblant dans une même nature
 » des natures contraires, distinguèrent le principe *moteur*
 » *de la chose mue* ; et pensant que la matière était inerte en
 » elle-même, ils prétendirent que ses propriétés lui étaient
 » communiquées par un *agent distinct*, dont elle n'était
 » que *l'enveloppe* et *le fourreau*. Cet agent fut pour les
 » uns le fluide appelé *éther*, pour les autres, *le principe*
 » *igné* (3) » Ce dernier sentiment eut en particulier pour
 défenseur Zénon, le fondateur fameux de la secte des
 stoïciens qui admettait que le soleil, la lune, tous les as-
 tres étant des corps ignés sont des dieux ; que l'air, la
 terre, la mer ayant pour âme le feu céleste, étaient aussi
 des dieux. Le célèbre Aristote semble aussi avoir partagé
 les mêmes rêveries : il avançait que Dieu n'est autre chose
 que ce feu qui brille dans le ciel. Ce fluide *igné* ou *éthérien*,
âme du monde, étant la Divinité, se trouvant en même
 temps répandu dans tous les états de la nature, et les âmes

(1) Πᾶς, Πᾶν, *Omnis, quivis, totus*. Lex. Schrev.

(2) Cic. de nat. Deor. l. 1. n°. 25.

(3) Volney, *Ruines*, ch. xxii. §. vi. p. 205.

humaines en étant tirées , il s'ensuivit que chaque homme fut une portion de la Divinité. Tel fut en particulier le sentiment de Pythagore.

§. II. Panthéisme indien.

Ces absurdes et ridicules théogonies des philosophes grecs étaient connues dans les Indes , d'où ils les avaient rapportées probablement dans leur patrie, après leurs voyages , comme Pythagore , ses rêveries sur la transmigration des âmes. « Celui qui sait , est-il dit dans *l'Oupneckât*, » que toutes choses sont la figure du Créateur ; que soi et » tout ce qui paraît exister est le Créateur ; que le monde » vient de lui , subsiste dans lui et y retourne..... Lors- » que le cœur a renoncé aux désirs et aux actions , par là » même, il va à son principe , qui est *l'âme universelle* ; » lorsqu'il va à son principe , il n'a aucune volonté que » celle de l'Être véritable..... Qui connaît l'Être univer- » sel , qui sait que son âme est *l'âme universelle*, devient » lumière ; il est délivré de tout mal ; il est la science , » sans faire de fréquentes lectures ; il est heureux , il est » immortel , *il est Dieu*..... C'est que la vérité est qu'il » n'y a ni production , ni destruction , ni résurrection , » ni contemplateur , ni sauvé , ni salut ; car le monde n'est » qu'une apparence du monde. (1) »

On voit que le système théologique du célèbre juif d'Amsterdam Spinoza , est absolument le même. Celui-ci n'admettait , comme les théologiens de l'Inde , qu'une substance immense , infinie , éternelle ; lui donnait pour at-

(1) *Journal de la Société asiatique de Londres*, cahiers X. XI, etc.

tributs l'étendue et la pensée ; regardait les corps , dont l'univers se compose , comme autant de modes de cette substance unique qu'il appelait Dieu , ne la séparant pas de l'universalité des êtres.

Après ce court exposé sur le panthéisme des anciens , arrivons au panthéisme moderne , et parlons de votre sympathie pour cette doctrine : nous essayerons ensuite d'en montrer l'absurdité.

§. III. Sympathie de M. de Lamartine pour le panthéisme.

Oui , Monsieur , il paraît que la théogonie pythagoricienne a toutes les sympathies de votre esprit et de votre cœur depuis même fort longtemps. Vous vous écriiez dans vos méditations poétiques :

« Cet astre universel , sans déclin , sans aurore ,
C'est Dieu, c'est ce *Grand Tout*, qui soi-même s'adore. » (1)

Pourrait-on , même en prose , faire profession du panthéisme en termes plus clairs et plus concis , poursuivons :

« Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore ,
L'Indien prosterné te bénit et t'adore (*le soleil.*)
Et moi , quand le midi de ses feux bienfaisants
Ranime par degrés mes membres languissants ,
Il me semble qu'un Dieu dans tes rayons de flamme ,
En échauffant mon sein pénètre dans mon âme !
Et je sens de ses fers mon esprit détaché ,
Comme si du Très-Haut le bras m'avait touché !

(1) Médit. poet. xxiv. III.

Mais ton sublime auteur défend-il de le croire?
N'est-tu point, ô soleil, un rayon de sa gloire?
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
O soleil, n'es-tu point un rayon de ses yeux ? (1)

.....
Ame de l'univers, Dieu, Père, Créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur,
.....

.....
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de retourner à sa source enflammée,

.....
C'est toi que je découvre au fond de la nature
.....

Quand l'astre, à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens. (2)

.....
J'aime

A croire que l'esprit, qu'en vain le corps rappelle,
A quitté sans retour l'enveloppe mortelle

Et nage pour jamais dans les rayons du ciel,
Comme dans les rayons d'été la mouche à miel!

Dans un état où l'homme en Dieu se transfigure. » (3)

(1) Lamart. xx.

(2) Lamart. médit. poét. xiii.

(3) Jocelyn, 3^e. époque.

Mais quittons vos œuvres poétiques pour reprendre votre voyage en Orient, nous trouverons que vous y professez les mêmes principes.

« Heureux, dites-vous, celui qui a des ailes pour planer sur ces siècles écoulés, pour se poser sans vertiges sur ces monuments merveilleux des hommes, pour sonder de là les abîmes de la pensée..... pour deviner à quel point des temps il vit lui-même, et à quelle manifestation de vérité et de divinité Dieu appelle la génération dont il fait partie. » (*Voy. en Orient. T. III. p. 42.*)

Heureux celui qui a des ailes pour deviner à quelle manifestation de divinité Dieu appelle la génération dont il fait partie ! Nous avouons ingénument, Monsieur, que nos ailes ne sont pas assez fortes pour nous élever dans ces hautes régions et vous suivre à travers les nuages, où se perd votre muse aérienne. Deviner à quelle manifestation de divinité Dieu appelle la génération actuelle, la génération du XIX^e. siècle, la génération des sectateurs de la raison générale, serait pour nous une tâche bien difficile ; mais vous, Monsieur, vous *homme impartial, homme rationel*, dont les idées sont si lumineuses, qui prenez en pitié la France actuelle, incapable d'apprécier vos sublimes conceptions, vous pourriez, ce nous semble, deviner la chose en question. Eh ! puis, qu'entendez-vous par cette manifestation de la Divinité ? Ce n'est pas sans doute la révélation prise dans le sens catholique, vous n'y croyez pas. Serait-ce la Divinité manifestée par les merveilles de la création ; par les découvertes admirables que le génie de l'homme fait chaque jour ? Certainement ces merveilles, ces phénomènes prou-

vent et démontrent la puissance et la sagesse de la Divinité , mais ce n'est pas là votre pensée. Vous voulez dire : Dieu s'est manifesté aux Hébreux sur le mont Sinai , aux Chrétiens dans la personne de Jésus-Christ , aux Païens dans des milliers d'idoles fragiles ; il se manifeste aux philosophes comme à Pythagore , à Zénon , à Démocrite , à Benoît Spinoza d'Amsterdam , à vous , Monsieur de Lamartine , dans tous les objets de la création. Pour vous , Messieurs , la nature est Dieu ; et pour trancher le mot , votre manifestation pleine et entière de la Divinité , c'est le panthéisme.

Eh bien ! nous ne dirons pas avec vous , Monsieur : Heureux celui qui a des ailes pour planer sur les siècles écoulés , pour sonder les abîmes de la pensée ! mais heureux et mille fois plus heureux celui qui sait se placer sous les ailes de la Religion de Jésus-Christ et soumettre son ignorance au joug de la Sagesse éternelle ! Homme insensé , homme orgueilleux , tu veux sonder les abîmes de la pensée , les mystères de la Divinité , et ta haute sagesse , ta science profonde vient échouer contre un grain de sable , un atôme ! Oui , l'oracle éternel a dit vrai ; il a dit que l'homme , qui voudrait porter un regard scrutateur sur les mystères cachés à la faiblesse humaine , serait écrasé par le poids de la gloire et de la majesté divine. (1)

§. IV. Nouvelle profession de foi panthéiste.

Nous ouvrons encore votre voyage en Orient , et nous trouvons que vous y avancez hardiment les mêmes paradoxes.

Autrefois les peuples découvraient Dieu sous beaucoup

(1) Prov. xxv. 27.

de formes. Les Moabites , sous la forme d'un insecte ; ils l'appelaient Béalzébub , le dieu-mouche. (1)

Les partisans de la doctrine d'Orphée , sous la forme d'un œuf ;

Les Égyptiens , sous la forme d'un ibis , d'un chien , d'un chat , d'un ognon , d'un crocodile , etc.

Les Hébreux prévaricateurs , sous la forme d'un veau : *vituli comedentis fœnum* ; reproche que leur adressait le prophète David.

Les Péruviens ; les Perses découvraient Dieu sous la forme du soleil.

Les Babyloniens , sous la forme d'un bouc , qu'ils appelaient *Asima* ; sous la forme d'un dragon , etc. (2)

Les Indiens , les Cochinchinois , sous la forme d'une vache , d'un tigre , d'un serpent.

Les Grecs , les Romains , sous la forme d'un arbre , d'une borne , d'une pierre sculptée , d'un bloc de marbre , d'un morceau de bronze , de cuivre , sous la forme de la Lune , de Vénus , de Saturne , etc. et sous mille autres formes plus ou moins obscènes , ridicules ou extravagantes.

Mais vous autres , Messieurs les rationalistes de l'époque , ayant reconnu *qu'il faut agir et marcher , que c'est la loi des choses , la loi de Dieu ; que le définitif est le rêve de l'orgueil et de l'ignorance de l'homme* , (3) vous ne vous êtes plus bornés à quelques formes déterminées , vous avez cherché et trouvé la grande figure divine que le Catholicisme veut en vain enfermer dans ses temples

(1) בעל *idolum* , זבוב *musca*.

(2) אשימא *iv. Reg. xvi. 30.*

(3) Voy. en Orient. Tom. I. 26. III. 322.

limités , vous l'avez trouvée dans toute la nature. (1) Vous avez vu Dieu sous la forme d'un chien , d'une mouche, d'une pierre, d'un arbre, d'un poisson, d'un reptile, d'un papillon, d'un atôme, en un mot partout, sous chaque morceau de matière. C'est cette sublime doctrine que vous enseignez dans plusieurs endroits de vos écrits, entre autres dans le passage suivant de vos Impressions et souvenirs de voyage, en termes clairs et précis, et qui ne prêtent pas du tout à l'équivoque :

« O mon Dieu ! que la nature est une digne prière pour celui qui t'y découvre *sous toutes les formes.* »
(*Voy. en Orient. T. I. p. 39.*)

§. V. Absurdité du panthéisme.

S'il n'existe qu'une substance immense, infinie, éternelle, comment expliquer les divers attributs de cette substance ? Comment expliquer l'existence des corps et des esprits ? Comment cette substance peut-elle être à la fois finie et infinie, simple et divisible, cause et effet ? Si nos âmes sont des parcelles de la Divinité, Dieu se déchire donc comme un vêtement ! Dieu sera donc à la fois bon et mauvais avec les hommes qui seront bons et mauvais ; il sera assassin, adultère, fornicateur, parjure, voleur, avec les hommes qui se souilleront de ces vices. Il se punira lui-même, lorsqu'il punira les méchants. C'est l'objection que l'on faisait à Pythagore, qui admettait, comme vous, que l'âme des hommes est une particule de cette âme universelle, qui est Dieu lui-même. « Donc, lui disait-on, quand on soutient que l'âme de Sardanapale, en puni-

(1) Voy. en Orient Tom. III. 109, *ibid.* 41 et 42.

» tion de ses débauches , passe dans le corps d'un cochon ,
 » c'est précisément la même chose que si l'on disait : Dieu
 » se modifie en cochon , pour se punir lui-même de n'a-
 » voir pas été sage et modéré , tandis qu'il était modifié en
 » Sardanapale. »

Barruel se moquait à son tour avec beaucoup de finesse des panthéistes du XVIII^e. siècle. « Si nos âmes sont des
 » parcelles de la Divinité , leur disait-il , voilà donc no-
 » tre Dieu suprême comptant aujourd'hui en France vingt-
 » trois millions de ses parcelles , et quinze ou seize millions
 » en Espagne. Il en aura un peu moins dans le royaume
 » de la Grande-Bretagne , mais aussi en a-t-il trente mil-
 » lions en Allemagne , un peu plus en Russie , deux cents
 » millions à la Chine , ainsi de suite. Ces âmes , soit atô-
 » mes , soit parcelles de ce même Dieu , ne laissent pas que
 » d'être singulièrement variées : car ici vous avez la par-
 » celle Dieu fort dévote , et là vous trouverez une parcelle
 » Dieu fort impie.

» Celle-ci prie fort humblement , et adore le Dieu dont
 » elle fut détachée , celle là le renie , l'abjure et le blasphè-
 » me. L'une écrit des psaumes , l'autre la Pucelle ; et le Dieu
 » aura bien de la peine à les morigéner toutes , aussi vien-
 » dra un temps où il s'ennuiera de se voir ainsi déchiré ,
 » tourmenté par ses propres parcelles ; alors toutes ces
 » parcelles viendront se réunir à la substance divine comme
 » elles en étaient émanées originairement. » (*Barruel ,*
Helviennes. T. 2. pag. 130.)

Terminons ici ; la plume nous tombe des mains ; nous n'osons sérieusement et plus longuement réfuter de si inconcevables absurdités.

Nous avons l'honneur d'être , etc.

HUITIÈME LETTRE.

1°. Socrate et Platon sont-ils les vrais fondateurs de la religion de la raison ? 2°. Faiblesse et impuissance de la raison humaine. 3°. Le Christianisme a-t-il été obscurci par les âges des ténèbres ? 4°. S'il fallait des Platons et des Pythagores pour propager la religion de Jésus-Christ ?

§. I. Si Socrate et Platon sont les vrais fondateurs de la religion de la raison.

Nous convenons avec vous , Monsieur , que ces deux philosophes ont enseigné en tâtonnant quelques vérités ; mais ils soutenaient bien des erreurs et débitaient bien des maximes qui n'étaient pas trop morales. Au reste , il est bien singulier que vous nous vantiez les lumières de ces deux sages pour en conclure l'inutilité de la Révélation , tandis qu'eux-mêmes'en reconnaissaient hautement la nécessité. (1)

« Rien de grave , rien de réel , rien de puisé dans les profondeurs de la nature et de l'âme humaine , avant Socrate et Platon ! là commence *la religion de la raison* ! » (*Voy. en Orient. T. 1. p. 139.*)

(1) Platon. — (*Epinomis. — Des Lois , Liv. IV.*) — Cicéron (dans ses *Tusculanes* ,) et Plutarque (dans son traité d'*Isis* et d'*Osiris*) pensent là dessus comme Socrate et Aristote , et confessent la nécessité de l'intervention divine pour éclairer l'ignorance des hommes.

Votre proposition ne nous paraît pas exacte ; Confucius, Monsieur, vivait avant Socrate et Platon. Le philosophe chinois avait sur les attributs de la divinité, sur l'âme , sur la vie future , sur la morale , des idées pour le moins aussi profondes , aussi relevées que les deux philosophes de la Grèce que vous nous vantez , sans partager leurs extravagances sur bien des points. Zoroastre , qui , d'après plusieurs savants , vivait longtemps avant Socrate et Platon , Zoroastre , réformateur du sabéisme ou culte du feu , apprit aux Perses à ne reconnaître qu'un seul Dieu , créateur et gouverneur du monde , et à lui rapporter le culte ; il valait bien vos deux sages. (1) Vous, Monsieur, qui ne parlez que de raison générale , de religion universelle , voudriez-vous seulement vous borner à la Grèce ? et pensez-vous que sur le reste du globe il n'existât à cette époque aucun sage , aucun moraliste , qui valût vos deux philosophes ? Ignorez-vous que les philosophes grecs allaient s'instruire et prendre des leçons de sagesse chez les Brachmanes des Indes , les prêtres de Memphis , et les mages de la Chaldée ? Sans parler des autres peuples , bornons-nous au seul peuple Juif , arrêtons-nous à Moïse. Croyez-vous que la religion judaïque , aux yeux mêmes de la raison , ne valût pas la religion de la raison de Socrate et de Platon ? Parmi cette foule de nations , qui admettaient des milliers de divinités , la nation Juive ne reconnaissait qu'un seul Dieu. (2) Moïse considéré , non comme l'envoyé du

(1) On peut dire la même chose de Pythagore qui vivait plus de cent ans avant eux. (Bouillet. Diction. ant. prof. sacr. article Zoroastre.) — Guénée. Lettres de quelques Juifs. T. II. p. 111. — Justin, Diogène Laërce, Plinè cités par Prideaux, l'Histoire des Juifs. T. I. Liv. IV.

(2) Psal. LXXV. 2.

Très-Haut, comme l'interprète de sa volonté ; mais considéré au point de vue humain , comme législateur , comme moraliste , est bien supérieur à vos deux sages d'Athènes. Comparez leur doctrine , leur morale , avec la doctrine et la morale du Décalogue que nous ne voulons examiner ici qu'avec les yeux de la raison ; et vous les trouverez bien petits à côté du législateur des Hébreux. Ces préceptes gravés sur les tables du mont Sinaï ne sont , pour ainsi dire , que le développement , l'extension des principes gravés dans le cœur de l'homme , vérités obscurcies par les passions. Ces principes , ces préceptes de la religion juive sont encore les préceptes de la religion chrétienne , et seront éternellement vrais , parce qu'ils sont émanés de Dieu , la vérité même par essence , éternelle et immuable. Il est donc faux qu'avant Socrate et Platon , il n'y eut rien de grave , rien de réel , rien de puisé dans les profondeurs de la nature et de l'âme humaine , et que là commence la religion de la raison.

Nous allons plus loin , Monsieur , et nous soutenons avec saint Justin , saint Clément d'Alexandrie , Origène , Tertullien , etc. (1) et les savants critiques modernes Bochart , Huet , Vossius , Fourmont , Lavour , Guérin du Rocher , M^{re}. de Bovet , etc. que la doctrine de Moïse était connue des Égyptiens ; que la plupart des auteurs païens , les grecs surtout , tels que Pythagore , Platon , Orphée , etc. ont emprunté à ses écrits ce qu'ils ont dit de plus sage sur Dieu et son culte.

(1) Voir Guillon, *Biblioth. choisie des Pères de l'Église*. T. I. p. 286. et *passim*.

§. II. Faiblesse et impuissance de la raison humaine.

En effet , l'orgueilleuse raison de l'homme , qui veut déchirer le voile épais qui couvre tant de mystères , livrée à ses propres forces , n'est que faiblesse et ténèbres. Oui , avec l'apôtre saint Paul, je taxe de folie et d'extravagance aux yeux de Dieu , la sagesse du siècle qui ne s'appuie que sur la raison humaine , et dédaigne les lumières de la révélation , de la raison suprême , qui est Dieu. Il suffit pour s'en convaincre , de jeter un coup d'œil rapide sur les systèmes plus ou moins contradictoires , plus ou moins insensés des philosophes anciens et modernes , païens ou chrétiens, en dehors de la révélation, touchant la Divinité, l'âme de l'homme et les principes des choses.

Sans m'arrêter à leurs ridicules cosmogonies , à leurs théogonies plus ridicules encore ; pourrai-je m'instruire à leur école sur un sujet qui m'intéresse plus que tout le reste ? Que m'apprendront-ils sur la nature de l'homme , sur son origine , sa destinée ? Je choisis à peu près l'époque de l'existence de votre *religion de la raison* ; je m'arrête à la Grèce, universellement regardée comme le pays le plus éclairé , le berceau de votre nouveau culte ; je demande à ses sages ce que c'est que l'âme :

« Démocrite me répond que c'est un feu ; les Stoïciens , une substance aérienne ; d'autres , une intelligence ; Héraclite , le mouvement. Tantôt on me dit que c'est un soufile , une émanation des astres ; avec Pythagore , un nombre , une monade ; avec Hippias , une eau génitale , avec Dinarque , une harmonie. Ceux-ci l'appellent du

saug , ceux-là un esprit. Vingt autres définitions semblables. O ciel ! que de contradictions ! que de revêries !.... Passe encore qu'ils ne s'entendent pas sur la nature de l'âme , sont-ils plus d'accord sur le reste ? par exemple sur ses propriétés ?

« Les uns font consister son plaisir dans le bien ; d'autres dans le mal ; un troisième parti à n'être ni bien ni mal. Quant à sa nature , elle est immortelle , dit l'un ; non , dit l'autre , elle est condamnée à mourir. Selon celui-ci , elle subsistera pendant quelque temps ; selon celui-là , elle passe dans le corps d'une bête. Oui , dit un autre , mais non pour y rester , ce sera pour y subir trois transmigrations diverses. Il en est qui fixent sa durée à mille ans , etc. etc. Quel nom donner à ces opinions diverses ? Est-ce chimère , démente , absurdité , ou plutôt tout cela à la fois ? Si ce qu'ils nous débitent est la vérité , qu'ils tiennent tous le même langage ; que l'un approuve ce que l'autre avance , et dans ce cas , Messieurs , je serai volontiers de votre avis ; mais quand on les voit se partager sur la nature de l'âme , la mettre en pièces , le moyen de supporter une dissidence aussi révoltante ?

« Que suis-je donc au dire de ces docteurs ? Celui-ci me fait immortel ; quel bonheur ! Celui-là , mortel ; quel sujet d'affliction ! Un autre me fait résoudre en atômes indivisibles ; me voilà eau , me voilà air , me voilà feu. Bientôt après je ne suis plus ni eau , ni air , ni feu. Mais je deviens bête fauve ou poisson ; je suis de la famille des thons et des dauphins. Que je vienne à m'examiner , j'ai peur de moi-même ; je ne sais plus de quel nom m'appeler , homme ou chien , loup , taureau , oiseau , serpent ,

dragon ou chimère , tant il plaît à messieurs les philosophes de me faire subir de métamorphoses diverses. Transformé dans toutes les bêtes du monde.... je nage , je vole , je m'enlève dans les airs , je rampe , je cours , je repose ; et puis voici encore Empédocle qui vient me faire plante. (1) »

Passant sous silence les aberrations des philosophes , des impies , des hérétiques qui , rejetant l'autorité de l'Église , les traditions antiques et la révélation , n'ont voulu suivre pour guide que la raison , j'arrive à l'ère de gloire du philosophisme , à l'époque célèbre où il était du bon ton dans l'Europe entière , dans les palais des rois comme dans les salons des écrivains à la mode , d'afficher le plus grand mépris pour le fanatisme , c'est-à-dire , la religion , et un respect sans bornes pour la raison , c'est-à-dire , l'incrédulité. J'adresse aux coryphées du parti la demande que j'ai faite aux savants de la Grèce , leurs réponses seront-elles moins extravagantes , moins contradictoires ? — Qu'est-ce que l'âme ? — « C'est , me répond Lamétrie , l'organisation même de la moëlle au premier commencement du cortex , qui exerce dans l'état sain toutes ses propriétés. (2) » — Fréret , « ce qu'on appelle esprit n'a pas plus de réalité que les fantômes , les chimères , les sphinx. (3) » — Voltaire m'apprend que « c'est quelque chose dans nous qui pense et qui veut ; que ce quelque chose , cette âme est immatérielle , c'est-à-dire , un pur

(1) *Hermias philosophi gentiliū philosophorum irratio.* Cité par l'abbé Guillon. — *Biblioth. choix. des Pères de l'Église.* T. I. — 368.

(2) Lamétrie , cité par Barruel. *Helviennes.* T. II. p. 160.

(3) Fréret. — *Lettre de Thrasybule.* *Idem.*

esprit ; (1) » — mais bientôt il se ravise et me dit : « je ne dois pas attribuer à plusieurs causes ce que je puis attribuer à une cause connue ; or , je puis attribuer à mon corps la faculté de penser et de sentir , donc je ne dois pas chercher cette faculté de penser et de sentir dans une autre appelée *âme* ou esprit , dont je ne puis avoir la moindre idée. On a fait de l'âme un petit être , qui n'est pas matière ; on n'a point senti que ce petit être serait un petit dieu subalterne , qui aurait inutilement existé pendant une éternité passée.... (2) »

Helvétius m'assure que « l'âme n'est que la faculté de sentir ou de penser , et que faire de cette faculté un être spirituel , rien n'est plus absurde. (3) » — Mais voici venir M^r. Robinet qui me crie : « l'âme , c'est un être mixte qui n'est ni tout corps , ni tout esprit , mais mi-parti de l'un et de l'autre , » (4) etc. etc.

Si je demande à ces libres penseurs ce que c'est que l'homme : l'un me répondra « que c'est une parcelle de matière dans laquelle il rentrera pour redevenir une partie de la même masse. (5) » L'autre , « que c'est une marionnette de la Providence. (6) » Celui-ci , « une machine , » celui-là , « une harpe , un automate merveilleux , une girouette , » etc. L'un me dira « que l'homme est libre , l'autre , qu'il est esclave ; que les détails de sa destinée sont

(1) Voltaire.—Question encyclopédiques , art. *âme* et *idem*.

(2) ——— Pièces détachées , pièces d'action. N^o. 10. p. 11. , etc.

(3) De l'esprit extr. de l'hom. N^o. 4.—5.

(4) De la nature. T. II. p. 181.

(5) Diderot. nouv. pens. phil. p. 23 et 24.

(6) Volt. act. de Dieu sur l'homme. Cités par Barruel , Helvien . T. II. p. 264. *passim*.

comme autant d'actes d'une pure fatalité. (1) « Un autre, que l'homme a deux âmes, l'une bonne, l'autre méchante. (2) » etc.

Si je m'adresse aux chefs des écoles philosophiques de la sceptique Angleterre, de la nébuleuse Allemagne et de l'orgueilleuse France du XIX^e. siècle, trouverai-je plus de certitude, moins de contradictions dans le nombre infini de leurs systèmes? (3)

Quel vaste champ ouvert devant moi, si je voulais critiquer les codes de morale de tous ces prétendus réformateurs du genre humain! L'un (le sage Solon) établit à Athènes le temple de Vénus la prostituée ou de l'amour impudique. (4) L'autre, après avoir blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des Dieux qui veulent être honorés par des infamies. (5) « Oui, ce serait en effet un détail bien flétrissant pour la philosophie, dirai-je avec Rousseau, que l'exposition des maximes pernicieuses et des dogmes impies de ses diverses sectes. Les Épicuriens niaient toute Providence, les Académiciens doutaient de l'existence de Dieu, et les Stoïciens de l'immortalité de l'âme. Les sectes moins célèbres n'avaient pas de meilleurs sentiments; en voici un échantillon dans une de Théodore,

(1) Jean-Jacques. Réver. 8^e. prom.

(2) Le Grenadier philosophe. p. 213. — 56. Cités par Barruel, Helvien. T. II. p. 264. *passim*.

(3) Je me contenterai de citer la manière de penser d'un célèbre professeur français sur le sujet en question: « Avons-nous une âme ou n'en avons-nous pas? — La science, disait fen M. Jouffroy, n'est pas encore en mesure d'aborder cette question. » (Une journée à Genève, p. 10. Chez Seguin aîné, Avignon. 1843.)

(4) Athénée. Liv. XIII.

(5) Arist. Pol. Liv. VII.—Ch. 17. (Bossuet. Hist. univ.)

chef d'une des deux branches des Cyrénaïques , rapporté par Diogène Laërce : *Furto quoque et adulterio et sacrilegio , cum tempestivum erit daturum operam esse sapientem. Nihil horum quippè turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vulgaris opinio , quæ è stultorum imperitorumque plebeculâ conflata est.... Sapientem publicè absque ullo pudore et suspitione scortis congressurum. (1) »*

J'analyse les principes des écoles modernes , les diverses théories philosophiques de nos rationalistes , de nos encyclopédistes , je ne les trouve pas moins insensés moins immoraux. Heureusement le bon sens public en a déjà fait justice.

Mais au milieu de ce cahos de sentiments contradictoires de ces superbes partisans de la raison, (je n'en dévoile que la moindre partie ,) qu'elle est la voie que je dois suivre pour trouver la vérité ? Quelle est l'autorité à laquelle je dois me soumettre pour être sûr de ne pas m'égarer dans ce labyrinthe d'opinions extravagantes ? — Vous, Monsieur, qui nous prêchez qu'il faut agir et marcher, vous qui regardez le progrès continu et indéfini de l'humanité comme la loi universelle et absolue, regardez-vous cette dégradation de l'intelligence comme le progrès de votre religion de la raison ? — Ah ! oui ; il y a eu progrès ; ah ! oui , le Christianisme fut un progrès ; mais lequel ? — « Ce fut , vous dirai-je avec M^r. de Ravignan (2), le renversement le plus étrange de toutes les idées, de toutes les opinions reçues ; ce fut le combat le plus acharné contre

(1) Rousseau. Répon. au discours du roi de Pologne.

(2) Conférences à N. Dame. 1843.

toutes les influences philosophiques , non moins que contre tous les préjugés populaires..... Ce fut la folie de la croix victorieuse dans les mains des bateliers galiléens. — Voilà le progrès du Christianisme. — « C'était l'ouvrage , non pas de la sagesse de l'homme , mais de la sagesse d'un Dieu ; c'était son Verbe , c'était le Christ qui opérait ces merveilles. La raison de l'homme faible et impuissante s'était égarée dans les ténèbres épaisses du polythéisme : il lui fallait le flambeau de la Révélation pour l'éclairer et la guider dans sa marche.

§. II. Le Christianisme a-t-il été obscurci par les âges de ténèbres qu'il a traversés ?

Vous dites : « Puis vient le Christianisme , qui avait reçu de son divin fondateur le mot et la clé de la destinée humaine !.... Les âges de barbarie qu'il lui fallut traverser , pour arriver à nous , l'ont souvent altéré et défiguré ; mais s'il était tombé sur des Platons et des Pythagores , où ne serions-nous pas arrivés ? Nous arriverons grâce à lui , par lui et avec lui. » (*Voy. en Orient. ibid.*)

Puis vient le Christianisme qui fut altéré par les âges de barbarie qu'il lui fallut traverser. Encore le moyen-âge et les âges de ténèbres ? Pourriez-vous nous faire connaître , Monsieur , les altérations qu'il a subies en traversant ces siècles barbares ? Croiriez-vous par hasard que le Christianisme ait été altéré parce que , dans le moyen-âge , nos ignorants aïeux célébraient quelques fêtes d'une manière bizarre et grotesque ? Parce que leurs mœurs naïves toléraient quelques farces pieuses que nous trouvons au-

jourd'hui ridicules ? Croiriez-vous que le Christianisme ait été altéré, par exemple, par la procession des diables établie à Aix par le bon roi René, ou par la fête des fous et celle des ânes célébrées à Autun et à Beauvais ? (1) Et seriez-vous assez crédule pour placer là le Christianisme ? Vous en auriez une idée bien fausse et bien mesquine. Nous plaçons le Christianisme, la religion catholique dans ses dogmes, sa morale, l'ensemble de sa discipline. Prouvez-nous que le Catholicisme admet aujourd'hui des dogmes et une morale qu'il n'admettait pas avant ces siècles de téné-

(1) Voir pour cette procession établie à Aix par le roi René, le voyage de Bérenger en Provence.

Il est vrai que nos bons vieux Gaulois, à l'occasion de la fuite de la sainte famille en Égypte, célébraient une fête des ânes. Une fille tenait un enfant entre ses bras, et entraît dans l'Église, montée sur un âne couvert d'une housse de drap d'or. Quatre chanoines des plus apparents tenaient les quatre coins de la housse, et accompagnaient gravement l'âne jusqu'à la place qui lui était destinée. Dès qu'il entraît dans l'Église, les choristes entonnaient une hymne latine en son honneur, et après chaque strophe le peuple répondait par ce couplet en français :

Hez sire asne chantez,
Belles hanches rechingnez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à planter,

Voici la première strophe de cette hymne singulière :

Orientis partibus
Adventavit asinus
Pulcher et fortissimus
Sarcinis aptissimus.

Ces extravagances ne furent pas répandues dans tout l'Occident, comme l'assure Voltaire. Elles furent prosrites par les souverains Pontifes. (L'abbé Nonnotte. Erreurs de Volt. T. I. p. 124. — L'abbé d'Arigney. Mémoires de littérature. T. VII.)

bres. Prouvez-nous qu'il n'admettait point les sacrements qu'il admet aujourd'hui, les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie, et toutes les vérités fondamentales ; prouvez-nous que dans tous les siècles il n'a pas eu la même foi, le même symbole? (1) Ayez la bonté de nous prouver encore quelles sont ces altérations qu'il a subies, quelle est ce divorce que le moyen-âge a établi entre la raison et la religion, et ne venez plus nous étourdir avec vos mots vagues et confus d'âges de ténèbres et de religion altérée, et quand vous aurez parlé d'une manière claire et distincte, et formulé d'une manière précise vos accusations générales, nous essayerons de vous répondre.

§. III. S'il fallait des Platons et des Pythagores pour propager la religion de Jésus-Christ.

Vous dites : « Mais s'il était tombé (le Christianisme) sur des Platons et des Pythagores, où ne serions-nous pas arrivés? » (*Ibid.*)

Le Christianisme, Monsieur, a commencé par tomber sur douze pauvres pêcheurs Galiléens, qui ne connaissaient que les bords du lac de Génésareth, leurs filets et leurs barques, hommes simples, pauvres et ignorants, *idiotæ*. (2) Voilà les hommes que le Christ a choisis pour

(1) Lorsque dans les conciles œcuméniques on a ajouté quelques nouveaux articles de foi aux anciens symboles, on n'a pas innové ; on a condamné les erreurs des sectaires du temps qui attaquaient la saine doctrine, et on a proclamé les vérités contraires à ces erreurs, vérités qui avaient toujours été crues dans l'Eglise.

(2) Act. iv. 13.

convertir le monde. Vous , Monsieur , probablement vous eussiez jeté les yeux , à sa place , sur des philosophes ; vous seriez venu chercher des apôtres dans les jardins d'Acadé-mus , à l'ombre du Portique , pour envoyer au milieu des peuples des rhéteurs éloquents , d'habiles grammairiens , des dialecticiens intrépides ; vous eussiez pris ce qu'il y avait de plus savant , de plus sage , de plus éloquent dans Rome et dans Athènes. Vous y auriez adjoint sans doute quelques riches banquiers : l'or opère bien des conversions. Et probablement , si vous l'eussiez pu , vous auriez fait en sorte d'avoir encore pour disciples quelques têtes couronnées , quelques vaillants capitaines ; savez-vous que le sabre opère souvent plus de conversions que la parole. Demandez au farouche imposteur de la Mecque. Eh bien ! Monsieur , la Sagesse divine ne procède pas comme la sagesse humaine. Ce n'est point avec des phrases pompeuses et sonores , ce n'est point avec des soldats et des armées , avec de l'or , qu'elle soumet le monde à la doctrine sublime qu'elle vient révéler à la terre. C'est avec la faiblesse qu'elle triomphe de la force , c'est avec l'ignorance qu'elle confond l'orgueil des savants ; c'est avec la folie de la croix qu'elle humilie la prudence des sages. Le Christ confie donc le mandat sacré d'enseigner les nations à des hommes sans lettres , sans ressources humaines ; mais que l'Esprit-Saint remplit de sa force. Ils ont à vaincre des obstacles que la raison de l'homme regarde comme insurmontables. Ils ont à triompher de l'endurcissement des Juifs , auxquels ils reprochent leur infâme déicide ; à triompher de la corruption du Paganisme qui couvre l'univers de ses honteuses ténèbres ; à triompher des raisonnements captieux des sophistes , de la

fureur des tyrans. Rien ne leur résiste ; « Et ces vils pêcheurs , dit saint Augustin (1) , ces hommes obscurs , grossiers , ignorants , envoyés à la mer du monde , avec les filets de la foi prennent un nombre infini de poissons , d'autant plus prodigieux qu'ils étaient plus rares ; ils prennent même des philosophes. Le monde entier embrasse leur doctrine. Ce n'étaient pas seulement leurs discours , mais c'étaient leurs actions , leurs miracles qui opéraient ces merveilles. » Et comment se fait-il que le divin fondateur du Christianisme , qui avait , nous dites-vous , le mot et la clé de la destinée humaine , ait si mal choisi ? et qu'auraient fait Platon et Pythagore , à la place des Apôtres ? Auraient-ils touché à la doctrine de leur maître ? Vous supposez donc qu'ils auraient eu plus de sagesse que lui ; puisqu'ils auraient perfectionné son œuvre. Ainsi donc la sagesse humaine aurait corrigé la Sagesse divine. Auraient-ils seulement conservé intacte cette doctrine qu'ils en avaient reçue ? Et fallait-il pour cela des Platons et des Pythagores ? Oui , les Apôtres , en recevant la mission d'enseigner tous les peuples , reçoivent aussi le mandat de leur apprendre à observer ses préceptes et à conserver intacte sa doctrine. (2) Eut-il été bien surprenant que l'éloquence , la force et l'or eussent propagé la religion du Christ ? Il n'y aurait eu là rien d'extraordinaire , rien de divin. Mais cette propagation soudaine , malgré la hache des tyrans , les sarcasmes des sophistes , la voix impure des préjugés et des passions , cette conversion du monde entier opérée

(1) Saint August. *De civitate Dei. Lib. XXII.*

(2) *Docentes eos servare omnia quaecunque mandavi vobis. (Matth. XXVIII. 20.)*

par de si faibles moyens, voilà ce qui prouve la divinité de la religion de Jésus-Christ. Il a donc dédaigné les sages et les savants du siècle, pour révéler la sagesse éternelle et la science suprême aux ignorants, aux pauvres et aux humbles. Mais lorsqu'il a ainsi établi son œuvre, et prouvé par son établissement lui-même sa divinité, il a suscité des hommes capables de combattre contre les nombreux ennemis qui voulaient, avec leurs sophismes, renverser l'Église que n'avaient pu ébranler le glaive des persécuteurs. Quand l'hydre de l'hérésie a commencé à rugir, relevant ses cent têtes, agitant ses mille bras, il a fait briller des génies bien autrement sublimes que vos deux philosophes Grecs; et les Paul, les Justin, les Irénée, les Athanase, les Augustin, les Jérôme, les Origène, les Tertullien, les Ambroise, les Chrysostôme, les Basile, etc. etc. valaient bien vos Socrate, vos Platon et vos Pythagore.

Mais si nous considérons maintenant sous un autre aspect ce que vous considérez toujours sous le point de vue humain; si nous cessions pour un moment de nous adresser au philosophe, pour parler au catholique, il nous serait facile de vous prouver combien vos regrets sont ridicules et votre exclamation pitoyable. Ce même Jésus-Christ qui fait tomber le Christianisme sur de pauvres pêcheurs, qui les envoie comme des agneaux au milieu des loups, qui leur prédit les tourments, les tribulations qui les attendent, et qui les exhorte à combattre avec courage contre les puissances de la terre déchaînées contre l'Église naissante, les revêt en même temps de sa grâce, de sa force et de sa puissance. (1) Il leur dit qu'il sera avec eux jus-

(1) Matth. XXVIII, 18, 19 et 20.

qu'à la consommation des siècles, (1) que les portes de l'enfer, c'est-à-dire l'erreur, ne prévaudront jamais contre son Église. Et l'expérience de dix-huit siècles nous prouve que le Christ a dit vrai ; qu'il est toujours avec les successeurs des Apôtres, et que l'enfer fait de vains efforts pour renverser l'édifice, dont la main de Dieu même a posé les fondements sur le roc inébranlable. (1)

Nous avons l'honneur d'être, etc.

(1) Matth. xxviii. 18, 19 et 20.

(2) Matth. vii. 24. — xvi. 18.

NEUVIÈME LETTRE.

1°. Si les religions ne se prouvent pas. 2°. Origine des religions. 3°. Toutes les religions ont-elles leur morale divine ? 4°. Leur durée. 5°. Durée du Catholicisme. 6°. Son universalité. 7°. Pourquoi l'on doit être chrétien. 8°. Pourquoi M. de Lamartine est chrétien. Faux raisonnement. 9°. Ses craintes sur l'avenir du Catholicisme.

§. I. Si les religions ne se prouvent pas.

A vous entendre, Monsieur, peu importe que le Jourdain soit un torrent ou un fleuve ; peu importe que l'on donne des soufflets aux prophéties, des démentis à la Bible, que la science, la géologie, la chronologie, l'archéologie s'accordent peu avec la Genèse et les textes sacrés : ce qui au reste n'est pas ; mais quand même il en serait ainsi, tout cela ne prouverait rien d'après vous. A vos yeux les disputes sur la religion sont vaines et stériles ; elles ne pervertissent et ne convertissent personne.

Monsieur, sans les disputes de Jésus-Christ avec les docteurs de la loi ; sans les disputes de saint Paul avec l'Aréopage et les sages du paganisme ; sans les disputes des Justin, des Tertullien, des Origène, des Athanase, des Cyrille, des Augustin, etc. la religion chrétienne, aux premiers siècles, eut compté moins de prosélytes. Vous avancez, « qu'il ne faut pas disputer sur les religions,

parce qu'elles ne sont pas des choses géométriques, ni qu'on puisse démontrer par un chiffre ou détruire par un argument. » (1) Elles sont quelque chose de plus que tout cela, elles sont des faits. La Religion chrétienne est un fait immense, sa base repose sur l'histoire. Croyez-vous que l'on ne puisse prouver par des témoignages aussi convainquants que vos démonstrations géométriques, l'existence des faits mentionnés dans l'Évangile? L'existence de Jésus-Christ, la certitude de ses miracles, la sublimité de sa morale sont autant de points incontestables, et des choses aussi certaines, aussi évidentes que des théorèmes. Et si vous regardiez l'Évangile comme un roman, nous vous dirions avec un homme tristement célèbre, et peu suspect en pareille matière : « Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente. » La Religion chrétienne peut donc être prouvée par la logique.

§. II. Origine des religions.

Nous étions tenté de rire, Monsieur, lorsque nous vous avons entendu avancer sérieusement que les religions naissent comme les champignons; nous nous trompons, qu'elles sont comme la rose des vents, que de même que, quand ceux-ci soufflent du côté de l'est, du sud-ouest, du sud-est, du nord-est, du nord-ouest, on ne

(1) Lam. Voy. en Orient. Tom. II. p. 43. C'est le mystère qui fait un des charmes de la religion; ceux qui y veulent une démonstration géométrique, ne connaissent ni les lois de la nature, ni les besoins du cœur humain. (Bernardin de Saint-Pierre.) Mais il est impossible, dirons-nous avec Pascal, il est impossible d'envisager toutes les preuves de la Religion chrétienne, ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister. (Pascal, Pensées.)

saurait en expliquer la cause, il en est ainsi des religions.

« Comme les vents, dites-vous, qui soufflent de l'orient et de l'occident, mais dont personne ne connaît la cause, ni le point de départ, elles (les religions) soufflent, Dieu seul sait d'où, Dieu seul sait pourquoi, Dieu seul sait pour combien de siècles et sur quelles contrées du globe ! elles sont de tous les mystères de l'esprit humain le plus mystérieux et le plus inexplicable.... elles sont d'instinct et non de raisonnement. » (*Lam. Voy. en Orient. T. II. p. 43.*)

Non, Monsieur, elles ne sont pas de tous les mystères de l'esprit humain le plus mystérieux et le plus inexplicable. Croyez-vous, par exemple, que l'on ne puisse expliquer l'origine et la propagation du Mahométisme ? Que l'on ne puisse savoir *d'où il a soufflé*, pour employer votre langage ? Rien n'est plus facile. Un imposteur guerrier, ambitieux, veut s'arroger le titre sacré de prophète, de fondateur de religion. Il n'a pas, comme Numa, des entretiens nocturnes avec la nymphe Égérie, mais il fait accroire que ses accès d'épilepsie sont des extases, que l'Archange Gabriel lui révèle les secrets de Dieu. Il pille les caravanes du Caire, et promet le pillage à ses sectateurs malheureusement enclins au vol et au brigandage ; Les soldats qui combattent sous ses drapeaux, ce sont des Arabes, peuple profondément ignorant et superstitieux. La fortune favorise ses armes ; le nombre de ses guerriers augmente ; les pages du Coran descendent du Ciel pour réveiller le fanatisme de ses défenseurs. Le cimetière fait planer la mort sur tous ceux qui refusent d'embrasser la nouvelle doctrine, et pour mieux réussir dans sa sacrilège entreprise, il lâche la bride aux passions. Il promet à ses

dévots partisans , enclins à la volupté , un paradis charnel , ou les houris au sein d'albâtre et aux yeux noirs , pourront éternellement satisfaire leur brutalité. Là est l'existence du Mahométisme : là est la cause de son immense propagation. Le Protestantisme doit son existence , en Angleterre , à l'incontinence du despote Henri VIII , à la rapacité des lords auxquels le pape couronné de la Grande-Bretagne concédait généreusement les biens des cloîtres et des monastères (1) ; en Allemagne , à l'orgueil d'un moine impudique et apostat , à l'ambition intéressée de quelques princes , de quelques landgraves , qui saisisent avec empressement l'occasion favorable de secouer un joug difficile à porter ; en France , à l'amour de la nouveauté , à la sotte vanité d'un sectaire qui berçait ses nouveaux adeptes du beau rêve de l'indépendance. Si les bornes que nous nous sommes prescrites nous le permettaient , nous pourrions vous montrer les origines plus ou moins impures des sectes qui ont déchiré le Christianisme , et de toutes les fausses religions qui ont divisé les hommes et nourri dans leurs cœurs la haine qui les divise encore aujourd'hui. Disons un mot de leur morale.

§. III. Si toutes les religions ont leur morale divine.

Monsieur , vous congédiez vos tartares , vos moukres , vos drogmans , et , parce qu'ils vous baisent affectueusement la main , parce qu'ils vous ont donné des preuves de dévouement sur la terre étrangère , vous tirez cette

(1) Henri VIII vendit et dépouilla mille monastères , trente collèges , cent dix-huit hôpitaux , deux mille trois cents soixante-quatorze sanctuaires et chapelles. *Alex. Dumas* , Gaule et France.

conclusion qui montre en vous le philosophe sensible plutôt que l'habile logicien :

» Que toutes les religions ont leur morale divine ; toutes les civilisations , leurs vertus ; et tous les hommes , le sentiment du juste et du beau gravé en différents caractères par la main de Dieu. » (*Voy. en Orient. Tom. III. pag. 388.*)

Il n'est pas question ici, Monsieur, des religions, ni de leur morale divine, on trouve chez tous les peuples, même dans certaine classe d'animaux, comme celle des chiens et des éléphants, des êtres reconnaissants qui savent payer des bienfaits par des marques de gratitude, faudra-t-il appliquer à l'instinct de ces sensibles quadrupèdes votre singulière conclusion ? Oui, Dieu, a gravé dans le cœur de tous les hommes le sentiment du bien et du beau, sentiment qui peut être dénaturé par une fausse éducation et par les principes propagés par des hommes méchants et corrompus, mais qui ne sera jamais entièrement effacé. Sous le wigwam de l'Américain comme sous le kraal de l'habitant de l'Afrique, dans la cabane de chaumie de l'Européen ou sous le toit de bambou de l'Indien stupide, vous trouverez des cœurs droits, des hommes simples, reconnaissants, qui aiment ce qui est juste et pratiquent ce qui est bon et louable. Qu'en devez-vous conclure ? Que la lumière divine n'est pas tout à fait éteinte dans leur intelligence ; que les passions, suite funeste de la grande prévarication de nos premiers pères, n'ont pas entièrement étouffé le germe de vertu que Dieu a déposé dans leur âme ; que la corruption humaine n'a pas entièrement fait disparaître la pureté des sentiments gravés

par la main divine ; et voilà tout. Quoi ! parce que Pythagore , Aristide , Plutarque , chez les Grecs ; Scipion , Titus , chez les Romains auront été des citoyens honnêtes et vertueux , en conclurez-vous que la morale du paganisme était divine chez les Grecs et les Romains ? La morale de ce paganisme qui élevait des autels à l'impudicité , qui consacrait toute espèce de corruption et de débauche avec ses bacchanales , ses lupercales et ses mystères infâmes ? La morale de ce paganisme qui permettait au père de noyer dans les flots du Tibre l'enfant qui naissait avec quelque difformité corporelle , qui autorisait à Rome les jeux barbares du cirque , le vol à Lacédémone , et à Carthage les sacrifices humains (1) ? qui ravalait l'esclave au-dessous de la brute , nourrissait de sa chair les murènes des consuls romains , arrosait le théâtre de son sang , et pour éclairer les débauches des empereurs , brûlait des chrétiens pour flambeaux ? Et si , nous transportant par l'imagination sur les bords du Nil , nous reportions notre esprit à une époque plus reculée , trouverions-nous le paganisme moins insensé , moins immoral ? L'Égypte , le pays de la terre où la sagesse humaine avait été portée au plus haut degré , est le théâtre de l'idolâtrie la plus grossière et la plus ridicule. Trouverez-vous divine la morale d'une religion qui reconnaît pour dieux des oignons , des poireaux , qui fait fumer l'encens devant des bœufs , des chats , des ibis , des crocodiles , des chiens (2) , et punit de la peine capitale le malheureux qui aura , volontairement ou non , donné

(1) *Q. Curt. lib. 8. cap. 3.*

(2) C'est cette folle sacrilège des Égyptiens qui a fait dire au satyrique Juvénal :

. *Crocodilon adorat.*

la mort à quelqu'un de ces animaux réputés sacrés ? (1) Trouverez-vous divine la morale de la religion des peuples de l'Indostan qui, même de nos jours, voue au mépris, laisse mourir de faim des milliers de leurs frères, et en toutent stupidement de leurs soins, de leur amour et de leurs adorations un serpent et un bœuf ? La morale de la religion du Chinois ? Voyez les sectateurs austères de Confucius abandonnant sans pitié leurs enfants dans les rues, et les laissant périr au milieu des immondices : (2) il faut que la Religion de Jésus-Christ recueille dans son sein ces pauvres créatures, et nos Missionnaires européens, en faisant couler sur leurs fronts les eaux du baptême, en leur prodiguant mille soins affectueux, les sauvent d'un double trépas et leur procurent en même temps et la vie du corps et celle de l'âme. Osez-vous appeler divine la morale du Mahométisme, qui peuple les harems des victimes de la

Pars hæc ; illa pavet saturam serpentibus lbim.

.....
.....

Illicæcaruleos , hic piscem fluminis, illic

*Oppida tota canem venerantur , nemo Dianam.**

Porrum et cape nefas violare , ac frangere morsu.

O sanctas gentes , quibus hæc nascentur in hortis

Numina !

JUVEN. SATYR. XV.

En parlant des Égyptiens, Lucien dit encore : on entre dans un temple magnifique, on brille de toutes parts l'or et l'argent. Les yeux avides y cherchent un Dieu, et n'y trouvent qu'une cigogne, un singe, un chat.

LUCIAN. IMAG.

(1) Hérodote, lib. 11. cap. 65. — Ciceron, de naturâ deorum, lib. 1. cap. 19. Voyez aussi Tusc. quæst. lib. 5. cap. 27.

(2) Annales. Prop. de la fol. Tom. VI. pag. 509. passim.

débauche , qui dégrade , et ravale un sexe timide ? Quoi de plus immoral que ses marchés d'esclaves , son tarif pour le meurtre (1) ?... Et si , détournant nos regards des peuples civilisés , nous les portons chez les peuples sauvages et barbares , croyez vous que nous trouverions la morale de leur religion divine ? Appellerez-vous divine la morale de la religion du Boschiman qui l'autorise à dévorer sans remords les membres palpitants du prisonnier , comme le tigre , sa proie ? Celle de cette peuplade africaine , où le fils plonge le couteau meurtrier dans le sein de son vieux père , pour abrégér ses souffrances ? Non , Monsieur , toutes les religions n'ont pas leur morale divine. La morale n'étant que le dogme mis en pratique (2) , il s'ensuivrait que , si toutes les religions avaient leur morale divine , toutes les religions auraient leurs dogmes divins , leurs dogmes révélés ; conséquemment que toutes les religions , même les plus contradictoires , seraient également vraies : le plus absurde de tous les paradoxes. Car la vérité est une ; elle est absolue , dit M. V. de Bonald , et ne fait aucun pacte avec ce qui n'est pas elle. (3)

§. IV. Leur durée. Durée du Catholicisme.

« Dieu seul sait pour combien de siècles et sur quelles contrées du globe. » (*Ibid.*)

Nous n'avons pas la prétention de vous préciser le temps que doit encore durer telle ou telle fausse religion ; mais

(1) Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares, T. IV. p. 118.

(2) Guizot.

(3) Les Vrais Principes opposés aux erreurs du XIX^e. siècle , p. 25.

ce que nous pouvons vous affirmer, Monsieur, c'est que la religion catholique subsistera jusqu'à la fin des siècles. Vous avez beau nous dire que vous assistez à sa ruine : elle comptera tous les siècles qui doivent s'écouler jusqu'à la destruction des mondes, sur le tombeau des philosophes qui sonnent le glas funèbre de son agonie. Il y a dix-huit siècles que les impies disent : Le Christianisme se meurt, le Christianisme est mort. Il est bien mort, disaient aussi les Juifs et les Romains, en parlant du Christ ; il est bien mort, il est couché dans sa tombe, il est bien mort ; et le Christ, soulevant la pierre du sépulcre, renversa dans la poussière les soldats tremblants qui gardaient son tombeau. Quand nos soldats envahirent la cité sainte, quand une main sacrilège souilla les cheveux blancs du premier pontife, l'impiété répétait aussi : Le Christianisme est bien mort, et la Croix reparut radieuse sur les débris impurs des autels de la Raison !

§. V. Son universalité.

* Sur quelles contrées du globe ! » (*Ibid.*)

La Religion catholique sera universelle comme le porte son nom. Elle comptera des prosélytes sur toutes les parties de la terre. Déjà, dès le temps des Apôtres, la parole évangélique avait retenti partout. (1) De nos jours elle a aussi pénétré partout ; partout de brillants succès couronnent les travaux des apôtres modernes, qui bravent tous les périls pour porter aux peuples barbares la nouvelle du salut. « Depuis les rivages sacrés de la Palestine, jusqu'aux

[1] Rom. x. 18,

plus sauvages déserts de l'Amérique septentrionale , dans les catacombes de la Corée ou de la Cochinchine , et sur les autels des îles Gambier (Océanie) , partout s'offre le sacrifice expiatoire. Les religieux fugitifs des bords de l'Èbre et du Tage sont allés porter le bienfait de la parole à l'Amérique méridionale. Le siège de saint Augustin se relève sur la côte de Barbarie. L'Abyssinie semble tourner ses regards vers le Pontife suprême. Les Druses désertent les coupables mystères qu'ils célébraient à l'ombre des cèdres du Liban. La croix , qui s'élève sur les montagnes coréennes , commence à s'apercevoir des plages voisines du Japon ; elle y sera reconnue par les petits-fils des martyrs. Le vœu du Prophète s'est accompli : beaucoup d'îles se sont réjouies ; (1) car les navires qui portent nos Missionnaires ont touché aux archipels de la mer du sud. (2) » Oui, le Catholicisme , établi sur tous les points du globe , y subsistera toujours ; chaque jour de nombreux enfants viendront consoler l'Église de la perte de ceux que le vice ou l'erreur arrachent quelquefois de ses bras maternels.

§. VI. Pourquoi l'on doit être chrétien.

• Quel est l'homme , qui dira : je suis chrétien , parce que j'ai là telle réponse péremptoire dans tel livre ? » (*ibid.*)

Et tout homme , qui ne fera pas cette réponse , ne sera pas chrétien , mais sceptique. Je suis chrétien , parce que je trouve des réponses péremptoires à tous les sophismes de l'incrédulité dans un livre que vous connaissez , Mon-

(1) Psal. xcvi. 1.

(2) Annales de la prop. de la fol.

sieur. Je suis chrétien, parce que je trouve dans ce livre la morale la plus parfaite et la plus sublime; je suis chrétien, parce que je trouve dans ce livre la vie et la mort du Christ, qui ressemblent si peu à la vie et à la mort des sages du siècle, et qui me prouvent sa divinité. Je suis chrétien, parce que je trouve dans ce livre la sublime économie de la religion chrétienne, ses mystères, ses sacrements, sa constitution fondamentale. Ce livre, c'est l'Évangile !

§. VIII. Pourquoi M. de Lamartine est chrétien ; aux raisonnements.

« Tout homme sensé, dites-vous, à qui on demandera compte de sa foi, répondra : je suis chrétien, parce que la fibre de mon cœur est chrétienne, parce que ma mère m'a fait sucer un lait chrétien, parce que les sympathies de mon âme et de mon esprit sont pour cette doctrine, parce que je vis de l'air de mon temps sans prévoir de quoi vivra l'avenir. » (*Voy. en Orient. T. II. p. 44.*)

Comme nous supposons que vous êtes un homme sensé, et très-sensé, nous allons vous appliquer vos propres paroles ; vous êtes donc chrétien, Monsieur, parce que la fibre de votre cœur est chrétienne, que vous avez sucé un lait chrétien, parce que vos sympathies sont pour le Christianisme et que vous voulez vivre de l'air de votre temps. Eh bien ! que répondriez-vous à un hottentot qui vous dirait : « je suis anthropophage, parce que la fibre de mon cœur est anthropophage, parce que ma mère m'a fait sucer un lait anthropophage, parce que je trouve la chair humaine délicieuse, et que ce genre de festin a toutes mes

sympathies : je vis de l'air de mon temps , sans prévoir de quoi vivra l'avenir. » Qu'auriez-vous à répondre à ce cannibale , d'après votre singulière manière de raisonner ? Rien. Monsieur, vous seriez donc anthropophage comme ce Boschiman ; vous seriez musulman ou Fakir, si vous étiez né dans les déserts des environs du cap de Bonne Espérance, dans ceux de l'Arabie ou sur les bords du Gange ; et vous repousseriez la lumière de l'Évangile que ferait briller à vos regards un intrépide missionnaire ! Eh bien ! tout homme sensé, tout chrétien devra dire : je suis chrétien , non pas seulement parce que mes sympathies sont pour le Christianisme, parce que mon cœur est chrétien ; mais parce que je suis convaincu de la divinité de la religion chrétienne ; parce que je suis convaincu que Jésus-Christ son fondateur, est véritablement le Messie , le Libérateur d'Israël qu'avaient annoncé les Prophètes , que les Patriarches appelaient de leurs vœux et de leurs soupirs, le Médiateur et le Rédempteur que désiraient toutes les nations de la terre. Je suis chrétien, parce que je crois d'une foi vive, forte et inébranlable que Jésus-Christ étant Dieu, il n'a voulu, ni pu tromper ses Apôtres auxquels il a révélé sa doctrine sublime ; que les évêques, successeurs des Apôtres avec lesquels il a promis d'être jusqu'à la fin des siècles, ont conservé pure et intacte cette doctrine céleste. Je suis chrétien, parce que je crois que l'Église fondée par Jésus-Christ, ne peut errer ; parce que, si elle pouvait errer, elle serait semblable au reste des institutions humaines, et ne porterait point avec elle le véritable caractère de la divinité de son fondateur, l'infailibilité. Je suis chrétien, parce que j'ai la foi ; parce que

je crois toutes les vérités enseignées par l'Eglise catholique, la seule religion véritable ; et tout homme qui tiendra un autre langage , s'arrogera faussement le titre de chrétien .

§. VIII. Vaines craintes de M. de Lamartine sur l'avenir du Catholicisme.

Vous continuez et vous dites : « je vis de l'air de mon temps , sans prévoir de quoi vivre à l'avenir. »

Vivez de l'air de votre temps ; mais rassurez-vous , timide philosophe , homme de peu de foi , rassurez-vous ; l'avenir vivra aussi de l'air de votre temps ; l'avenir vivra de la parole sortie de la bouche du Christ. Car *l'homme ne vit pas seulement de pain , mais encore de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* (1) L'avenir vivra des principes qu'est venu promulguer l'auteur de la vie. Rassurez-vous , Monsieur , l'Eglise catholique ne faillira point à sa céleste mission. L'oracle émané de la vérité même ne sera point menteur ; elle subsistera jusqu'à la fin des siècles , et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Le monde passera , mais les paroles du Christ ne passeront point. (2) Dissipez vos craintes et vos alarmes , elle triomphera de tous ses ennemis. Il faudra d'autres sophismes que les vôtres ; d'autres armes que celles de votre *raison générale* pour la combattre avec succès et la terrasser. Elle a traversé dix-huit siècles au milieu des orages , et elle a toujours crû au milieu des tempêtes. Son berceau , porté trois cents ans sur la mer sanglante , où flottent les cadavres de ses fils , finit par se reposer près du trône d'où

(1) *Non in solo pane vivit homo , sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* Matth. IV. 4. — Deut. VIII. 3.

(2) Matth. XXIV. 35.

partent les édits de proscription. Les bras tombent de lassitude ; le glaive s'émousse à force de frapper , et les victimes , toujours plus nombreuses , sortent des nuits des catacombes pour montrer aux tyrans leur constance et leur courage. Les bourreaux , étonnés du nombre et de l'héroïsme des martyrs , rejettent la hâche pour baiser la croix. Enfin , le signe qui avait vaincu le monde , cette croix , le scandale des juifs , l'opprobre des païens , la folie des gentils , brille dans les airs ; elle se place à côté des aigles de Rome , et l'étendard de Golgotha apparaît rayonnant sur les cimes du Janicule. Les Romains brisent leurs idoles , pour adorer le crucifié , le Dieu de ces vils chrétiens qu'ils noyaient dans le Tibre , qu'ils brûlaient pour flambeaux pour éclairer les jeux du cirque , ou qu'ils faisaient broyer sous la dent des lions de Numidie. A la persécution sanglante succède la persécution moins terrible en apparence , mais plus funeste , de l'hérésie et de l'impiété. La parole remplace la hâche ! d'orgueilleux enfants de l'Église déchirent son sein ; d'insolents sophistes , de superbes rhéteurs tels que Celse , Julien , Porphyre , etc. l'attaquent avec acharnement. Mais Dieu suscite des hommes capables de les combattre. Les Athanase , les Tertullien , les Origène , les Augustin , les Cyrille , etc. repoussent leurs traits envenimés. L'Église lance ses foudres et ses anathèmes contre les téméraires qui osent porter leurs mains impures et sacrilèges sur l'Arche du Seigneur : l'hérésie et l'impiété sont confondues. Dans tous les siècles , quelques rejetons de ces premiers sectaires , de ces premiers impies cherchent à lutter contre le Christianisme ; faibles pygmées , qui ont la hardiesse de se mesurer à un athlète plus qu'hu-

main , à un géant qui d'un regard les renverse dans la poussière. (1) Que d'insensés sont venus se briser contre cette pierre angulaire qui écrasera tous ceux qui voudront essayer de l'ébranler ! Que d'ennemis vaincus depuis bientôt deux mille ans ! Que de nobles trophées ! Que de victoires ! Le temps des persécutions n'a pas encore cessé. La barque de Pierre sera encore assaillie par les flots courroucés de l'hérésie et du philosophisme ; mais le divin pilote , qui veille sur elle , ne permettra jamais qu'elle fasse naufrage. Le phare immortel de la foi dirigera sa course à travers les récifs et les écueils jusqu'à ce qu'elle touche au rivage de l'immortalité. Les vents de l'erreur et des funestes doctrines peuvent souffler avec fureur ; ils ne pourront jamais déchirer sa voile , et lorsque l'orage aura assez grondé , quand les flots auront assez mugé , le pilote éternel fera signe de la voix et du geste , et les hommes consternés , dans la stupeur , se diront les uns aux autres : quel est cet homme à qui les vents et les flots obéissent ? Quelle est cette religion qui se joue de tous nos efforts , qui triomphe de tous les obstacles ! Et ils reconnaîtront qu'elle ne saurait périr , que sa destinée est immortelle , que l'oracle du Christ est vrai , et qu'il sera avec elle jusqu'à la consommation des siècles.

Nous avons l'honneur d'être , etc.

(1) *Gigas nempè est iste filius hominis*. S. Bernard. sermo in nat. S. Joan.-Bapt.

DIXIÈME LETTRE.

1°. Des prophètes en général. 2°. Si c'est la solitude qui inspire les prophètes. 3°. Si prédire est impossible.

§. I. Des Prophètes.

Vous n'osez pas dire ouvertement avec le cynique Arouet, que « toutes les nations ont eu leurs oracles , leurs prophètes , leurs nabis , leurs voyants. Les aruspices , les augures , les prophètes , tout cela se ressemble. Entre ce fatras de prédictions , on ne doit pas faire plus de cas des unes que des autres. (1) » seulement, pour la plus grande édification des lecteurs catholiques , vous amalgamez fort pieusement les prophètes , les oracles , les saints , les poètes , et vous nous apprenez : 1°. que tous ces grands hommes ont aimé la solitude , parce que la solitude concentre les facultés de l'âme , et que les prophètes y puisaient probablement leurs inspirations ; 2°. que prédire est impossible , que la prévision n'est qu'à Dieu. Disons deux mots sur les prophètes en général.

Le nom de prophète ou voyant (2) a plusieurs significations , dans nos livres saints. Il désigne quelquefois des hommes occupés à chanter les louanges du Seigneur , à

(1) Dict. philos. art. oracles.

(2) 1. Reg. 18. 9. Exod. VII. 1. נָבִיא *nabi* Prophetavit.

enseigner et à expliquer la loi de Dieu. Nous entendons par prophète un homme qui prédit l'avenir de la part de Dieu, et par prophétie, la prévision certaine et la prédiction des choses futures, dont la connaissance ne peut être acquise par des causes naturelles. D'où il suit que l'objet de la prophétie est de découvrir les choses inconnues aux lumières naturelles, et conséquemment qu'elle dépend de Dieu seul. Qu'un astronome prédise une éclipse de soleil; qu'un pilote prévoie une tempête, qu'un médecin annonce les crises d'une maladie, il n'y a rien là d'extraordinaire; mais qu'un prophète prédise d'une manière certaine les circonstances d'un événement purement casuel, qui dépend de plusieurs causes libres et indifférentes, plusieurs siècles avant qu'il arrive; qu'il prédise des faits *miraculeux* et surnaturels lorsque les circonstances y sont le plus contraires, il faut avouer que cela ne peut venir que de Dieu. (1) Ces principes posés, revenons à vos paradoxes.

§. II. Si c'est la solitude qui inspire les prophètes.

Vous nous dites : « La solitude fortifie et concentre les facultés de l'âme; les prophètes, les saints, les poètes l'ont merveilleusement compris; voilà pourquoi les prophètes et les oracles vivaient seuls et éloignés du monde. (2) (*Voy. en Orient. T. I. p. 272. T. III. p. 258.*)

(1) Du Clot. Bible vengée. T. III. p. 1, 2.

(2) Nous ferons observer avec Bossuet au savant écrivain que nous réfutons, que les prophètes ne vivaient pas seuls et isolés; mais qu'ils avaient des demeures où ils vivaient dans une espèce de communauté, sous un supérieur que Dieu leur donnait. (Bossuet, Discours sur l'hist. univers. T. I. Des œuvres XIV. ch. v. p. 219.)

Ainsi donc à vos yeux, Monsieur, un grand homme , un poète , un prophète , c'est tout comme ; et le prophète ne reçoit pas l'inspiration d'en haut. C'est la fraîcheur des vallons , c'est la mystérieuse obscurité des bois , c'est le calme et la solitude qui les inspirent. Ce n'est pas un séraphin qui a purifié les lèvres d'Isaïe avec un charbon ardent, pris sur l'autel des sacrifices. Ce n'est pas le Seigneur qui lui a révélé la mort prochaine d'Ezéchias, qui lui a fait prédire que , touché de ses larmes , il prolongeait de quinze ans la vie de ce roi. Ce n'est pas le Seigneur qui lui a révélé ces pages prophétiques où il annonce la venue du libérateur d'Israël d'une manière si claire , si évidente , avec des traits si frappants de ressemblance et de vérité , que saint Jérôme le regarde plutôt comme un Évangéliste que comme un prophète. Non , c'est la brise odorante qui se glisse à travers les feuilles du sycomore , des cèdres du Liban et du Carmel , qui dérobe ses parfums aux roses de Saron ; c'est le murmure du Cédron , l'aspect des sites pittoresque des collines de Jérusalem , d'Hébron et d'Horeb , qui a révélé au fils d'Amos qu'une Vierge mettrait au monde un enfant qui régnerait sur Israël ; qu'il s'appellerait *Emmanuel*, c'est-à-dire , *Dieu avec nous* ; qu'il naîtrait à Bethléem , que cet illustre rejeton sortirait de la tige de Jessé , de la maison royale de David , d'où devait sortir la mère du Sauveur du monde. C'est le calme et la solitude qui ont aussi révélé à l'illustre vainqueur de Goliath , ces chants sublimes où il dépeint trait pour trait , et raconte comme un historien , témoin oculaire , les circonstances les plus détaillées de la mort ignominieuse de l'Homme-Dieu , où il s'écrie dans un transport prophétique : « un

grand nombre de barbares m'ont entouré ; l'assemblée des méchants m'a environné ; ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont compté tous mes os ; ils se sont partagé mes vêtements , et ils ont tiré ma tunique au sort. Mon Dieu , mon Dieu , jetez les yeux sur moi , pourquoi m'avez-vous abandonné (1) , » paroles qui sortirent de la bouche du Christ mourant sur la croix. Est-ce le calme et la solitude qui ont encore inspiré à Daniel cette prédiction de la mort du Christ , de l'infidélité de son peuple , de la ruine de Jérusalem et du temple , plus de six cents ans avant que les cohortes romaines , sous les ordres de Titus , ruinassent de fond en comble la ville déicide ? « Le Christ sera mis à mort , dit le prophète , et le peuple , qui le reniera , ne sera plus son peuple : un peuple avec son chef , qui doit venir , dissipera la cité et le sanctuaire , et la fin sera la dévastation. » (2) Le Sauveur du monde n'avait-il pas répété la prédiction de Daniel , et n'avait-il pas annoncé que Jérusalem serait détruite ; que l'abomination de la désolation serait dans le Lieu saint , et qu'il ne resterait pas pierre sur pierre ? (3) C'est ainsi que nous autres hommes , êtres bornés , mais *rationnels* , nous voulons tout mesurer avec nos idées étroites , rapetisser tout ce qui est au-dessus de la

(1) 17. *Circumdederunt me canes multi ; concilium malignantium obsedit me. Foderunt manus meas et pedes meos ;* 18. *dinumeraverunt omnia ossa mea.*

19. *Diviserunt sibi vestimenta mea ; et super vestem meam miserunt sortem.*

2. *Deus , Deus meus , respice in me , quare me dereliquisti.* (Psal. xxi.)

(2) *Occidetur Christus , et non erit ejus populus qui cum negaturus est , et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo , et finis ejus custitias.* (Daniel. ix. 26.)

(3) Saint Marc ch. xiii.

sphère de notre intelligence. Parce que nous ne comprenons pas comment l'intelligence suprême peut se manifester aux hommes, nous ne voulons pas y croire, et notre orgueilleuse raison rejette toute révélation et toute inspiration divine, et nous aimons mieux appeler à notre aide l'imagination de l'homme, les charmes et les effets magiques de la solitude et de l'isolement, que de voir, en dépit du bon sens et de l'évidence, ce qui frappe les regards des moins clairvoyants.

Non, M^r. de Lamartine, ce n'est pas la solitude qui fortifie et concentre les facultés de l'âme du prophète, c'est le souffle inspirateur de l'esprit divin qui seul le dirige; s'il fuit la foule et recherche les délices de la retraite, c'est pour ne pas respirer l'air contagieux et corrompu que l'on respire au milieu du tumulte du monde; c'est par la prière qu'il se dispose à recevoir les communications célestes. Il n'a pas besoin, comme le poète, d'aller demander à l'ombre des bosquets, au murmure des cascades, aux mélodies des chœurs des bois, la fraîcheur, la cadence et l'harmonie qui doivent briller dans ses vers; pour se disposer à recevoir le souffle sacré, il prie, il s'agenouille sur le sacré parvis, courbe son front dans la poussière, à l'ombre redoutable du sanctuaire, près de l'Arche sainte où se manifestent la puissance et la majesté de Jéhovah!

§. II. Si prédire est impossible.

Vous poursuivez et vous dites : « Prédire est impossible, la prévision n'est qu'à Dieu; mais prévoir est possible, la prévoyance est à l'homme. (*Voy. en Orient. T. III. p. 258.*)

« Pour admettre rationnellement la possibilité de la prophétie, dit Roselly de Lorgues, il suffit de croire à la Providence. Un homme sait prophétiser, comme un pinceau sait peindre, dès qu'une intelligence le pousse. (1) » Et pourquoi refuseriez-vous de croire, Monsieur, que l'intelligence suprême fasse descendre quelquefois des rayons de lumière sur ce qui est de sa nature, mystérieux et incompréhensible ? Pourquoi le souverain Dominateur des nations ne pourrait-il pas susciter des hommes choisis, des hommes de sa droite, déchirer à leurs yeux le voile de l'avenir, et mettre dans leurs bouches des paroles menaçantes, pour les faire retentir aux oreilles des monarques et des peuples impies ? Pourquoi l'Éternel n'aurait-il pas pu consoler les premiers Patriarches, en leur montrant dans un avenir lointain, la naissance de son divin Fils, dont les bienfaits et la mort devaient adoucir les misères humaines et briser les portes de l'abîme ? Pourquoi Dieu ne pourrait-il communiquer ses desseins à ses créatures ?

« Direz-vous qu'une détermination qui n'est pas, ne peut être prévue ni prédite ? Nous répondrons qu'il n'est pas nécessaire que cette détermination d'une cause libre soit actuellement, mais qu'il suffit qu'elle doive être, pour qu'elle puisse être prévue et prédite. Dieu est présent à tous les temps ; il n'est à son égard ni *passé*, ni *futur*, il n'y a pour lui qu'un *présent* éternel. Avant de former le décret de la création, il sait tout ce qui peut être, parce qu'il sait tout ce qu'il peut faire, en formant ce décret, il sait tout ce qui sera, parce qu'il sait tout ce qu'il fera. Di-

(1) Ros. de Lorgues. Le Christ devant le siècle. p. 177.

rez-vous avec les incrédules que les déterminations futures des volontés humaines ne peuvent être ni prévues , ni prédites , parce qu'elles n'ont aucune certitude , ou que , si elles en avaient , elles seraient dès là même nécessaires. Ils ne voient pas qu'à l'égard de Dieu nos déterminations futures sont aussi certainement connaissables que nos déterminations actuellement existantes , parce que les déterminations actuellement existantes existent certainement ; or il était hier et de toute éternité aussi certainement vrai qu'elles existeraient au moment présent qu'il est actuellement certain qu'elles existent. Mais leur certitude n'emporte en aucune sorte la nécessité de leur existence. Je suppose que je fasse aujourd'hui une action avec une entière liberté , indépendamment de toute cause antérieure , et qu'elle n'ait pas pu être prévue hier : cette action ne serait-elle pas aussi certaine aujourd'hui , eu égard à l'événement , que si elle avait été prévue hier , c'est-à-dire que , malgré *la supposition de la liberté* , il y a eu hier et de toute éternité une aussi grande certitude que cette action devait être faite aujourd'hui , qu'il y en a aujourd'hui qu'elle est actuellement faite ; la certitude d'une chose n'emporte donc point la nécessité de cette chose. Donc la connaissance certaine que Dieu a de nos déterminations futures ne change rien dans la nature de ces déterminations , parce que Dieu connaît non-seulement qu'elles seront , mais encore de quelle manière elles seront. Il connaît non-seulement que je me déterminerai dans vingt ans à prendre tel parti , mais il connaît qu'en le choisissant , je le ferai avec le pouvoir de ne le pas choisir et même d'en choisir un tout contraire. Il est donc absurde de re-

fuser à Dieu la connaissance et l'empire de tous les temps et de tous les événements présents et futurs , nécessaires et libres. Il est donc le maître d'annoncer et de faire annoncer l'avenir comme le présent ; par conséquent il peut y avoir de véritables prophéties. * (1)

Enfin , Monsieur , pour attaquer victorieusement la possibilité des prophéties , il faut commencer par nier que l'ancien et le nouveau Testament en renferment qui se soient vérifiées , et le prouver ; ce qui n'est pas facile. Direz-vous qu'elles ont été fabriquées après coup ? Mais où , quand et par qui ? Elles l'ont été , ou par les Juifs , ou par les Chrétiens , puisque ces deux peuples les reçoivent également : si elles l'ont été par les Juifs , comment cette nation , notre ennemie acharnée , a-t-elle pu écrire dans sa langue et transmettre des prophéties qui regardent le Messie que nous adorons et qu'elle rejette ? Si elles l'ont été par les Chrétiens , comment les Juifs , gardiens et dépositaires des Livres saints , ne leur ont-ils pas reproché de les avoir falsifiés ? Oui , ce sont les Juifs , qui ont transmis les prophéties , et le témoin le plus certain , le moins suspect , le moins récusable d'un fait est celui qui a intérêt à le contester.

* Singulière bizarrerie de notre orgueil , vous dirons-nous avec M^r. Roselly de Lorgues , en terminant cette lettre , on consent à croire que la parole de Dieu a produit ces astres innombrables , qui gravitent harmonieusement dans l'espace , et l'on hésite à admettre qu'il puisse donner à un homme , pour un temps , la connaissance des faits

(1) Du Clot. Bible vengée. T. III. p. 4 et 5.

qui n'existent point encore. Toutefois que l'on avoue ou que l'on conteste la possibilité de la prédiction, son existence n'en reste pas moins démontrée. (1) »

Nous avons l'honneur d'être, etc.

(1) R. de Lorgues. Le Christ devant le siècle. p. 174.

ONZIÈME LETTRE.

°. Du lieu de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ, si S. Jérôme est le premier qui ait désigné le Thabor comme le lieu où s'opéra ce prodige. 2°. Réponse à quelques objections. 3°. De la vallée de Josaphat, si elle sera trop étroite pour contenir le genre humain. 4°. Comment il faut traduire le passage du prophète Joël, qui regarde le jugement dernier.

§. I. Du lieu de la Transfiguration, si saint Jérôme est le premier qui ait désigné le Thabor comme le lieu où s'opéra ce prodige.

Nous commencerons par vous faire observer, Monsieur, qu'il n'est pas exact de dire, comme vous l'avancez (1), que ce n'est qu'à l'époque où vivait le célèbre traducteur de nos livres sacrés qu'on a choisi la montagne du Thabor comme le lieu où s'accomplit le miracle dont nous parlons. Il est vrai que ce Père dit expressément dans une de ses lettres à sainte Eustochie, en parlant de sainte Paule, sa mère : » elle gravissait la montagne du Thabor, où Notre-Seigneur Jésus-Christ se transfigura. » (2) Mais avant que saint Jérôme écrivit ses lettres, une tradition universellement reçue chez les Chrétiens de la Palestine, désignait ce lieu comme celui qui fut témoin du prodige qui nous occupe ; et c'est encore aujourd'hui, comme elle a toujours été, une opinion généralement accréditée par les églises grecque et

(1) Voy. en Orient, T. II, p. 37.

(2) *Scandebat montem Thabor in quo transfiguratus est Dominus.* Div. Hier. Epist. fam. Lib. III. Eustoch.

latine; saint Louis, roi de France, le 24 mars 1251, visita par dévotion le mont Thabor (1), en mémoire du glorieux événement dont nous parlons. Les Pères de la Terre sainte s'y rendent tous les ans pour y célébrer la messe. (2) Sainte Hélène, qui vivait bien longtemps avant saint Jérôme, pour perpétuer le souvenir de cet événement mémorable, y fit bâtir des églises et un monastère, qui furent appelés les églises et le monastère des trois Tabernacles. (3) On en voit encore aujourd'hui les ruines; les trois tabernacles existent; mais on ne peut y entrer qu'avec peine, parce qu'ils sont presque entièrement sous les décombres et les démolitions (4), c'est l'historien Nicéphore, qui nous apprend que la vertueuse mère de Constantin voulut orner le Thabor de ces monuments sacrés. (5) Saint Cyrille de Jérusalem (6), Origène (7), d'au-

(1) Thabor où *Itabirius*, montagne très élevée, près de Nazareth, tribu de Zabulon (Galilée Inférieure); de son sommet la vue plonge sur le Jourdain, sur le lac de Tibériade et sur la Méditerranée. (Géog. anc. art. Thab.)

(2) Tous les ans, le jour de la Transfiguration, les Maronites vont célébrer sur la montagne du Liban une fête, qu'ils appellent *la fête des cèdres*, quelques personnes se sont autorisées de cette cérémonie religieuse, pour avancer que les Maronites ne croient pas que la Transfiguration ait eu lieu sur le Thabor. C'est une erreur; leur office marque expressément le contraire.

(3) On sait que saint Pierre dit au Sauveur : *faciamus hic tria tabernacula*. Matth. XVII. 4.

(4) Dietlou. univ. géogr. hist. par Cornelle, T. III. art. Thab. pag. 384. Description des lieux les plus célèbres de la terre sainte, pag. 169. Pélerinage du P. G. à Jérusalem et au mont Sinaï, T. II, pages 216. 248.

(5) Nicéph. hist. eccl. cap. XXX.

(6) Μωσῆς ὃς ἐν ὁρῇ τῆς πίτρας καὶ Ηλίας, ἐν ὁπῇ τὸ ἐν τῆς πίτρας ἱκίνοιο μεταμορφουμένων συμπαρόντις ἐν ὅρι Θεῶν. S. Cyrill. hier. Cath. XII. pag. 111.

(7) Origène contre Celse, p. 170.

tres Pères plus anciens que l'illustre traducteur de nos saints Livres, (1) ont désigné cette montagne comme le lieu où se transfigura Notre-Seigneur Jésus-Christ.

§. II. Vaine objection du critique.

Vous dites : « Parti à quatre heures pour le mont Thabor, lieu désigné de la Transfiguration, chose improbable, parce qu'à cette époque son sommet était couronné d'une citadelle romaine. (*Voy. en Orient*, T. II. pag. 37.)

Le premier qui ait nié que le Thabor soit le lieu où notre-Seigneur se transfigura est le protestant Lightfoot, quelques écrivains catholiques, ont suivi son opinion ; mais il n'est pas vrai de dire avec Berruyer que ce sentiment soit aujourd'hui généralement adopté.

Il est improbable, dites-vous, que la Transfiguration ait eu lieu sur la montagne, dont nous parlons, parce qu'il y avait, à cette époque, une citadelle romaine.

Nous n'avons pas sous la main les auteurs qui ont traité de la géographie de la Palestine, tels que Pline, Strabon, etc. mais nous ne pensons pas que la citadelle en question existât alors. La guerre ne commença à se rallumer avec fureur, entre les Juifs et les Romains, à proprement parler, qu'après la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous Caligula, parce que cet empereur insensé voulut forcer Pétrouius, qu'il avait nommé gouverneur de Syrie, à placer sa statue dans le temple de Jérusalem. Les Hébreux, ennemis jurés du polythéisme, s'opposèrent de tout leur pouvoir au projet sacrilège du tyran. Plus tard, sous Néron,

(1) Godescard, abrégé de la Vie des Saints, T. III, p. 166. 6 août.

et Vespasien surtout , la guerre éclata de nouveau , et put alors nécessiter la construction de la citadelle , dont vous parlez. Peut être aussi , que les débris des églises , que l'on voit encore aujourd'hui , ont fait prendre le change aux voyageurs qui , comme vous , ont fait mention de cette antique forteresse.

Quoiqu'il en soit , qu'elle ait existé ou non à cette époque , nous pensons que ce n'est pas une raison suffisante pour donner un démenti formel à la tradition universellement accréditée dans l'Église , qui regarde le Thabor comme le lieu de la Transfiguration. Car son sommet n'est pas étroit et terminé en pain de sucre , comme l'ont avancé quelques écrivains ; mais c'est un plateau d'environ une demi-lieu d'étendue. (1) Vous voyez que votre citadelle ne peut être regardée sérieusement comme un obstacle à l'événement miraculeux en question ; ensuite à cette époque (sous le règne de Tibère) la paix régnait entre Rome et la Syrie. Le Sauveur pouvait donc choisir la montagne dont nous parlons , et la regarder comme un lieu solitaire ; car elle était couverte d'arbres.

Nous dirons enfin à ceux qui , pour combattre notre opinion à ce sujet , allèguent le voyage de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Césarée de Philippe (2) , nous dirons avec l'abbé Duquesne (3) « que la distance de ce lieu au Thabor n'est pas trop grande pour qu'elle n'ait pu être parcourue en huit jours , espace de temps désigné par les Évangélistes. »

(1) Pèlerinage à Jérusalem par le P. de Géramb , T. II , pag. 285.

(2) Césarée de Philippe était appelé primitivement Dan et Panéas. Elle était située entre deux ruisseaux qui formaient le Jourdain , et reçut sa dénomination de Philippe , l'un des fils d'Hérode le grand.

(3) Évangile médité.

3. III. De la vallée de Josaphat ; si elle sera trop étroite pour contenir le genre humain.

Vous dites : « L'aspect de la vallée de Josaphat est conforme à la destination que lui assignent les idées chrétiennes. Elle ressemble à un vaste sépulcre , *trop étroit* cependant pour les flots du genre humain qui doivent s'y accumuler....ce n'est qu'un fossé naturel creusé entre deux monticules de quelques cents pieds d'élévation. (*Voy. en Orient. Tome II. pag. 205. 206.*)

Les Juifs assignent à cette vallée la même destination que les Chrétiens. (1) « Ceux qui sont dispersés , dit le R. P. de Géramb , dans toutes les contrées de l'univers , tourment vers elle leurs regards. Des milliers d'entr'eux , même à la fleur de l'âge , quittent leur patrie avec l'espoir d'y être ensevelis. Leurs pierres sépulcrales y sont innombrables ; elles couvrent tout à la fois le mont *des scandales* , s'étendent le long du torrent de Cédron et remontent derrière les tombeaux d'Absalon , de Zacharie , de Josaphat jusqu'au chemin de Béthanie. Le village de Siloë en est tellement entouré qu'il paraît faire partie de ce vaste cercueil des Israélites. Les murailles gothiques de Jérusalem , qui la couronnent du côté du couchant , y répandent une ombre , une espèce d'obscurité , bien propre à retenir l'ame dans les réflexions sérieuses que doit naturellement y faire naître le nom même de Josaphat. (2) » Il signifie en hébreu *jugement de Dieu*.

(1) Le P. de Géramb , pèlerinage , T. I , p. 372.

(2) C'est le passage de Joël où il est parlé de la vallée de Josaphat , qui a fait naître l'opinion populaire que le jugement dernier doit se faire dans cette vallée. Bergier , dict. théol. art. jugement.

Vous trouvez cette vallée un peu trop étroite pour les flots du genre humain qui doivent s'y accumuler. Puisque vous admettez, ou du moins que vous supposez la résurrection des corps, Monsieur, il est facile de vous prouver qu'elle est plus que suffisante pour contenir le genre humain tout entier. Vous vous figurez peut être les corps ressuscités parfaitement semblables à ce qu'ils étaient quand le souffle de vie les animait : erreur. Écoutez l'apôtre saint Paul : « Ce qui est vil et abject, quand on le met en terre, dit ce saint Docteur, ressuscitera glorieux : ce qu'on met en terre est sans force, et il ressuscitera plein de force. C'est un corps animal qui est mis en terre, et le corps, qui ressuscitera, sera spirituel. (1) »

Il est vrai que le privilège des corps glorieux paraît réservé aux seuls élus ; mais il n'est pas moins vrai, comme l'observe saint Anselme, que les corps mêmes des réprouvés seront incorruptibles. Ils seront par conséquent dans un état surnaturel ; donc il est permis, et on est même contraint de leur supposer des qualités différentes de celles qu'ils ont dans l'état de nature.

§. IV. Comment il faut traduire le passage de Joël, qui regarde, d'après plusieurs, le jugement dernier.

Mais faut-il entendre de cette vallée, qui se trouve entre Jérusalem et la montagne des oliviers, ce que dit le Seigneur par son prophète : « Je rassemblerai toutes les nations, je les conduirai dans la vallée de Josaphat ? (2) »

(1) 1. Corinth. xv. 43. 44.

(2) וְנִחַלְתִּי אֶל-עֵמֶק יְהוֹשָׁפָט

Josaphat vallem ad deducam etc. Joël, cap. III. 2.

Nous partageons le sentiment du savant Bergier qui paraît avoir une opinion contraire (1). Nous croyons avec plusieurs habiles commentateurs qu'il faut traduire la fin de ce passage par *vallem judicii*. En effet les deux racines hébraïques, dont se compose ce dernier mot, signifient : *jugement de Dieu*. (2) Théodotion traduit donc l'endroit précité : εἰς τὴν χώραν τῆς κρίσεως *in locum judicii*, ce qui nous paraît très-naturel. On trouve dans l'Écriture sainte une foule de locutions semblables autorisées par le génie de la langue hébraïque. C'est ainsi qu'il est dit : *vallée du carnage*, *mont des scandales*, etc. Le paraphraste chaldéen traduit aussi : *in vallem divisionis judicii*, (3)

A la fin du monde la vallée de Josaphat n'existera plus. L'Évangile nous apprend que la terre et les cieux seront ébranlés ; et saint Pierre dit en termes formels qu'ils seront livrés aux flammes au jour du jugement. (4)

Un peu d'hébreu, Monsieur le poète, un peu d'hébreu, et vous ne vous ferez pas imprudemment l'écho des sophistes du dernier siècle, et vous verrez disparaître comme la fumée qu'emporte l'aiglon, les objections puériles et usées qu'ils répètent contre nos Livres sacrés.

Mais quittons le grec et l'hébreu et les lourds commentaires. Abordons un sujet qui a tant égayé les sages qui vous ont précédé, pour lequel les hommes progres-

(1) Bergier Dict. théolog. art. jugement.

(2) יהוה pour יהוה *Jehovah* nom de Dieu, dérivé de יהוה être, *suit.* שפוט *shaphat* *judicavit.*

(3) Polyglotte de Wallon. *Targum Jonathan.* Joël, cap. III. 2.

(4) *Igni reservati in diem judicii.* Petr. ep. III. 7.

sifs de l'époque éprouvent une si invincible répugnance ,
disons un mot des pauvres moines.

En attendant , agrééz l'expression des sentiments respectueux avec lesquels nous avons l'honneur d'être , etc.

DOUZIÈME LETTRE.

1°. Des couvents et des moines. 2°. L'état actuel des sociétés et des religions ne peut-il comporter des ordres monastiques ? 3°. Les anciens ordres monastiques ne peuvent-ils satisfaire aux besoins de l'époque ? 4°. Répugnance de M^r. de Lamartine pour les ordres religieux. 5°. Sont-ils contraires à la nature , à la famille et à la société ? 6°. Contradiction du critique. 7°. Réponse à quelques objections. 8°. Conclusion.

§. I. Des couvents et des moines.

Monsieur ,

Parler des couvents et des moines au XIX^e. siècle , n'est-ce pas provoquer le sourire du dédain sur les lèvres de nos hommes progressifs ? N'est-ce pas leur fournir une occasion favorable pour faire pleuvoir sur nous les quolibets et les sarcasmes ? Qu'ils nous appellent , comme il leur plaira , que nous soyons à leurs yeux , prédicateur d'obscurantisme , moyen-âge , fossile , etc. , nous n'en prendrons pas moins aujourd'hui , Monsieur , la défense des couvents et des moines. Leurs traits et leurs javelots ne seront pas lancés avec assez de vigueur ; leur pointe ne sera pas assez bien acérée pour pénétrer la cuirasse qui couvre notre poitrine : car c'est la cause de la société , c'est la cause de Dieu et de la Religion que nous défendons ; et

si Dieu est pour nous , qui osera descendre avec nous dans l'arène et se promettre la victoire ? (1) Leur tolérance s'indigne que le roi-citoyen laisse des hommes jeunes , savants et pieux , venir s'abriter , loin du tumulte du monde , sous les saintes ruines des monuments antiques , élevés par le zèle et la piété de nos pères. Ils appellent de leurs vœux fanatiques le marteau vandale sur les nobles restes des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique. Ces hommes de progrès , ces amis des sciences et des arts aimeraient mieux voir la bande noire raser ces vénérables débris , élever des usines dans ces lieux , où travaille , prie et médite le pieux enfant de Saint-Maur , que de voir ces modestes religieux au milieu de ces ruines qu'ils protègent , reconstruire un édifice plus majestueux , plus sublime encore , l'édifice indestructible de la science que leurs pères ont déjà élevé si haut. Mais ce ne sont pas seulement les pieux cénobites des bords de la Loire , les Bénédictins de Solesme , qui tourmentent nos hommes rationnels ; les Capucins de Marseille et de Crest ; les Chartreux de Grenoble et de Valbonne ; les Trappistes d'Aiguebelle et les Frères des écoles chrétiennes , etc. etc. etc. ne leur procurent-ils pas mille insomnies ? Ils ne peuvent s'expliquer , ces savants universels , l'existence de toutes ces corporations religieuses. C'est pour eux la plus étonnante des anomalies. Il y a si longtemps qu'ils sonnent les funérailles du Catholicisme , qu'ils proclament l'alliance de la religion et de la raison , c'est-à-dire , le règne du déisme , que l'apparition de ces hommes à longue robe de laine , à ceinture de cuir , à barbe majestueuse , sont pour leur intelligence

(1) *Si Deus pro nobis , quis contra nos ?* ROM. VIII. 31.

étroite et anti-fanatique , des mystères aussi inintelligibles que les leçons de tel ou tel professeur de l'Institut.

Revenez de votre illusion , et cessez de vous bercer de vos rêves anti-chrétiens ; en dépit des répugnances et des plates bouffonneries du philosophisme , la religion et les moines vivront. La France de saint Louis vénéra le culte de ses aïeux et de ses rois , elle respectera les nobles et charitables institutions de ses pères.

Aux jours de sanglante mémoire , l'impiété dans son délire renversa les pieux édifices qu'ils avaient érigés à la sueur de leurs fronts. Les chefs-d'œuvre artistiques, les trésors littéraires , rien ne fut épargné par la main des barbares ; leur cœur fut sans pitié ; la souffrance , le repentir, l'innocence et la prière n'eurent plus d'asile. Tout tomba sous le marteau révolutionnaire , et le cénobite , échappé à la hache du bourreau , errant sans pain , sans secours , sans abri , quitta le sol inhospitalier de la patrie , et trouva l'accueil le plus fraternel sur la terre étrangère. Quand le règne de l'impiété eut passé , que l'orage eut cessé de gronder , le moine exilé revint auprès de sa demeure chérie ; à force de labeurs , de peines et de veilles , aidé par la charité de ses frères , il redevint possesseur de son domaine , quelques cellules s'établirent sur des débris et des ruines : quelques monastères furent restaurés , et bénissez la Providence , Monsieur , de ce qu'il reste encore parmi nous quelques-uns de ces asiles , si nombreux dans les siècles précédents. Laissez-les se multiplier ces nombreuses retraites. Le jeune insensé qui , séduit par les promesses fallacieuses du siècle , porte à ses lèvres avides la coupe du bonheur que lui a présentée la philosophie , et n'avale

qu'un poison corrupteur qui lui déchire les entrailles , n'ira pas si souvent demander à la tombe un remède à ses maux. Comme le naufragé, dont le navire est battu par la fureur des vagues , porte au loin ses regards , pour voir s'il ne découvre point quelque phare ami , qui lui promette un port assuré , le jeune homme qui a fait naufrage sur la mer orageuse du monde , à la lueur du phare immortel de la foi , découvrira peut-être aux pieds de hautes montagnes , dans une demeure calme et paisible , un lieu sûr et tranquille où il pourra rattacher sa barque à demi brisée , relever son mât , rapiécer ses voiles et cingler en toute confiance vers l'heureux port de l'éternité. Oh ! que de naufragés que la religion a ainsi recueillis dans son sein , et si les colonnes de vos journaux , philosophes , ne sont remplies chaque jour que de récits sinistres , de meurtres , de suicides , n'en cherchez d'autre cause que dans vos doctrines et votre scepticisme , et peut être dans la disparition de ces retraites où la religion ouvrait son sein à l'infortune , et de sa main maternelle essuyait les pleurs du repentir. Ces têtes ardentes , ces hommes aux sentiments généreux vous ont cru sur parole , ils ont bu *le vin qui égare*. Ils sentaient dans leur âme brûlante un besoin de foi ; et vous ne leur avez présenté que le doute ; et , désespérant d'atteindre cette félicité si pompeusement promise , ne trouvant dans vos rêves creux et vos systèmes insensés qu'hypocrisie et que mensonge , sans tourner leurs regards vers le lieu d'où leur pouvaient venir et la lumière et le bonheur , ils ont creusé de leurs propres mains leur froide et dernière couche. Quel épouvantable réveil a suivi ce sommeil éphémère , qu'ils croyaient devoir être éternel !

Or , qui pourra contenter les besoins de ces hommes ardens ? Qui pourra régler la marche de ce jeune homme aux sentiments généreux, diriger vers un but saint et louable ses inspirations et son noble essor ? La religion. Et si le monde avec ses plaisirs effraye trop sa faiblesse, il fuira le monde et ses fêtes qui corrompent l'innocence. Comme l'exilé qui traverse des pays riants, il fuira des bords enchanteurs, n'aura pas l'imprudence de se nourrir de fruits en apparence délicieux, mais qui lui feraient perdre le souvenir de la patrie. Pour n'être pas embarrassé dans sa marche, il se dépouillera du fardeau qui entrave les hommes du siècle, et son or et ses biens deviendront le patrimoine du pauvre. Où ira-t-il ? S'ensevelir dans un cloître.

Que Rome se livre à ses folies ; qu'elle applaudisse au triomphe de ses gladiateurs qui ensanglantent l'arène ; qu'elle se couronne de fleurs, et sans pudeur se livre aux joies impures de ses bacchanales ; Jérôme abandonne ses joies et ses fêtes ; et c'est dans la solitude de Bethléem, près de la crèche du Sauveur du monde qu'il vient s'instruire, jeûner, prier et meurtrir sa poitrine, en attendant que la trompette du jugement dernier l'appelle au tribunal de son Dieu. Les Basile, les Chrysostôme se retirent aussi dans la solitude. Dans tous les siècles de l'Église nous voyons apparaître d'illustres solitaires, nous voyons se former des ordres monastiques, des corporations religieuses. Il y en aura toujours dans le Catholicisme. C'est donc à tort que vous dites :

* Si l'état actuel des sociétés et des religions comporte encore des ordres monastiques, ce n'est plus ceux qui sont nés dans une autre époque pour d'autres besoins,

d'autres nécessités ; chaque temps doit porter ses créations sociales et religieuses ; les besoins de ces temps-ci sont autres que les besoins des premiers siècles. » (*Voy. en Orient. T. III. p. 7.*)

§. II. L'état actuel des sociétés et des religions ne peut-il comporter des ordres monastiques ?

Et pourquoi , Monsieur , l'état actuel des sociétés ne comporterait-il plus des ordres monastiques ? Furent-ils jamais plus nécessaires qu'à la triste époque où nous vivons ? Il est vrai que le glaive des tyrans ne scintille plus sur la tête des adorateurs du Christ, il est vrai que les fidèles disciples du Roi crucifié ne sont plus forcés , pour se soustraire à la hache du bourreau , de s'enfoncer dans l'épaisseur des forêts , de se cacher dans les flancs ténébreux des rochers pour prier en silence et pour leurs persécuteurs et pour leurs frères ; mais s'ils n'ont plus à redouter pour eux-mêmes la fureur de leurs ennemis , ne doivent-ils pas , par charité , ouvrir la porte de leurs demeures à leurs frères fatigués du fracas du monde , convaincus du vide de ses promesses et de la vanité de ses biens ? Dans le XIX^e. siècle , n'y a-t-il plus d'indigents à nourrir , de malheureux à consoler , d'ignorants à instruire , d'hommes égarés par le vice à faire rentrer dans le sentier de la vertu ? Et quelle époque trouvera-t-on , en déroulant les fastes de l'histoire , où l'on vit plus de crimes et surtout plus de suicides ? Le suicide , cette plaie hideuse qui ronge notre société ; le suicide , fruit amer des désolantes doctrines du scepticisme. L'enfant qui pose , en tremblant , ses pas sur le seuil de la vie ; le vieillard pen-

ché sur les bords de la tombe ; le noble , le prolétaire , le savant , l'ignorant , l'artiste , le philosophe , tout se trouve atteint de ce mal contagieux qui nous dévore. Où trouver un remède à ce fléau destructeur ? Dans la religion , dans les ordres monastiques. Le jeune homme , trompé dans ses folles amours , venait se consoler , du temps de nos pères , aux pieds des autels. Sous les arceaux gothiques du cloître silencieux , il exhalait les brûlants soupirs de son âme vers celui qui ne trahit jamais , et qui peut seul remplir le vide immense de son cœur. Convaincu de l'illusion des attachements terrestres , il s'unissait intimement à celui qui devait lui donner , en échange , des consolations surhumaines , des ravissements séraphiques , enfin ce bonheur qu'il cherchait vainement sous les tentes du monde ; et le rêve qu'il avait fait dans le siècle , se trouvait réalisé dans la solitude. Ce jeune libertin , que la vue d'un cadavre ramenait à Dieu ; cet infortuné , qui , après s'être lassé dans les voies de l'iniquité , se trouvait en proie aux douleurs cuisantes du remords , qui voyait sans cesse , comme Damoclès , une épée levée sur sa tête , fatigué de ses crimes devenus pour lui comme autant de bourreaux , venait s'en-sevelir au fond d'un cloître. Là , il oubliait les créatures , qui avaient été les complices de ses désordres , ou il n'y pensait que pour désarmer le bras de la justice divine : et les pleurs du repentir , presque aussi purs que ceux de l'innocence , coulaient de ses yeux comme l'expression de la joie qui rayonnait sur son front. Il ne pensait au monde que pour plaindre ses victimes. Quel est l'asile que vous offrez , ô philanthropes , à ces hommes dont les yeux s'ouvrent à la lumière qui les éclaire sur le néant des

promesses du siècle ? Quel est le dictame que vous versez sur leurs plaies saignantes ? Quelles consolantes paroles faites-vous entendre à ces infortunés ? Que présentez-vous à leur imagination égarée ? Comment ramèneriez-vous à la raison ces victimes de l'amour, de l'égoïsme, de l'ambition ou du malheur ? Que mettez-vous dans leurs mains ? Une arme meurtrière. Quel chemin ouvrirez-vous sous leurs pas ? Celui de la tombe : et ce que vous croyez être le terme de leurs maux, n'en est que le commencement. La religion leur offrait un cloître.

§. III. Les anciens ordres monastiques ne peuvent-ils satisfaire aux besoins de l'époque ?

Vous continuez et vous dites : « Chaque temps doit porter ses créations sociales et religieuses. Les besoins de ces temps-ci sont autres que les besoins des premiers siècles. » (*Ibid.*)

Chaque temps doit porter ses créations religieuses ! Voudriez-vous que l'on créât des institutions religieuses en rapport avec les besoins matériels de l'époque actuelle ? Vous voudriez donc, Monsieur, que l'on créât des religieux de l'asphalte et du bitume, des frères de la vapeur et des chevaliers du chemin de fer (1) ? Les intérêts des ordres monastiques ne sont pas ceux des sociétés et compagnies. La religion, qui leur sert de guide, leur montre du doigt le ciel, ou, si elle l'abaisse quelquefois vers la terre, c'est

(1) Il a existé des corporations religieuses exclusivement occupées à construire des ponts, à travailler gratuitement aux chemins, à élever des Églises. C'est à leurs travaux et à leur génie que nous sommes redevables des beaux et majestueux monuments que la France possède encore.

pour leur montrer des plaies à guérir , des larmes à essuyer , des misères , des afflictions , des souffrances à soulager , des ignorants à instruire , en un mot des bienfaits à répandre , et ces besoins intellectuels , matériels et moraux sont les besoins de tous les temps et de tous les siècles. Tant qu'il y aura des hommes sur la terre , les passions seront leur triste apanage ; et l'orgueil , l'ambition , la volupté , l'égoïsme seront les plaies et les fléaux de la société , et l'humilité , l'humanité , la mansuétude , la charité , le remède à tous ces maux. Les hommes qui consacreront leur existence à combattre ces vices et à propager ces vertus ; qui enseigneront aux hommes à devenir meilleurs , qui les instruiront , les éclaireront , seront les hommes de tous les temps et de tous les siècles. Les misères , les souffrances , les infirmités seront toujours le triste héritage des enfants d'Adam ; nul ne pourra se soustraire à leur funeste influence ; et l'heureux du siècle , sous ses lambris dorés , verra plus souvent peut-être que le pauvre , venir s'asseoir à ses côtés , sur sa couche somptueuse , la maladie et son hideux cortège. Les hommes , qui consacreront leur existence à panser les plaies de l'infirme , à le consoler au milieu de ses souffrances , seront les hommes de tous les siècles. Il y aura toujours des pauvres ; les hommes qui consacreront leur existence à soulager leurs maux , à apaiser leur faim , à désaltérer leur soif , à vêtir leur nudité , seront les hommes de tous les siècles. Eh bien ! ces hommes qui subviennent à tous les besoins de leurs frères , qui les secourent , quelle que soit leur position sociale , ce sont des religieux. Croyez-vous donc que le père de la Merci n'ait plus de captifs à racheter ? Sur les

plages barbaresques comme dans les pays civilisés, il existe au fond des cachots, couchés sur la paille fétide, des victimes de l'avarice et du despotisme qui attendent qu'une main amie apporte la rançon qui brisera leurs chaînes? Croyez-vous donc que les religieux du mont Saint-Bernard n'aient plus de voyageurs à guider à travers les montagnes de neige, plus de malheureux à sauver de la perfide avalanche? Le frère du *Bon-mourir* ne pourrait-il plus exercer son consolant ministère, et fortifier contre les terreurs et les angoisses de la mort le chrétien dans son dernier combat? La sœur hospitalière, l'héroïque fille de Vincent de Paul, ne saurait-elle plus panser les plaies dégoûtantes des indigents du XIX^e. siècle? N'aurait-elle plus d'orphelins, d'enfants abandonnés à presser sur son cœur de mère, dans ce siècle de corruption et de dévergondage? Croyez-vous que les ordres militaires ne seraient plus utiles pour protéger les pèlerins qui vont visiter le tombeau du Sauveur? Croyez-vous qu'ils ne pourraient pas contribuer utilement à civiliser les Arabes du désert, à protéger notre colonie naissante, et à rendre la Croix respectable au Croissant? Les enfants du Bienheureux La Salle, ces modestes instituteurs, appelés par dérision *ignorantins*, et qui éclipsent vos maîtres brevetés, ne sauraient-ils plus instruire et diriger l'enfance? Voyez comme la France les aime, les vénère, et leur confie volontiers ses fils, tandis que vos écoles modernes, vos écoles à la Lancastre sont désertes? Les disciples de saint Dominique, de saint Maur, de César de Bus, d'Iguace de Loyola, etc. etc. ne pourraient-ils plus au XIX^e. siècle, rompre aux fidèles le pain de la parole évangélique, agrandir le domaine de la science et

présider à l'éducation de la jeunesse française? Nous vous comprenons ; vous avez peur , ardens fauteurs du monopole , hypocrites de liberté , vous avez peur qu'ils soient arriérés ; ne mettez plus d'entraves à l'enseignement ; que tel homme français comme vous , ne soit pas privé de son droit , de la faculté de répandre les lumières , parce qu'il sera revêtu d'une soutane noire ou d'une tunique blanche ; que les pères de famille soient libres dans le choix des instituteurs de leurs enfants ; vous craignez une chose : que vos collèges ne soient déserts. Ne venez donc plus nous accuser d'obscurantisme. C'est vous , philosophes , qui étouffez les lumières , c'est vous qui empêchez la propagation de la science.

Ne venez donc plus nous dire, Monsieur, qu'il faut pour ce siècle des créations religieuses autres que celles qui existent dans le Catholicisme. La religion , comme une mère bienveillante , a pourvu à tous les besoins de ses fils ; et les institutions monastiques , et les ordres religieux qui existent peuvent suffire pour toutes les positions du chrétien sur la terre.

§. IV. Répugnance de M^r. de Lamartine pour les ordres religieux.

Vous nous dites : « L'état monacal , dans l'époque où nous sommes , a toujours profondément répugné à mon intelligence et à ma raison. » (*Voy. en Orient. T. II. p. 148.*)

Nous n'en sommes pas surpris , Monsieur ; l'homme matériel , dit saint Paul , ne conçoit pas les choses qui sont esprit. (1) (Vous nous passerez cette expression peu

(1) *Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt spiritûs Dei.* (1. Corint. II. 14.)

courtoise, Monsieur : l'Apôtre l'appliquait aux philosophes de son temps.) Qu'y a-t-il d'étonnant que l'état monacal répugne à votre intelligence et à votre raison ? Ce n'est pas avec le flambeau de la raison que vous devez pénétrer dans les couvents et les monastères ; mais avec le flambeau de la foi. Votre raison , qui n'est pas sans préjugés , ne vous montre dans ces cénobites , dans ces hommes d'oraison , séparés de la société , que des fanatiques , des insensés , qui se privent de tous les plaisirs du siècle , pour atteindre une félicité imaginaire ; et la religion nous montre en eux des anges mortels , de généreux chrétiens , qui vivent selon l'esprit , parce qu'ils sont persuadés que *le royaume du ciel souffre violence , et que ce n'est que par les croix , les tribulations , les mortifications* qu'ils peuvent le conquérir. Votre raison ne vous montre dans ces religieux que des cerveaux troublés , victimes des préjugés qu'ils ont sucés avec le lait de leur mère ; et la religion ne nous montre en eux que des esprits droits , des cœurs purs de toutes les souillures du siècle , et qui jouissent sur la terre de l'avant-goût du bonheur du ciel. Ce n'est donc pas d'après les lumières trompeuses de la raison de l'homme , mais d'après les lumières infaillibles de la révélation de Dieu , la raison suprême que vous devez juger les ordres religieux.

Mais enfin , Monsieur , quels sont les motifs qui peuvent exciter dans votre esprit cette répugnance profonde que vous manifestez pour les pauvres moines ? Seriez-vous rebuté par la longue barbe des capucins et leur majestueuse robe de bure ? Par la ceinture de cuir et la chemise de laine du trappiste ? Par le scapulaire , la cucule et la

couronne du chartreux ? Le cordon du fils de saint François ? La guimpe de la sœur de Nevers ou la blanche coiffe de lin de la fille de Vincent de Paul ? Seriez-vous effrayé par les austérités et les macérations des disciples de Rancé, de sainte Thérèse et de sainte Claire ? Ces religieux et ces religieuses ne sont pas les victimes forcées du despotisme d'un père barbare : leur voix a prononcé librement les vœux solennels. Dans leurs chaînes, sous la haire et le cilice, ils trouvent le bonheur, et la prière et l'austérité leur laissent encore le temps de travailler pour leurs frères et de se rendre utiles à la société, comme nous vous le prouverons plus tard.

Si l'état monacal a toujours profondément répugné à votre intelligence et à votre raison, ne serait-ce pas peut-être, Monsieur, parce que vous n'avez pas assez nourri votre intelligence et votre raison des maximes évangéliques ? Ne serait-ce pas peut-être, Monsieur, parce que vous n'avez pas assez réfléchi sur le fond de la morale chrétienne ? Est-ce que vous n'avez pas lu ces paroles de l'Évangile : « *Si vous voulez être parfait, vendez tous vos biens et donnez-les aux pauvres.* » (1) Ces mots suffirent pour déterminer la vocation du patriarche de la vie érémitique. N'avez-vous pas lu encore ces autres paroles : « *Celui qui quittera sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou son épouse, ou ses fils, ou ses champs, à cause de moi, sera récompensé au centuple et possédera la vie éternelle.* » (2) Que fait le cénobite, l'anachorète ? Il se dépouille de ses biens pour enrichir le

(1) Matth. XIX. 21.

(2) Matth. XIX. 29.

pauvre ; il quitte sa famille pour ne plus s'occuper que de son âme et de son Dieu. Cet esprit de sacrifice , cette abnégation de soi-même , ce renoncement absolu aux joies profanes ; cette mortification de la chair et de l'esprit , des sens et des facultés de l'âme , sont enseignés à chaque page de l'Évangile. Que fait le cénobite , l'anachorète ? Comme le précurseur du Messie , il s'enfonce dans le désert , mène une vie austère et pénitente ; comme le Messie lui-même , comme Jésus-Christ dans la solitude , il jeûne et mortifie son corps , et vous vous étonnez qu'un enfant de l'Évangile , qu'un disciple du Christ , mette en pratique les maximes évangéliques , et marche sur les traces de son maître ? Votre étonnement nous surprend nous-même.

Peut-être la répugnance que vous manifestez pour les ordres monastiques , est-elle excitée par la fausse idée où vous êtes , qu'ils ne peuvent exister sans la persécution. C'est ce que vous nous dites en parlant des moines Maronites. Pour vous convaincre du contraire , nous nous contenterons de vous dire que dans presque tous les siècles de l'Église , dans les royaumes où la paix était florissante , se sont formés des ordres religieux ; qu'ils ont existé jusqu'à nos jours ; et qu'il ne faut attribuer leur décadence le plus souvent qu'aux sourdes menées et aux intrigues de l'impiété. Nous vous avons déjà prouvé qu'ils pouvaient suffire aux besoins de l'époque actuelle. Voilà , Monsieur , ce que nous avons à vous dire sur votre répugnance pour les ordres monastiques ; nous allons maintenant examiner s'ils sont contraires à la nature , à la famille et à la société.

Vous dites : « L'état monacal , dans l'époque où nous sommes , a toujours profondément répugné à mon intelli-

gence et à ma raison ; mais l'aspect du couvent de Saint-Jean-Baptiste serait propre à détruire ces répugnances , si, ce qui est contraire à la nature , à la famille , à la société, pouvait jamais être une institution justifiable. » (*Voy. en Orient. Tom. II. pag. 148.*)

§. V. Les ordres monastiques sont-ils contraires à la nature , à la famille et à la société ?

1°. *A la nature.* Oui , les institutions monacales sont contraires à la nature corrompue de l'homme , comme l'abnégation de soi-même , le mépris des grandeurs , la générosité d'un cœur noble qui pardonne à son assassin , comme le dévouement et les généreux sacrifices. L'égoïsme , la vengeance , l'orgueil , l'ambition , la cupidité sont plus conformes à la nature de l'homme , parce que l'égoïsme , la vengeance , l'orgueil , l'ambition , tristes suites du péché originel , sont comme des vices inhérents à l'humanité. Les savants du paganisme eux-mêmes étaient si frappés de cette vérité , qu'ils ne pouvaient s'expliquer la nature de l'homme avec cette suite funeste de passions , de pensées , de désirs qui souvent se combattaient dans leur âme ; ce mélange monstrueux de force et de faiblesse , de grandeur et d'ignominie , d'inclinations pour le vice et pour la vertu. Oui , Monsieur , les institutions monacales sont contraires à cette nature corrompue ; mais si vous entendez par nature , les principes sacrés , invariables , gravés de la main de Dieu lui-même dans le cœur de l'homme ; si vous entendez par nature cette lumière , qui fait briller de temps en temps ses rayons à travers les ténèbres de l'humanité , en un mot cette raison

qui n'est qu'une émanation de la raison suprême qui est Dieu ; oui , nous soutenons , Monsieur , que les institutions monastiques ne sont point contraires à la nature . Que demande à l'homme la nature ou la raison ? Qu'il atteigne la fin pour laquelle il a été créé ; et pour cela , qu'il remplisse les devoirs qui lui sont imposés envers lui-même , envers Dieu , envers ses semblables .

Quelle est la fin et la destinée de l'homme ? Le croyez-vous fait pour la terre ? Serait-il digne de la majesté et de la bonté d'un être souverain et d'un tendre père , de jeter , pour quelques instants sur ce lieu d'exil , l'homme , le chef-d'œuvre de ses mains ? D'entourer son existence , depuis le berceau jusqu'à la tombe , de misères , de souffrances et d'infirmités ? Si , en descendant dans la fosse , l'homme devait descendre dans l'abîme du néant , quelle idée devrions-nous nous faire de Dieu ? Si ce n'est celle d'un tyran qui se plaît à tourmenter une créature , à laquelle il a voulu donner le jour ? Mais non , ce n'est pas pour cet exil que l'homme a été créé . Le paganisme lui-même l'a compris ; et dans les bosquets délicieux des Champs Élysées il a fait errer les ombres de ses justes . Un de ses poètes a également compris que l'homme , dont le front noble regarde le Ciel , n'est pas fait pour la terre , comme ces êtres sans raison , dont la tête est courbée , et dont le bonheur suprême consiste dans le contentement de ses appétits grossiers et sensuels . La félicité de l'homme dédaigne ces plaisirs charnels ; et ce sont surtout ces plaisirs chastes et purs , que lui procurent la science et la vertu , qu'il recherche . L'homme est donc créé pour le Ciel ; il marchera donc dans la voie qui doit le conduire à cette fin , en remplissant ses devoirs envers Dieu , envers lui-même et envers son prochain .

2°. *D'abord envers Dieu.* La raison nous apprend que l'homme doit rendre à Dieu ses adorations, ses hommages et lui témoigner son amour. Or, nierez-vous, Monsieur, que l'homme dans la solitude, dans le silence des bois et du désert, se trouve plus porté à s'unir à Dieu, à faire monter vers lui, sur les ailes de la prière, les élans de son cœur embrasé; à goûter les célestes ravissements de l'extase, à lui témoigner, en un mot, la reconnaissance qu'il lui doit? Quand l'aurore, sur son char de rose, fera pâlir la reine des nuits, que du sein des bosquets odorants s'élèveront mille joyeux concerts vers le trône de l'éternel, l'humble anachorète, le pieux cénobite fera monter vers lui l'encens de sa prière; et la voix de l'homme se mêlera aux divins accords de la harpe du Séraphin. A chaque heure du jour, avant et après son repas champêtre; le soir, avant d'étendre sur la paille ou sur la planche ses membres macérés par la haire, il élèvera son âme et son cœur vers son Dieu, et quand la nuit sera au milieu de sa course, aux tintements redoublés de la cloche argentine, le sommeil fuira ses paupières; il imprimera sur lui le signe de la croix; il viendra se prosterner dans le sanctuaire; et seul dans la nature, tandis que tout goûte les douceurs du repos, il prouvera à son Dieu qu'il veille pour lui, pour le chanter, le prier, le bénir et l'aimer. Pourrait-il au milieu du tumulte du monde, des embarras et des occupations de la famille, de la corruption des cités, s'unir d'une manière si intime à son Dieu? Pourrait-il avec autant de recueillement lui offrir le juste tribut de ses vœux, de ses adorations et de ses hommages? Mais l'accomplissement des devoirs qu'il a à remplir envers Dieu ne l'empêchera

pas de remplir ceux dont il doit s'acquitter envers lui-même et envers ses semblables.

2°. *Envers lui-même.* Élevé au-dessus des êtres privés de la raison, il doit avoir la conscience de sa dignité et se montrer en tout digne de sa céleste origine. Eh bien ! dans ses mystérieux entretiens , dans ses rapports fréquents avec Dieu , il apprendra dans la solitude à se dégager des affections terrestres : l'air contagieux du siècle aurait pu lui communiquer son poison. Dans le désert , dans l'éloignement des hommes courbés vers la terre , il prêtera une oreille plus attentive aux inspirations de la grâce. Il comprendra mieux que dans le monde , qu'il doit d'autant plus s'élever au-dessus des êtres sans intelligence par une sage conduite , que la Providence l'a élevé par ses nobles facultés au-dessus d'eux. Il comprendra mieux dans la retraite que dans le monde , qu'il s'abaisse , qu'il se ravale , qu'il se dégrade , s'il place sa félicité là où l'être sans raison trouve le bonheur. Image de la Divinité , il saura mieux , dans la solitude , réfléchir en lui , pour ainsi dire , ses divins attributs , la bonté , la sagesse , la noblesse et la sainteté. Parcourez la vie des anges des Scétés et de la Thébaïde pour vous mieux en convaincre. Et tout en remplissant ses devoirs envers Dieu , tout en conservant sa dignité , il saura se rendre utile à ses frères.

3°. *Envers ses semblables.* 2°. Les ordres monastiques ne sont pas contraires à la société. — Il nous sera facile , de vous prouver , Monsieur , en vous montrant le cénobite remplissant les devoirs qui lui sont imposés envers ses frères , que le système monacal n'est pas , comme vous l'avancez témérairement , contraire à la société. Voyez cet

infortuné que le monde repousse ; il trouve partout des cœurs d'airain , les portes de l'opulence ne s'ouvrent point à ses cris plaintifs ; il tend vainement la main pour recevoir l'obole , qui doit lui fournir un modeste repas. Il trouve dans l'épaisseur des forêts , à l'ombre des montagnes , des cœurs qui ne sont point fermés par l'égoïsme. Sa voix est entendue ; une main bienfaisante verse le baume sur ses plaies , essuye ses pleurs et secoue la poussière de ses vêtements ; une onde limpide rafraîchit ses membres fatigués. La charité chrétienne fait revivre les soins touchants de l'antique hospitalité. Ce pauvre a trouvé un abri contre l'intempérie des saisons , du pain , pour apaiser la faim qui le dévore , et cette nourriture céleste qui apaise la faim de l'âme , cette parole divine , cette grâce , cette paix et ce bonheur qui fuient les tentes du monde. C'est un cloître qui a recueilli sa misère. C'est ainsi que le cénobite se montre utile à la société. Il ne se contente pas de prier , il soulage l'indigence. Il ne reste pas oisif ; il conduit la charrue pour défricher des landes stériles. Il trace de fertiles sillons et fait croître des épis sur un terrain humide qui ne portait que des joncs sauvages. Les riches toisons de ses brebis lui fournissent de la laine pour ses vêtements ; ses vaches , du lait pour sa nourriture. Il ne vit point de la sueur du peuple , il travaille pour subvenir à ses besoins. Pour se délasser de ses exercices spirituels , avec des feuilles de palmier il tressera des nattes et des corbeilles. Vous le verrez toujours occupé à se rendre utile à ses semblables. Ici , l'élève de saint Bruno transcrit des manuscrits échappés à la flamme ou à l'ignorance stupide ; là , le disciple de saint Benoît se livre à

des travaux scientifiques ; dans les îles de l'Océanie , dans les Indes , au fond de l'Asie , les enfants de saint Lazare , de saint Ignace , de saint Dominique civilisent des peuples sauvages et les courbent sous le joug aimable de l'Évangile. Les fils du Bienheureux La Salle apprennent à l'enfance les éléments de la science et de la vertu. Le capucin, l'oblat de Marie etc. évangélisent les populations des campagnes. Les bagnes , les prisons , les écoles , les hôpitaux , les chaires , les terres du Tropique , les Zônes glacées , tout devient le théâtre du zèle des religieux. Ils trouvent le monde entier trop étroit , leur ambition n'est pas de le gouverner mais de le gagner à Jésus-Christ. Nous n'entrons pas ici , Monsieur , dans de plus longs détails qui nous entraîneraient trop loin. Ces quelques mots suffiront pour vous prouver que les corporations religieuses ont rendu , rendent et rendront les services les plus éminents à la société ; et pour achever de dissiper tous vos préjugés sur cette matière , vous n'auriez qu'à relire quelques pages d'un livre , dont l'auteur vous estime et vous honore , quelques pages du Génie du Christianisme. Il est donc faux que les institutions monastiques soient contraires à la nature et à la société. Voyons maintenant si elles sont contraires à la famille.

3°. *A la famille.* Nous ne concevons pas trop ce que vous voulez dire. On entend par famille , ceux qui sont d'un même sang , ceux qui vivent dans une même maison , sous un même chef. Or , nous croyons que rien n'est plus propre que le système de communauté pour entretenir l'union et l'amour réciproque ; nous vous donnerons pour preuves les chrétiens de la primitive église. Voudriez-vous

censurer ici le célibat monastique ? Nous pourrions toujours vous dire : puisque vous admirez le célibat des religieux maronites (1), pourquoi le blâmer dans les religieux français, italiens ou espagnols ? Le célibat, Monsieur, ou l'état de ceux qui ont renoncé au mariage par motif de religion est autorisé par un grand nombre de passages de l'Ancien et du Nouveau Testament. (2) *Ceux qui ont embrassé cet état*, dit Isaïe (3), *sont parmi les hommes comme les sapins parmi les buissons et comme le myrte qui croît au milieu des orties*. Jésus-Christ n'a-t-il pas gardé le célibat ? Vous qui êtes un si grand admirateur de l'Évangile, n'y avez-vous pas lu ces paroles : *Celui qui quittera sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou son épouse, etc. etc. pour mon nom, sera récompensé au centuple et possédera la vie éternelle* ? (4) Et vous trouveriez étrange que des chrétiens missent en pratique les maximes de l'Évangile ?

Nous pourrions, Monsieur, vous prouver fort au long que tous les peuples anciens ont attaché une idée de perfection à l'état de *continence*, et ont jugé que cet état convenait surtout aux hommes consacrés au culte de la Divinité : Juifs, Égyptiens, Perses, Indiens, Grecs, Thraces, Romains, Gaulois, Péruviens, Philosophes, Pythagore et Platon,

(1) Les Maronites se réunirent à l'Église Catholique et Romaine dans le douzième siècle sous le patriarche Aimeri. Ils étaient auparavant monothélites. Ils se servent de la langue chaldaïque et de l'arabe vulgaire au lieu du latin.

(2) Sap. iv, 1. 2. — Isaïe, lvi, 5. 6. — Eccl. vii, 26. — Matth. xix, 12. — Rom. vi, 13 ; xii, 1. 2. — *Passim*. Gal. v, 16. — Thess. v, 22, 23. — 1. Cor. vii, 7. 38. *Passim*. — Apoc. xiv. 4, etc.

(3) Isaïe. lv, 13.

(4) Matth. xix, 29.

(vos deux sages favoris) tous se sont accordés sur ce point.

Mais voici une question à laquelle nous vous prions de répondre. N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'un homme qui renonce aux plaisirs du siècle , sacrifie sa liberté pour se dévouer corps et biens au service de ses frères , pour consacrer son patrimoine, ses forces, ses facultés, ses soins, ses labeurs, ses veilles, ses sueurs, tout son être pour ses frères ; n'est-il pas vrai que cet homme mérite bien de l'humanité ? Eh bien ! ce généreux sacrifice, c'est le sacrifice du religieux !

§. VI. Contradiction du critique.

Nous vous avouons franchement, Monsieur, que la faiblesse de notre intelligence ne vous comprend pas toujours. Vous nous dites : *Que les couvents sont contraires à la nature, à la famille et à la société; que celui de saint Jean-Baptiste et tous ceux de la Terre Sainte sont une exception, parce qu'ils sont très-utiles.* Pourriez-vous nous expliquer, Monsieur, comment une chose qui est contraire à la nature, à la famille et à la société peut être permise et devenir utile à la société ? Savez-vous qu'on pourrait tirer de monstrueuses conséquences de votre principe, et que des âmes simples, peu initiées aux mystères de la philosophie moderne, pourraient regarder bien des crimes tels que l'assassinat, le vol, l'adultère, le parjure, comme permis, s'ils pouvaient devenir par exception, utiles à la société ? Mais ce que nous trouvons de plus singulier, c'est que ces couvents, qui sont contraires à la nature, soient utiles et justifiables, précisément parce que ceux qui les

habitent donnent l'exemple de certaines vertus à des peuples qui les ignorent. Ces peuples, qui ignorent ces vertus, sont mulsumans; il valait bien la peine, Monsieur, de nous tant vanter l'excellence de la religion musulmane, qui ignore certaines vertus chrétiennes ! Et ne voyez-vous pas, M. de Lamartine, que des hommes qui sont des modèles de vertu ne peuvent jamais nuire à la société ? Et pourquoi ne pourraient-ils pas donner ailleurs que dans la Palestine et sur les montagnes du Liban, ces exemples de vertu ?—*Parce qu'ils sont persécutés et opprimés par les Turcs ?*—Que devient la tolérance de ce peuple de patriarches et de philosophes ? Les moines, Monsieur, sont souvent persécutés dans les pays chrétiens avec autant de fureur que dans les pays soumis au Croissant.

Vous nous dites, en parlant des monastères du Liban : « C'est le pays le plus religieux du monde, et le seul pays peut-être où l'existence du système monacal n'ait pas encore amené les abus qui l'ont fait détruire ailleurs. Ces religieux pauvres et utiles, vivent du travail de leurs mains, ne sont à proprement parler que des laboureurs pieux et ne demandent au gouvernement et aux populations que le coin du rocher qu'ils cultivent, la solitude et la contemplation. Hommes simples qui ne visent à aucune richesse, à aucune renommée de ce monde. Travailler, prier, vivre en paix, mourir en grâce et inconnus des hommes ; voilà toute l'ambition des religieux Maronites. » (*Voy. en Orient. T. III. p. 7, 162.*)

Quelle est l'ambition des trappistes ? N'est-ce pas de travailler, prier, vivre en paix, mourir en grâce et inconnus des hommes ? ne sont-ils pas à proprement parler de

pieux laboureurs , qui vivent du travail de leurs mains ? Ne sont-ils pas utiles par l'hospitalité qu'ils donnent , eux aussi , aux pèlerins et aux voyageurs ? par l'exemple qu'ils donnent des vertus que ne connaissent point les philosophes ? Que demandent-ils de plus au gouvernement et aux populations que le coin du rocher qu'ils cultivent , la solitude et la contemplation ? Vous voyez donc , Monsieur , que les religieux du Liban et de la Terre Sainte ne sont pas les seuls qui doivent trouver grâce à vos yeux. Nous pourrions vous parler d'un grand nombre d'autres , qui , si vous étiez conséquent , devraient avoir encore toutes vos sympathies.

« Excellents religieux , dites-vous , toujours en parlant des Maronites , qui sont les fils et les pères du peuple , qui ne vivent pas de sa sueur.... » (*Ibid.*)

Nous vous dirons , Monsieur , avec l'abbé Ségui (1) à vous et à tous les philosophes , qui accusent nos religieux d'avoir vécu ou de vivre de la sueur du peuple : « Savez-vous , oisifs » et frivoles politiques , que vos discours ne décèlent pas » moins votre ignorance que votre injustice ? Savez-vous » que la plupart de ces terres que vous enviez aux enfants du » cloître , n'étaient sous vos pères peu laborieux , peu in- » dustrieux , que des champs arides et méprisés ; que les » mains de ces cénobites , lorsqu'elles n'étaient pas levées » vers le Ciel , étaient baissées vers la terre pour la rendre » féconde ; qu'ils ont payé à la république en perfection- » nant l'art de la culture des campagnes , beaucoup plus » que le prix de ses bienfaits , et qu'aussi ingrats qu'injus-

(1) L'abbé Ségui , Panégyrique de saint Bernard.

« tes , lorsque vous murmurez de leur abondance , vous leur êtes en partie redevables de la vôtre. »

Depuis , la Révolution a dépouillé les religieux des terres qu'ils avaient arrosées de leurs sueurs ; ils n'ont plus d'autre ressource pour vivre que la charité des fidèles et le travail de leurs mains.

Nous continuons la lecture de l'article qui concerne les moines , et nous nous apercevons que vous ne tardez pas à vous contredire ; ce qui arrive fréquemment : *salvâ reverentiâ*. Ces ordres monastiques qui répugnent profondément à votre intelligence et à votre raison dans l'époque actuelle , *le siècle des lumières !!!* qui sont contraires à la nature , à la famille et à la société ; qui ne peuvent être justifiâbles que dans la Syrie , le sont tout à coup dans toutes les contrées du monde habitable , qui est-ce qui les justifie ? C'est vous , M. de Lamartine ; vous nous dites : « Les ordres monastiques n'ont que deux choses qu'ils puissent mieux faire que le gouvernement : instruire les hommes et les soulager dans leurs misères corporelles. Les écoles et les hôpitaux , voilà les deux seules places qui restent à prendre pour eux dans le mouvement du monde actuel. » (*Ibid. ut suprà.*)

Une observation importante à faire aux détracteurs des monastères et des couvents , c'est que les abus , qui ont existé autrefois , ne peuvent exister aujourd'hui. La Révolution qui , en les dépouillant de leurs biens , les a mis dans l'impuissance de soulager tant de malheureux , à tari en même temps la source du mal. Le despotisme paternel , la cupidité , l'espoir assuré d'une vie tranquille faisaient quelquefois entrer dans les cloîtres , des hommes que la voix

de Dieu repoussait de ces saintes demeures : ce qui faisait naître bien des désordres. Aujourd'hui , les couvents sont pauvres , on n'a plus à craindre ces inconvéniens. Les vocations sont libres : ce n'est plus la violence , ce ne sont plus les attrait d'une vie oisive et commode qui peuplent les monastères ; mais la vanité des promesses du siècle , les plaisirs d'une vie pure , l'amour de la pénitence , l'éloignement des dangers spirituels que l'on court dans le monde. Et que l'on ne se figure pas que la vie des cloîtres se passe dans l'oisiveté : on emploie à des travaux utiles les heures du jour et la partie de la nuit qui ne sont pas consacrées à la prière et au sommeil.

§. VII. Réponse à quelques objections.

« Mais , dit-on , à quoi bon toutes ces austérités absurdes ? — N'admirez donc pas les disciples de Pythagore , qui passaient tant d'années sans parler ; n'admirez pas la sobriété de Fabius , d'Aristippe , de Diogène et de tant d'autres philosophes qui ne vivaient que d'herbes ; n'admirez pas la patience d'Épictète et de Socrate , ni leur douceur , ni leur mépris pour les honneurs et les richesses.... Ce n'est donc que dans les siècles passés et chez les païens , que les exemples de ces grandes vertus peuvent toucher ! mais la tradition peut en exagérer les traits , et elle nous apprend que ces hommes rares eurent des erreurs et des faiblesses , et nous ne pouvons douter de ce qui existait (et de ce qui existe encore) si près de nous ; et si l'on trouve quelque singularité dans la vie d'un Père de la Trappe , du moins n'y trouve-t-on aucun des vices qu'on reproche aux philosophes du paganisme. Mais , répète-t-on , pourquoi ce silence éternel ? —

Pour ne point médire , pour ne point calomnier , pour ne point disputer , pour ne jamais profaner le don de la parole... — A quoi bon ces habits de laine , ces lits si durs , cette privation de toutes les choses commodes et agréables ? — A quoi bon ? A donner aux pauvres tout l'argent que coûteraient des habits de soie , de bons lits , de jolis meubles , des mets recherchés , etc. etc. Osera-t-on dire à quoi bon passer une partie du jour à labourer la terre ? Au moins conviendra-t-on que ces travaux d'agriculture sont utiles , et qu'ils donnaient un excellent exemple aux paysans de ce pays ? Mais enfin , — A quoi bon passer tant d'heures dans une église ? à quoi bon passez-vous tant d'années à la cour , où vous éprouvez tant d'ennui , dans l'espoir toujours incertain et souvent trompé d'obtenir , quoi ? — Un vain titre , un ruban , un tabouret. Ce ne sont pas de telles frivolités qui attirent et retiennent ces religieux à l'église ; ce n'est pas seulement l'espoir , c'est la certitude d'obtenir , non des biens fragiles et périssables , mais une éternelle félicité. Pensez , si vous voulez , que leur opinion , n'est pas fondée , qu'il importe ? Dès qu'ils sont persuadés. La récompense qu'ils se promettent étant certainement plus grande que celle que vous recherchez , ils ont assurément plus de plaisir à chanter les louanges de Dieu , que vous n'en avez à flatter et à célébrer les grands de la terre ; d'ailleurs , les concurrents vous inquiètent et l'incertitude vous tourmente. Pour eux , ils n'ont point de rivaux à craindre ; ils sont assurés de recevoir le prix de leurs travaux ; vous aspirez et ils attendent : jugez combien ils sont plus heureux dans l'église que vous ne l'êtes dans l'antichambre d'un prince ou dans le cabinet d'un ministre. Ainsi donc , quand leur opinion

n'aurait pour base qu'une illusion , vous ne devriez pas les appeler des fous , puisqu'ils sont vertueux , bienfaisants , utiles , et qu'ils se trouvent heureux ; et si leur opinion est fondée , quel nom leur est dû ? Et vous qui les méprisez , quel est celui que vous méritez ? Quel sera leur destin dans l'éternité ? et quel sera le vôtre ?.... On les a bannis ces vertueux et paisibles solitaires ; on a dépouillé ceux qui se refusaient tout pour donner aux pauvres ; on a chassé de leur patrie ceux qui , depuis plus d'un siècle , exerçaient sans interruption une si touchante hospitalité !.... Respectables fugitifs , entrez avec confiance sur une terre étrangère. Quel peuple serait assez barbare pour ne pas s'honorer de vous offrir un asile ? (1) »

Les Trappistes de la Meilleraie , chassés du sol de la France , furent reçus avec amour et bonté par l'Irlande. Aujourd'hui la France catholique accueille comme des frères ces dignes enfants des cloîtres que l'Espagne révolutionnaire expulse de leurs saintes demeures. Nous ne faisons que payer une dette sacrée. Aux jours de discordes civiles , l'Espagne heureuse et catholique donnait la plus touchante hospitalité à nos prêtres et à nos religieux qui avaient échappé au glaive des tyrans.

Conclusion.

En résumé : L'état actuel de la société peut très bien comporter des ordres monastiques. Ils sont capables de satisfaire à tous les besoins de notre époque. Vous avez de la répugnance pour les ordres religieux , parce que vous

(1) Madame de Genlis. Les monuments religieux , pag. 120.

en avez des idées peu exactes. Ils ne sont contraires ni à la nature , ni à la famille , ni à la société ; vous vous contredites (ce qui surprend *les hommes incomplets*) en avançant d'un côté, que les ordres monastiques ne peuvent être justifiables , et de l'autre , qu'il y a deux choses qu'ils peuvent mieux faire que le Gouvernement : instruire les hommes et les soulager. Les objections des déistes contre les moines sont vaines et frivoles. Voilà , Monsieur , ce que nous avons cherché à vous prouver , avons-nous réussi ? Nous l'espérons. En attendant le plaisir de vous donner bientôt de nos nouvelles ,

Nous avons l'honneur d'être avec un profond respect, etc. etc.

TREIZIÈME LETTRE.

1°. Les Jésuites en Syrie. 2°. De leurs missions chez les Arabes S'ils n'ont jamais réussi parmi eux. 3°. Leur influence. 4°. Question d'Orient. 5°. M^r. de Lamartine faux prophète, singulier raisonnement du voyageur-philosophe. 6°. Contradiction du critique. Il n'est point vrai que le haut clergé du Liban ait éloigné les Jésuites.

§. I. les Jésuites en Syrie.

Après avoir parlé des moines et des couvents en général , il est tout naturel de parler des Jésuites, sur le compte desquels vous avancez des propositions étranges.

Monsieur, il y avait autrefois des Jésuites en Syrie , il y en a encore ; il y en avait quand vous avez visité cette contrée. C'était là un beau thème , thème tout fait , mais enfin thème heureux pour un diplomate futur. Il devenait dès lors de toute impossibilité à un observateur sérieux de ne pas jeter un coup-d'œil , au point de vue politique , sur la position dans les provinces syriennes de ces hommes influents , toujours et nécessairement mêlés , comme chacun sait , à la politique des gouvernements , qu'ils soient turcs ou qu'ils soient égyptiens. Voici donc Monsieur, vos observations profondes et vos considérations historiques.

« Les Jésuites , dites-vous , ont essayé plusieurs fois d'établir leurs missions et leur influence parmi les Arabes ;

ils n'ont jamais réussi, et ne paraissent pas destinés à plus de succès de nos jours. » (*Voy. en Orient. T. II. p. 370.*)

Ce qui nous paraît d'abord plaisant dans cette phrase, c'est le merveilleux aplomb de son auteur, et ce ton définitif; nous dirions presque ce décret historique, par lequel, Monsieur le voyageur oriental, vous décidez sans restriction, ni ombre de doute, que *les Jésuites n'ont jamais réussi chez les Arabes*. Mais, Monsieur, il s'agit ici d'un fait public, d'une chose historique. Où sont vos preuves? Nous suffit-il de votre assertion? Et pourquoi? — Parce que vous avez écrit des vers? Mais on peut, dans un style harmonieux, coudre une à une, les assujétissant au mètre et à la rime, de vagues imaginations; on peut chanter *le lac azuré, la nue qui passe, le ciel bleu, et le doux reflet de la lune*, sans avoir obtenu à ce titre, chez les hommes sérieux, l'incontestable droit d'être cru sur parole, surtout en matière d'histoire, science positive, s'il en fut jamais. *Les Jésuites*, dites-vous, *n'ont jamais réussi chez les Arabes*. Qu'ils ne les aient pas tous convertis au Christianisme, rien de plus vrai; et, sous ce rapport, ils se trouvent assez dans le cas de tous les apôtres. On ne voit pas d'ailleurs comment une nation farouche, ignorante, fanatique, sera tombée toute assouplie aux pieds d'une douzaine de missionnaires, se transformant en moins d'un siècle en peuple poli, civilisé et chrétien; surtout quand on songe que ce peuple est mahométan, qu'il y a peine de mort pour le déserteur du Coran, que cette douce punition est également réservée au missionnaire qui tenterait de faire d'un sectateur de Mahomet un adorateur du

Christ (1); et que tout le ministère des Jésuites se bornait dès lors à maintenir dans la foi et les mœurs chrétiennes les restes malheureux des anciennes populations de l'Orient échappées, on ne sait par quelle providence divine, au fer assassin des farouches Musulmans et à leurs lois oppressives et barbares.

Mais vous n'avez pas voulu probablement, Monsieur, reprocher aux Jésuites d'avoir laissé les Turcs, toujours turcs. A ce titre vous leur décerneriez de doux et suaves éloges. Car vous aimez beaucoup les Turcs *ce peuple à la prière, ce peuple tolérant*. Il s'agit donc ici seulement des Arabes chrétiens, voyons, l'histoire à la main, *si les Jésuites n'ont jamais réussi parmi eux*. (2)

§. II. De leurs missions chez les Arabes ; s'ils n'ont jamais réussi parmi eux.

Ils avaient cinq établissemens en Syrie : à Alep, à Damas, à Tripoli, à Seyde ou Saïda et à Aïntoura dans le Kesrouan chez les Maronites. Vous, Monsieur, si scrupuleux observateur, dans votre voyage, des plus minutieuses particularités, vous auriez pu voir de vos yeux le monogramme, ou chiffre de la compagnie de Jésus, encore accolé aux armes de France, sur le fronton d'entrée de ces divers établissemens.

(1) Annales de la Propagation de la Foi. T. IV. p. 1. Coran. Ch. de la Conversion.

(2) Voir la lettre du jésuite Riceadona, 10 décembre 1838, insérée dans les Annales de la propagation de la Foi, qui donne un démenti formel aux assertions étranges du voyageur bourguignon, et prouve que les enfans de saint Ignace ont réussi même parmi les Musulmans. II^e. Partie. Lettre II.

La fondation de ces missions remonte à l'an 1625 sous Urbain VIII. Ce grand Pape demanda au général des Jésuites Muzio Vitelleschi, des ouvriers évangéliques, capables de raviver et de soutenir chez les Arabes ou Syriens la foi de leurs pères. Le général jeta les yeux sur la France, terre toujours féconde en hommes apostoliques, et les PP. Manilier et Stella, tous deux de la province de Lyon, furent destinés à cette œuvre. Ils se fixèrent la même année à Alep. Les autres établissements ne tardèrent pas à se former, et depuis cette époque, ils se sont constamment soutenus, et ils ont fait le bonheur des populations chrétiennes. Ils sont tombés à la suppression des Jésuites seulement. On voit donc avec combien de vérité vous avez écrit :

Les jésuites ont essayé plusieurs fois d'établir leurs missions et leur influence parmi les Arabes ; ils n'ont jamais réussi.

Si vous refusez de nous croire, reprenez la route d'Orient, les Chrétiens de ces contrées vous confirmeront la vérité de nos paroles, vous pourrez voir de vos yeux, que vous semblez avoir trop menagés dans votre voyage, les maisons fondées par les Jésuites : si cette course n'était plus maintenant de votre goût, consultez les archives du royaume, allez aux ministères des affaires étrangères, de la marine ou du commerce, vous pourrez y trouver d'anciens parchemins, témoins véridiques de nos affirmations; et si toutes ces recherches vous paraissent trop laborieuses, alors ouvrez un livre d'histoire, *les Lettres édifiantes*, tout au moins, dont les trois premiers volumes pourront vous édifier sur cette question.

Il est donc historiquement avéré que, pour les missions

au moins, *les Jésuites ont réussi* à les établir *parmi les Arabes*, et cela, sans l'avoir essayé plusieurs fois, mais dès le premier essai. L'histoire, cette incorruptible dépositaire de la vérité, nous autorise donc à vous reprocher, Monsieur, un mensonge ou beaucoup d'ignorance ; choisissez.

§. III. De l'influence des Jésuites parmi les Arabes.

Mais vous ne parlez pas seulement des missions des Jésuites, vous parlez encore de leur influence. Cette influence des enfants de saint Ignace parmi les Arabes, sera sans doute, celle de tout missionnaire chez les peuples qu'il évangélise : influence toute morale, librement acceptée, et ordinairement aimée, bénie, au moins par les Chrétiens sincères et vertueux ; influence, dont le principe premier est dans la mission divine, dans l'apostolat catholique, dans le caractère sacré et les nobles fonctions d'un ministère auguste et bienfaisant : influence obtenue par la parole divine, par les sacrements, et aussi (on est bien forcé d'en convenir) par la vie pure, le dévouement surnaturel, les vertus héroïques, le mérite enfin du missionnaire. La chose, en effet, est inexplicable sans cela : le missionnaire ne donne ni or, ni argent, il ne prêche aux peuples ni la révolte, ni les lois agraires, ni la licence ; au contraire, pauvre, sans faste, il vient au milieu d'eux, une croix à la main, et repète, parmi les nations abruties, les enseignements de l'Homme-Dieu mort au Calvaire, et annonce le salut, la véritable délivrance par la foi et par les mœurs chrétiennes. Cependant il a toujours été influent ; les Jésuites, comme les autres, et, s'il faut s'en rapporter à

l'histoire , plus que les autres peut-être , ont toujours eu cette influence. L'origine de cette influence n'est pas sur la terre , mais dans le ciel. Le succès des hommes apostoliques dans l'œuvre divine , dans la propagation de l'Évangile , nous les a toujours fait envisager comme *les ambassadeurs du Christ* (1) , les ministres du Très-Haut , les instruments actifs de la rédemption. Oui , Dieu merci , ils sont à ce titre , et seront toujours influents ; oui , les Jésuites ont eu , eux aussi , eux qui ne forment pas pour rien la Compagnie de Jésus , oui , ils ont toujours eu cette influence , même chez les Arabes de la Syrie : il faut vous l'apprendre , Monsieur , puisque vous ne le savez pas.

Les Jésuites ne furent jamais accusés de paresse. Le philosophe de Ferney , qui les connaissait beaucoup mieux que vous , sans les aimer néanmoins davantage , Voltaire a loué leur vie laborieuse. Aucun pamphlet , aucun libelle ne les a dits paresseux : Dieu sait pourtant que de pamphlets , que de libelles ont fait pleuvoir sur eux l'impiété , l'hérésie , le libertinage ou l'ignoble envie. Il suit de là que leur influence chez les Arabes est incontestable ; s'ils n'avaient rien fait , rien obtenu , ils se seraient retirés. Leurs établissements , fondés en 1625 , se sont maintenus et multipliés jusqu'à la suppression de leur Ordre : donc , un siècle et demi durant , ils ont eu de l'influence en Syrie.

Du reste les faits le prouvent assez : vous pouvez en voir le détail intéressant dans les *Lettres édifiantes*. Si vous récusiez ce témoignage , (vous auriez mauvaise grâce à le faire ,) ce superbe et facile dédain ne nous désarmerait

(1) *Pro Christo ergo legatione fungimur*. II. Corinth. v. p. 20.

pas ; nous vous prendrions alors par votre *faible*, je veux dire, la politique. Voici, là dessus, un raisonnement à la portée de tous les esprits.

§. IV. Question d'Orient.

On a parlé et l'on parlera beaucoup encore de ce qu'on est convenu d'appeler dans le monde politique *la question d'Orient*. C'est en effet une question, et certains écoliers y ont fort mal répondu, à notre avis ; quand vint l'heure critique de l'examen, soit faute d'étude, soit incapacité radicale, ces échappés de collège s'embrouillèrent, se perdirent ; ils battirent si bien la campagne sur cette pauvre question que c'était le cas ou jamais de leur refuser net le diplôme de bachelier. Quoi qu'il en soit, d'anciens souvenirs se sont alors réveillés ; le protectorat de la France a été invoqué ; on a rappelé et on a fait sonner bien haut l'influence du nom français dans tout le Levant : en un mot, on a dit, et l'on disait vrai, combien il était impolitique, désastreux pour nous, et malheureux pour les Levantins de perdre lâchement et de laisser tomber en d'autres mains une influence acquise depuis si longtemps en Orient par la France. Quiconque sait quelque chose de l'Orient, ne doute pas de la réalité et de l'ancienneté de cette influence. La diplomatie européenne, les machiavels anglais surtout n'en ont pas douté.

Maintenant, Monsieur, nous vous adresserons une question. D'où vient cette influence de la France sur les Orientaux ? A quoi tient-elle ? Vous n'en savez trop rien ; nous allons vous l'apprendre. Nous vous étonnerons beau-

coup , je le vois ; n'importe , dussent votre poétique front se dérider et vos harmonieuses lèvres en sourire ; dussiez-vous même en hausser les épaules, voici la réponse historique, *la vérité vraie*, comme dirait M^r. Thiers : cette influence est due aux Jésuites. Ne vous fâchez pas , Monsieur , qu'on ne se fâche pas non plus autour de vous : veuillez plutôt les uns et les autres nous écouter jusqu'au bout : seulement un peu de patience, de raison et de bonne foi.

D'abord l'influence française en Orient ne peut venir de nos traités avec la Sublime Porte. Ces traités ont pu nous mettre en bons rapports avec ce gouvernement , ils n'ont pas, je le présume, insinué dans les cœurs l'amour de la France. En effet , qui aime la France en Orient ? Les Chrétiens, c'est-à-dire, les Catholiques ; le peuple musulman nous méprise et nous déteste, comme il méprise et déteste par religion tous les infidèles. Mais les Catholiques , soumis au Turc , n'aiment pas, vous le savez bien, le gouvernement turc , et ils n'ont pas lieu de l'aimer : ce ne sont donc pas les transactions politiques entre les cabinets de Paris et de Constantinople qui nous valent l'affection des Catholiques syriens. Il est vrai , la France autrefois obtint en leur faveur quelques actes d'humanité et de justice ; sous ce rapport la politique nous valut quelque chose. Et plutôt à Dieu qu'on le comprit aujourd'hui ; mais ceci, bien loin de déranger ma thèse, la confirme au contraire et la met dans tout son jour. Je vous le prouverai tout à l'heure.

En second lieu, attribuez-vous cette influence à notre commerce ou à notre marine ? Mais tous les peuples de

l'Europe trafiquent dans le Levant , et aussi bien que nos vaisseaux , les navires étrangers abordent en Orient : sous ce rapport , nous sommes sur le pied d'égalité avec les nations étrangères.

Invocera-t-on le grand nom de la France ? je sens tout ce que cette grandeur a de magique : je sens néanmoins qu'une telle fascination , très-puissante sur les âmes poétiques , à laquelle le chanfre des *Méditations* ou des *Harmonies* doit se sentir porté à accorder beaucoup , ne sera jamais cependant envisagée par les hommes sérieux comme la source naturelle de notre puissance en Orient.

A quoi tient-elle donc encore une fois ? D'où vient-elle ? Des Croisades , n'est-ce pas ? Vraiment , c'est amener les choses d'un peu loin : et puis , on se croisait partout ; Tancrede n'était pas français , et les Allemands prétendent avoir quelque part de gloire dans les hauts faits de Godefroi de Bouillon. Ne descendons pas jusqu'à Saint Louis , ce serait encore un peu trop haut : puis les Génois et les Vénitiens nous diraient que de Saint Louis à Louis XIII ils étaient plus que nous influents et actifs dans les Échelles du Levant.

De quel côté vous tournerez-vous , Monsieur ? Si vous le voulez bien , l'histoire vous tirera de peine. Elle vous apprendra une chose incontestable , une chose que nous vous invitons à vérifier dans les archives de France : le grand Colbert , homme d'affaires , vous aidera à résoudre ce nouveau point de vue de *la question d'Orient* , nouveau pour vous et pour bien d'autres , mais que de véritables politiques , de véritables hommes d'État n'auraient pas dû ignorer. Oui , l'histoire à la main , les Jésuites ont

donné à la France son influence en Orient. Voici comment.

Les Jésuites missionnaires en Syrie, étaient français ; ils eurent cependant parmi eux des Syriens , le P. Nacchi , par exemple , supérieur de ces missions pendant un long espace de temps. Or , d'après les règlements et les divisions administratives de l'Ordre , ces Jésuites syriens appartenaient aux provinces de la compagnie de France. On sent assez tout ce que cette fusion ou incorporation des indigènes avec les français donnait à ceux-ci d'influence facile et naturelle dans un pays où ils comptaient des frères .

Ensuite , la vie du missionnaire le mêle , l'identifie aux populations ; son ministère le met dans des rapports de tous les instants avec la famille : il est l'homme de la contrée , et chez un peuple religieux , comme les Maronites , par exemple , son ministère partout aimé , partout béni , lui gagne les cœurs , et les cœurs aiment aussi bientôt le pays d'où lui sont venus ces consolateurs , et ces guides bienfaisants , ces pères vénérés et tendrement chéris. De frivoles mondains , des hommes de plaisir , ceux qui ne savent de la religion que des choses vagues , indécises , qui la reçoivent comme un sentiment ou un préjugé , tranchons le mot , les Chrétiens sans Christianisme , comme vous en connaissez , Monsieur , ceux-là verront , nous le savons bien , dans ce portrait du missionnaire une figure de roman ; ils y verront ce qu'ils voudront , l'expérience qui n'est pas romantique , continuera cependant à fournir des preuves , à se rire des philosophes de salon et de théâtre , à instruire les nations de la puissance du ministère apostolique. De-

mandez plutôt aux Syriens eux-mêmes , et ils vous diront ce que leurs pères leur ont dit des bienfaits reçus par le ministère des anciens missionnaires , et quels regrets amers leur suppression laissa dans ces contrées depuis lors désolées. Nous avons fait cette demande , nous ; et l'homme de l'Orient à qui nous l'adressions , vénérable vieillard , nous répondait , les larmes aux yeux , par un exposé simple et touchant des nombreuses institutions fondées dans la Syrie par les anciens Jésuites , ses pères , (comme il les appelait :) institutions pour l'enfance , pour la jeunesse , pour le clergé , pour tous les rangs du peuple , institutions tombées avec eux.

Nous aurions ici bien des choses à vous dire , Monsieur ; pour abréger nous vous conseillerons encore la lecture des *Lettres édifiantes*. En attendant vous nous permettrez de conclure : oui , et l'histoire véritable , et la tradition du pays et l'amour du peuple en sont un infailible garant , oui , les Jésuites étaient influents chez les Arabes.

Nous avons dit que la France leur devait son influence dans le Levant : il est déjà facile de l'entendre ; mais les hommes d'État , les politiques du jour nous rient au nez , cette grimace est tout le fond et toute la forme aussi de l'habileté diplomatique de ces Messieurs. Laissons-les rire ; le rire des Anglais et des autres concurrents de la France nous venge de reste , et vengera trop longtemps l'histoire qui ne rit pas.

Nos habiles nous opposent donc les traités , le protectorat catholique de la France : voilà la seule source de toute notre influence politique , disent-ils ; et ils tournent sur le talon , et ils sont confus d'avoir poussé la condescen-

dance jusqu'à daigner nous honorer de cette réponse ; ils ont abaissé leur hauteur jusques là !... Le rouge leur en vient au front. — Mais , de grâce , Messieurs , un peu de ce flegme , et quelque peu de cet aplomb si naturel , nous a-t-on dit , aux gens de votre profession. La patience est le parfum de la diplomatie. Veuillez nous écouter encore.

Nous ne nions pas les traités , nous ne contestons pas le protectorat , bien au contraire ; mais , Messieurs , ces traités et ce protectorat comment sont-ils venus ? Quels agents ont maintenu , en les réclamant sans cesse et en les obtenant toujours , la vigueur de ces traités et l'action de ce protectorat ? Les Jésuites , Messieurs : envoyés en Orient par le Pape Urbain VIII en 1625 , les Jésuites ne tardèrent pas à comprendre que leur ministère chez les Turcs , afin de se soutenir contre les avanies , les traitements atroces , la cruelle avarice des Pachas et les persécutions violentes soulevées contre eux , avait besoin d'une haute et puissante protection.

Heureusement pour nous , Messieurs , ces Jésuites étaient français : ils eurent recours à la France , qui fut généreuse pour eux. Louis XIII , par son ambassadeur à Constantinople , obtint en leur faveur un firman de la Porte : dès lors , ils s'établirent sans contestation à Alep. Ils eurent sans doute , de temps à autre , à subir d'injustes persécutions , mais enfin la France leur vint toujours en aide , et ces persécutions devinrent elles-mêmes la cause des traités et du protectorat obtenus par la France en faveur des Chrétiens d'Orient.

Nos consuls dans les Échelles du Levant , avaient remarqué l'ascendant et l'amour acquis aux Jésuites chez les

populations syriennes : celui d'Alep , Piquet , eut la bonne idée de leur confier , avec le titre de chapelains , l'administration spirituelle de la chapelle consulaire : car les consuls alors avaient pour eux-mêmes et ceux de leur nation que le commerce attirait en Orient , un culte public , une église ouverte où les Orientaux pouvaient se convaincre au besoin de la religion de la France. Cette religion ne gâtait pas nos affaires , Messieurs ; elle nous concilia la faveur du peuple ; ce pauvre peuple venait abriter dans l'église consulaire sa religion qu'il aime , qui est toute sa nationalité ; c'est ce qui nous a popularisés chez lui. Louis XIV et Colbert , le grand Colbert , Messieurs , le comprirent bien vite : aussi à peine informés par le chevalier d'Arvieux , alors notre consul général à Alep , de tous les biens opérés par les Jésuites dans les provinces syriennes , ce grand Monarque et son ministre intelligent se hâtèrent de conférer à perpétuité et officiellement à ces missionnaires un titre que jusque là ils tenaient seulement de la bienveillance et de la faveur de nos consuls. (1) La protection de Louis XIV et de ses ministres s'étendit à toutes

(1) Brevet du Roi,

« Aujourd'hui septième de Juin mil six cent soixante-dix-neuf, le Roi étant à Saint-Germain-en-Laye, voulant gratifier et favorablement traiter les Pères Jésuites français, missionnaires au Levant, en considération de leur zèle pour la religion, et des avantages que ses sujets, qui résident et qui trafiquent dans toutes les Échelles, reçoivent de leurs instructions, sa Majesté les a retenus et retient pour ses chapelains, dans l'église et chapelle consulaire de la ville d'Alep en Syrie, veut qu'ils soient dorénavant reconnus en cette qualité par tous les négociants au dit pays ; qu'ils aient l'administration de ladite église ou chapelle consulaire ; qu'ils y fassent tous les exercices spirituels propres à leur institution ; et sa Majesté, pour marque de sa volonté, m'a ordonné d'expé-

les résidences des missionnaires. Le duc d'Orléans, régent du royaume, suivit cette sage politique, Louis XV la continua et nos ambassadeurs à Constantinople, de Guilleragues, de Châteauneuf, de Bonnac, de Villeneuve, d'Andrezel, de Castellane, etc. etc. secondèrent admirablement, et toujours avec énergie une si intelligente pensée. Les Pompadour et les Dubarry, soutenues de la clique philosophique, cette école si morale, si profonde et si bienfaisante dans ses vues, ne présidaient pas encore aux destinées de la France.

Une chose est donc sûre, Messieurs : la France à bien réellement conquis dans le Levant une très grande influence, elle l'a conquise par les moyens les plus honorables, en protégeant le faible et l'opprimé, en venant au secours de ses frères persécutés, brutalisés par un farouche et sauvage despotisme. La France a sauvé les chrétiens d'Orient, et c'est au souvenir de ce salut qu'elles étaient si accoutumées à en recevoir, que dernièrement encore nous avons vu les populations du Liban tourner vers nous des yeux pleins de larmes et tendre des bras suppliants. Mais ne l'oubliez pas non plus, Messieurs, les Jésuites furent les sollicitateurs de cette protection ; devenus pères de ces peuples, ils firent un généreux appel à leur

dier le présent brevet, qu'elle a voulu signer de sa main, et fait contre-signer par moi son conseiller-secrétaire d'État et de ses commandements et finances. »

Signé : LOUIS,
et plus bas, COLBERT.

Ce brevet fut enregistré au Parlement d'Aix le 3 août de la même année, et le Vicomte de Guilleragues, ambassadeur à la Porte, en ordonna l'exécution par son ordonnance de 6 septembre 1670.

patrie , cette patrie était déjà grande en Orient par la gloire ; à leur prière , elle devint plus grande encore par l'humanité , par la religion , elle devint surtout chère et comme une patrie adoptive pour ceux qu'elle arrachait à l'oppression , à l'esclavage , à la mort. Voilà l'histoire de leur influence en Orient , Messieurs ; cette histoire ne leur reproche rien. Chacun a rempli noblement son devoir ; les missionnaires ont eu des entrailles de pères pour ceux qu'ils évangélisaient : la politique française , loyale , grande , et pleine d'humanité , parce qu'elle était religieuse , a entendu leur prière , elle est intervenue. Dès lors fut fondée votre puissance ; elle reposa sur le plus solide fondement , l'amour et la reconnaissance joints à l'intérêt. »

§. V. M^r. de Lamartine faux prophète. Singulier raisonnement du voyageur philosophe.

Sans pousser plus loin la démonstration , nous tirerons cette conclusion : Monsieur , *quoique poète* , d'autres di-
raient , *parce que poète* , vous prophétisez sans fondement et contre toute raison que les Jésuites dans la Syrie « *ne paraissent pas destinés à plus de succès de nos jours.* » Cette prophétie repose dans les idées du voyageur-poète , sur le passé : mais le passé n'est pas d'accord avec notre prophète : donc il se trompe dans ses visions de l'avenir. La logique , qui n'est pas visionnaire , nous conduit forcément à cette conclusion.

Ici nous pourrions encore entasser les preuves de fait , mais comme vous n'en citez pas une seule , nous sommes dispensé dès lors de vous prouver plus longuement votre ignorance ou votre..... nous n'achevons pas ; nous bles-

serions vos délicates oreilles , si souvent chatouillées par des paroles adulatrices.

Au surplus , et nos lecteurs sauront pourquoi , à défaut de preuves positives, vous faites un singulier raisonnement, le voici : *Il n'y a point de politique*, nous dites-vous , *dans la religion des hommes de l'Orient* (si vous parlez des chrétiens , c'est vrai :) *complètement séparée de la puissance civile, elle ne donne ni influence, ni action dans l'état* (nous admirons, Monsieur, avec quel naïf aplomb vous apprenez à l'Europe que le christianisme est séparé, en Turquie, de l'état civil) *L'état est mahométan* (merci de la nouvelle) *Le catholicisme est libre*, (de souffrir, de payer de tyranniques impôts, d'être écrasé, de mourir :) *mais il n'a aucun moyen humain de domination*, vous pouviez-vous dispenser de nous l'apprendre. De ces principes si lumineux , et dont on ne saurait contester, sinon la profondeur, du moins la justesse, voici quelles déductions philosophico-poétiques vous tirez : *Or, c'est par les moyens humains que le système des Jésuites à essayé d'agir* (toujours des essais) *et agit religieusement.* (*Voy. en Orient. Ibid.*)

Que voulez-vous dire , Monsieur ? Qu'est-ce qu'un système qui *agit religieusement* par *des moyens humains* ? Cependant vous n'avez pas l'air de rire ici , et vous parlez très sérieusement. Pourriez-vous nous apprendre comment les Jésuites ont pu *agir religieusement par des moyens humains* pendant près de deux siècles , dans un pays où de votre aveu le catholicisme *n'a aucun moyen humain de domination*, et comment surtout , ils ont acquis dans ce pays une influence incontestable.

Nous ne voyons dans ce singulier raisonnement qu'une chose évidente : l'envie de dire quelque chose contre les Jésuites. C'est du bon ton et c'est un titre de plus à la haute réputation d'homme politique que vous ambitionnez : à la bonne heure , mais il est vraiment dommage pour le philosophe de déraisonner , même à ce prix , aussi pauvrement.

Pour en revenir aux *moyens humains* , qui sont si peu de votre goût, Monsieur le poète *religieux* , nous vous engageons et vos lecteurs avec vous , à lire dans le recueil des *Lettres édifiantes* , celle entr'autres du P. Nacchi , supérieur général des missions de la Compagnie de Jésus en Syrie et en Égypte au T. R. P. Michel-Ange Tamburini , Général de la Compagnie de Jésus. Il est précisément question dans cette lettre des moyens employés par les Jésuites ; on verra s'ils sont humains. Ce zélé missionnaire avait prévu sans doute la sollicitude , sur ce point , d'un missionnaire d'une autre espèce et fin , comme sont tous les disciples de saint Ignace , deux siècles avant la demande , il avait déjà donné la réponse.

Voici la conclusion que vous tirez de votre admirable raisonnement : *ce pays ne leur convenait pas* ; mais , vous vous moquez donc ? Comment , la Syrie ne convenait pas aux Jésuites ? Mais alors pourquoi y sont-ils allés , et pourquoi surtout y sont-ils restés ? Ce pays leur convenait si bien qu'ils l'ont *évangélisé* , qu'ils l'ont habité , qu'ils y ont eu des établissements fixes , de nombreux missionnaires depuis 1625 jusqu'à la suppression de leur Ordre. Il leur convient encore tellement qu'ils y sont revenus , qu'ils y demeurent et y demeureront (1).

(1) Voir les annales de la Prop. de la foi, Tom. XII, XIII, XIV.

§. VI. Contradiction du Critique. — Il n'est point vrai que le haut clergé du Liban ait éloigné les Jésuites.

D'après ces aperçus d'une vérité si fortement empreinte de haute philosophie et de science historique, vous ajoutez, nous ne savons trop pourquoi, ni vous non plus :

La religion y est divisée (il s'agit sans doute de la religion chrétienne) *en communions orthodoxes ou schismatiques dont les croyances font partie du sang et de l'esprit héréditaires des familles.* Sauf tout le respect dû à un académicien, nous demanderons au membre de l'Académie française, ce que veulent dire en français, des *croyances faisant partie du sang des familles* ? La croyance est-elle dans le sang, ce sang fût-il d'ailleurs *sang héréditaire* ou *sang des familles* ? Il y a ce nous semble, dans le *sang et l'esprit héréditaires* ou non de certains poètes un peu trop de vapeurs.

Voici en effet le terme où vous vouliez nous conduire : *Le haut clergé maronite*, dites-vous, en finissant ces considérations jésuitiques, *quoique simple et bon, ne pouvait voir d'un œil bienveillant l'établissement parmi eux, (qui eux ? Le haut clergé ? Le français n'admet pas la règle, Turba ruit ou ruunt.) d'un corps religieux qui aurait enlevé une partie des populations catholiques à leur (encore un pluriel) domination spirituelle.* — Nous vous arrêtons là, Monsieur, et que deviennent donc, maintenant toutes vos affirmations précédentes ? Le haut clergé maronite, au souvenir probablement du passé, craignait donc l'influence des Jésuites ? Ils avaient donc réussi anciennement à établir, *parmi les Arabes et leurs missions*

et leur influence. Vous n'êtes pas adroit , Monsieur , quoi ! dans la même page , se contredire de la sorte ? renverser étourdiment à la fin du chapitre toute une théorie historique , politique , philosophique ! et cela d'un seul mot ! ah ! le poète , nous le voyons bien , nuira toujours au philosophe.

Au fond , le haut clergé maronite est fort innocent de toutes vos suppositions , et *cet œil peu bienveillant* que vous lui prêtez , est encore une invention du poète-voyageur. D'où il suit manifestement , et la chose devient presque divertissante , que cette fois encore vous avez été assez mal inspiré ou par la muse , ou par l'histoire , ou par le bon sens , certainement par la vérité. Serait-ce par l'envie de mordre les Jésuites ? C'est , nous en convenons , un morceau friand ; mais fallait-il pour cela se mordre soi-même. Hé bien ! le haut clergé maronite a tellement vu d'un œil bienveillant l'établissement *parmi eux* d'un corps religieux , c'est-à-dire , des Jésuites , il a si peu craint de voir enlevé *par eux* une partie des populations catholiques à leur (sa) *domination spirituelle* , qu'il a demandé lui-même , et lui seulement par des instances réitérées , ces Jésuites ; qu'il a répété ne pas vouloir d'autres missionnaires , et qu'il a enfin soutenu avec un certain gouvernement , une lutte assez longue pour les avoir chez lui. Vous pouviez ignorer ces choses là ; nous ne vous en ferons pas un reproche ; nous vous reprochons d'avoir parlé avec une confiance enfantine et désespérante de ce que vous ne saviez pas du tout. Nous trouvons enfin trop aimable de votre part , d'inventer non-seulement le contrepied de la vérité , on le pardonnerait à l'ami des muses , mais une fa-

ble qui , si elle était vraie , aurait au moins le grave inconvénient pour vous de détruire tout l'échafaudage précédemment construit.

Voici les faits. Le Patriarche des Maronites demanda les Jésuites ; ils arrivèrent au Liban en 1833. Les populations catholiques les revirent avec bonheur. Le *haut clergé maronite* , qui les demandait , leur fit l'accueil le plus touchant. Nous avons sous les yeux , dans ce moment , le récit authentique de ce fait , dont , à une autre époque , le neveu lui-même du Patriarche des Maronites , évêque aujourd'hui en Syrie , nous avait donné les intéressants détails. Mais certains étrangers ne partagèrent pas cet enthousiasme. Il y eut de l'opposition , nous ne dirons pas , une opposition impolitique , c'est trop évident , mais injuste. Le Patriarche ne pensait nullement à remettre les Jésuites en possession de leurs anciens établissements ; ils ne le pouvait pas ; ces résidences appartiennent , comme nous l'avons vu , à la France : elle seule pouvait en disposer. Les Jésuites non plus n'avaient jamais eu cette idée : ils venaient appelés seulement par les Maronites : ils traitaient seulement avec eux. Cependant l'opposition s'alarma ; elle fut surtout déconcertée quand elle apprit que la maison et collège d'Aïntoura allait passer aux mains des nouveaux venus. Que fit-elle alors ? Elle employa la ruse et la force brutale. Elle dit au Patriarche des Maronites , Aïntoura est à nous. Le Patriarche , l'émir Beschir , toute la nation de réclamer , de représenter ses droits et les titres incontestables et authentiques de sa propriété , on se moqua de tout cela , et pour couper court à toutes les réclamations , on fit luire aux yeux des Maronites le sabre

de Méhémet Ali. Il fallut plier; Aïntoura fut cédé à d'autres. Cependant ces possesseurs, imposés par la force à la nation maronite, ont dû reconnaître ses droits, comme on peut s'en convaincre par la lecture de l'acte authentique passé, à cette occasion, entre cette nation et les directeurs forcément imposés. (1) Nous pourrions vous citer encore d'autres pièces, des lettres du Patriarche sur toute cette affaire, et vous verriez si en effet, le haut clergé maronite ne pouvait voir d'un œil bienveillant l'établissement des Jésuites. Nous aimons mieux vous renvoyer encore aux archives du Ministère; vous pourrez voir de vos yeux ce que nous vous dirions ici. Demandez la correspondance sur cette affaire, entre M. de Saint-Aulaire, ambassadeur à Rome, et M. Sébastiani, ministre des affaires étrangères. C'est le plus court chemin, ce nous semble pour un homme politique.

Quant aux Jésuites alors comme en d'autres rencontres, ils secouèrent la poussière de leurs pieds; ils allèrent dresser leur tente sur un sol moins disputé. L'émir Beschir leur donna une résidence, l'émir Haïdar Kaïd-Bey leur en donna une autre, plusieurs cheiks et seigneurs leur firent des offres pareilles, ils en reçurent de la part des Druzes et des idolâtres de l'Hauran. Les Maronites, et le haut clergé en particulier, ont gémi de se voir violentés et frois-

(1) Cet acte fut passé le 25 février 1834 entre le B. Joseph-Pierre patriarche des Maronites et les Pères François Le Roi, supérieur d'Aïntoura et Antoine, supérieur général des Lazaristes en Syrie. Il y est dit en propres termes : « Nous n'avons jamais prétendu et nous ne prétendons pas aujourd'hui que ledit collège ait d'autres propriétaires que les Maronites, ses uniques fondateurs; et quoique quelques-uns d'entr'eux fussent Jésuites, etc. etc.

sés dans leurs affections. Hélas ! c'était pour cette nation malheureuse , le prélude d'autres vexations , comme une annonce de ce lâche et impolitique abandon où l'a laissée une puissance, autrefois sa sauve-garde et sa magnanime protectrice. Mais les liens entre les Jésuites et les populations du Liban ne se sont pas relâchés : la persécution et les trames d'une basse et ignoble envie , d'une impolitique et puéride défiance ont resserré plus étroitement que jamais les nœuds de leur mutuel amour , de leur dévouement réciproque. Vous pourriez au besoin vous instruire dans les bureaux du *Constitutionnel*. Ce jésuitophobe vous dirait quelles furent ses frayeurs et ses alarmes lorsque le Liban était en feu. Il savait, à ne pas en douter, que la Syrie entière s'était insurgée à la voix du P. Rylo , « *tant cet homme* , disait-il, *a d'influence en Orient.* » Il est vrai, c'était bien là un des mille rêves du vieux champion de l'incrédulité ; mais enfin le bon homme ne doutait pas de l'influence des Jésuites , et il se fut courroucé probablement, et bien fort , contre l'étourderie d'une tête assez légère pour oser soupçonner le contraire.

Vous terminez votre dissertation par ces mots solennels : *Les Jésuites n'existent donc plus en Syrie* : on ne pouvait certes conclure plus ingénieusement. Nous l'avouerons néanmoins nous ne nous attendions pas à l'audace de ce dernier trait. La lecture de quelques pages des Annales de la Propagation de la Foi aurait suffi pour vous désillusionner. Reste donc plus que jamais et avec toute la force d'un fâcheux dilemme , notre première et constante accusation : ou M. de Lamartine ne savait pas ce qu'il disait ou bien il a..... l'urbanité française nous défend d'achever la phrase.

— Revenez en Orient, vous y trouverez les Jésuites (1).

Vous n'aimez pas les *bornes*, Monsieur, ni nous non plus. Vous deviez donc laisser aux esprits *bornés* ces plates et vagues accusations contre un corps religieux, dont tout le malheur est d'être entièrement dévoué aux intérêts sacrés de la Religion ; vous ne deviez pas vous faire l'écho des vieilles antipathies de l'immonde philosophisme. Il était digne d'un homme qui a pourtant quelque noblesse dans ses sentiments et qui aspire à la capacité politique, d'envisager les choses de sang-froid, d'examiner sérieusement la question, et de prononcer en vue seulement des intérêts véritables de la justice et de la vérité : il convenait enfin à celui qui se donne le rôle d'historien, de ne pas se jouer de la vérité historique, de ne pas heurter de front jusqu'à la vraisemblance, de ne point transporter dans un livre où l'on se donne les allures d'un important personnage, tout le vague, toutes les illusions, le décousu et le nuageux d'une rêveuse et fantasque poésie.

Nous avons l'honneur d'être, etc.

(1) Annales de la Prop. de la foi, compte rendu de l'an 1842. Secours accordé aux missions de la Compagnie de Jésus en Syrie et collège de Beyrouth. . . . 16,000 fr. Tom. XIV, pag. 184.

SECONDE PARTIE.

PARADOXES

TOUCHANT LES TURCS.

- Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet.... Nul homme ne peut faire ce qu'a fait Jésus-Christ.

Mahomet s'est établi en tuant , Jésus-Christ en faisant tuer les siens ; Mahomet en défendant de lire , Jésus-Christ en ordonnant de lire. Enfin cela est si contraire , que si Mahomet a pris la voie de réussir humainement , Jésus-Christ a pris celle de périr humainement. Et au lieu de conclure , que puisque Mahomet a réussi Jésus-Christ a bien pu réussir , il faut dire , que puisque Mahomet a réussi , le Christianisme devait périr , s'il n'eut été soutenu par une force toute divine. (PASCAL.)

SECONDE PARTIE.

PARADOXES

TOUCHANT LES TURCS.

PREMIÈRE LETTRE.

1°. Parallèle du Mahométisme et du Christianisme. 2°. Dessein de cette deuxième partie.

MONSIEUR, tout homme, qui saura se mettre au-dessus des préjugés, en parcourant une seule page du livre révéral du chrétien, et de celui que respecte le musulman (1), sera frappé de l'abîme immense, qui sépare ces deux ouvrages. L'ignorance et la fourberie se révèlent à chaque phrase du Coran. (2) Le hardi compilateur a beau répéter,

(1) *Musulman* ; du mot arabe, *meslemoun*, c'est-à-dire, consacré à Dieu.

(2) *Coran* ou *Alcoran*, du mot arabe *kara* lire, de l'hébreu קרא *qara*, *legit*, composé de l'article *al* et de *Coran* ; il signifie lecture. On doit, dit M. Savary, écrire en français le Coran, et en arabe Alcoran, de même en italien on écrit *il libro* ; mais on ne peut pas plus dire l'Alcoran que l'*ilibro* ; parce que c'est répéter l'article dans deux langues différentes. D'après cette réflexion, au lieu de dire l'*almanach*, nous devrions dire le *Manach*, ne pourrait-on pas remarquer encore qu'en disant l'alcoran, c'est comme si nous disions : le livre que les arabes appellent ainsi ?

Un homme d'esprit a dit ; le Coran, c'est la Bible passée à travers les contes de mille et une nuits.

C'est une méchante rapsodie, dit avec raison Reineccius, un recueil de fables répétées jusqu'à dégoûter et soulever le cœur, sans compter

au milieu de ses fables absurdes , que c'est un livre digne de louange , qu'il ne renferme point d'erreur , qu'il conduit au chemin du salut , qu'il n'a pas été controuvé par Mahomet (1) , qu'il a été apporté pièce à pièce par l'ange Gabriel et non par les diables. (2) Toutes ces précautions oratoires font suspecter la véracité du narrateur et ne servent qu'à faire apercevoir l'oreille du fourbe sacrilège , qui se cache sous le manteau de la Divinité. Au reste , ne trouvez-vous pas bien ingénieux de la part du Prophète , qui ne savait ni lire , ni écrire , comme il nous l'apprend lui-même (3) , de faire descendre son livre du ciel et de nous dire qu'une copie en est soigneusement gardée dans les archives du paradis ? Et quelle idée peut-on se faire de la

beaucoup d'autres choses absurdes , qui ne peuvent faire impression que sur des imbécilles et des ignorants. Ce poème de 6000 vers fut publié dans l'espace de 23 ans , partie à la Mecque , partie à Médine , à mesure que l'imposteur avait besoin de faire parler le Ciel en sa faveur. Les versets furent écrits par ses secrétaires sur des feuilles de palmier et sur du parchemin. On les déposait dans un coffre , où ils demeuraient confondus. Après la mort de Mahomet , Abubekre les recueillit en un volume.

(1) Le nom de Mahomet ou plutôt de Mahammed , qui fut donné au Prophète par son aïeul , et celui d'Ahmed , sous lequel il prétend avoir été nommé par J. C. , dérivent l'un et l'autre du verbe *hamad* , il a loué ; le second est un superlatif , et signifie très loué. Le premier est un participe , et signifie loué. C'est le titre le plus glorieux que l'auteur du Coran prend dans ce livre.

(2) Coran , Ch. des Poètes , pag. 293.

(3) *Ibid.* Ch. des Limbes , pag. 132. « L'ignorance qu'il affectait , dit M. Brunet , était un voile dont ils s'enveloppaient afin de donner à son livre un caractère divin. Dans un traité conclu entre Sohaïl et Mahomet , dit un historien , le premier contestant au second le titre d'apôtre de Dieu qu'avait écrit All , Mahomet prit la plume , effaça ces mots et écrivit Mahammed , fils d'Abdallah. Il ouhla dans ce moment qu'il ne savait ni lire ni écrire , et cet ouhli fut un miracle. » Cette fourberie est-elle digne d'un Prophète ? Parallèle des religions , Tom. II , pag. 236.

dignité d'un Dieu qui jure par vèpres , par l'étoile , par les figues , par les olives (1) que les hommes sont portés au mal , que Mahomet est son apôtre , et que le livre , qui renferme sa doctrine , ne contient ni fables , ni erreurs , ni contes de vieilles ? Quelle idée peut-on se faire de la dignité d'un Dieu qui promet à ses serviteurs , pour suprême félicité , l'entier contentement de leurs appétits charnels , comme s'ils n'étaient que matière , privés des lumières de l'intelligence ? Parcourez le livre de Mahomet , vous n'y verrez que des histoires de la Bible et de l'Évangile travesties en contes absurdes et du reste , un tissu de déclamations contradictoires et vagues , des préceptes ridicules et dangereux. Point d'ordre , de méthode , de liaison , de clarté , de dignité. Rien de cette simplicité touchante , de cette gravité noble , qui révèlent à chaque page , dans l'Évangile , la majesté d'un Dieu. Des détails indignes de la grandeur de celui que le fourbe met en action. Que n'y aurait-il pas à dire sur l'imposture de l'impur sectateur de la Mecque , qui fait dire à Dieu dans son livre détestable « que ceux qui croient ne doivent pas entrer dans les maisons du Prophète sans permission ; que cela importune le Prophète , qu'ils ne doivent pas connaître les femmes du Prophète.... » (2) Oui , le Coran est tout plein de la corruption musulmane (3) , et pour mieux attiser les feux impurs de la volupté , il permet aux croyants la polygamie

(1) Ceran , Ch. de la Plume , pag. 449.

(2) *Ibid.* Ch. des Bandes , pag. 331.

(3) Vincent de Beauvais nous apprend , d'après un auteur chrétien , qui a écrit en arabe contre les Mahométans , que Mahomet laissa subsister une coutume abominable , qu'il trouva établie à la Mecque en l'honneur de Vénus. M. Larcher , Mém. sur Vénus , pag. 28.

sur la terre , et leur promet dans l'autre monde pour paradis un harem. (1) Et c'est cette religion dégradante , dégoutante de débauches , de dissolutions , Monsieur , que vous osez comparer avec la Religion , si pure , si chaste , si angélique que prêche l'Évangile !

Examinez la conduite de l'apôtre de la Mecque , le fond de sa doctrine , et vous pourrez aisément vous convaincre , de son imposture. « Vous n'y verrez , comme le remarque un écrivain tristement célèbre (2) , qu'un caractère rusé et audacieux , qui , pour arriver à son but remue assez habilement , il est vrai , les passions du peuple qu'il veut gouverner. Il parle à des hommes simples et crédules , il leur suppose des prodiges. Ils sont ignorants et jaloux , il flatte leur vanité , en méprisant la science. Ils sont pauvres et avides , il excite leur cupidité par l'espoir du pillage. Il n'a rien à donner d'abord sur la terre , il se crée des trésors dans les cieux. Il fait désirer la mort comme un bien suprême ; il menace les lâches de l'enfer , il promet le paradis aux braves. En un mot , il produit le dévouement dont il a besoin par tous les attraits des sens , par le mobile de toutes les passions. »

Remarquons en passant que le confident intime de l'ange Gabriel ne s'oublie jamais lui-même. Il précipite au

(1) *Harem*, on appelle ainsi chez les Turcs , etc. le lieu où sont renfermées les femmes et les concubines du Sultan , d'un Pacha , etc. De l'arabe *hharim haaram* , mot évidemment dérivé de l'hébreu **חָרָם** *haram* ou *herem* , signifiant dans ces deux langues , objet ou lieu défendu ou consacré. Le sérail est proprement le palais de l'Empereur des Turcs , ou par extension la maison d'un Grand du pays ; du persan *sérai* ou *sarat* , palais.

(2) Volney. *Les Ruines* , pag. 120. 121.

fond de l'enfer , et enveloppe d'une noire , chaude et sale fumée, après les avoir abreuvés d'eau bouillante, tous ceux qui désobéissent à Dieu et à son Prophète. Si les troupes de l'apôtre guerrier remportent quelque victoire , il aura le dixième du butin fait sur les ennemis. Pour entrer dans le paradis , il faut commencer par faire du bien au Prophète , ensuite aux parents et aux amis du Prophète. Faut-il s'étonner si la morale qu'il prêche est une morale à idées étroites , une morale dégradante , contraire aux principes universellement reçus ? Quelle est en effet l'essence de la doctrine musulmane ? La voici : croire à l'existence d'un Dieu et aux paroles d'un homme ; jeûner le jour , et manger la nuit ; laver ses mains d'eau , et ne pas s'abstenir de sang ; aller prier dans un désert Dieu , qui est partout ; donner l'aumône de son bien , et ravir celui d'autrui. Tels sont les moyens de perfection institués par Mahomet. Et c'est l'apôtre d'un Dieu clément et miséricordieux(1), d'un Dieu auteur de la vie, qui ne prêche que meurtre et que carnage(2) ? C'est un Dieu plein de justice qui punit un aveuglement qu'il cause lui-même ! et c'est cette cruelle et avilissante morale , Monsieur , que vous osez comparer à la morale chrétienne ! mais comment osez-vous parler de la morale des Musulmans , « dont le chef a pratiqué et prêché la licence et le scandale (3) ,

(1) Coran , Ch. II. trad. Savary. — Guénée, Lettres de quelques juifs, T. I. pag. 232. — Brunet, Parallèle des religions , T. II, p. 385. — Volney, Ruines , p. 121 , etc. — Bossuet, panégyrique de saint Pierre Nolasque * Tom. VII, pag. 57. Édition de Besançon.

(2) Tous les chapitres du Coran commencent ainsi : *au nom de Dieu clément et miséricordieux.*

(3) Mahomet consumma le mariage avec la fille d'Ali , Alésha , qui n'a-

dont le premier précepte est l'homicide et la guerre (1) ? Nous en prenons à témoins l'expérience. Depuis douze cents ans, leur zèle fanatique n'a cessé de répandre chez les nations le trouble et le carnage. Et si aujourd'hui l'Asie, jadis florissante, languit dans la barbarie et l'anéantissement ; c'est à leur doctrine qu'il faut en attribuer la cause, à cette doctrine, ennemie de toute instruction, qui, d'un côté, sanctifiant l'ignorance et consacrant le despotisme le plus absolu dans celui qui commande, de l'autre, imposant l'obéissance la plus aveugle dans ceux qui sont gouvernés, a engourdi toutes les facultés de l'homme, étouffé toute industrie et plongé les nations dans l'abrutissement. (2) Il n'en est pas de même de la morale sublime de Jésus-Christ. C'est elle qui a retiré la terre de sa barbarie primitive, des superstitions cruelles de l'idolâtrie, des sacrifices humains, des orgies honteuses

vaît encore que neuf ans. Il disait souvent que Dieu avait créé deux choses pour le bonheur des hommes, les femmes et les parfums. Suivant la loi musulmane, dictée par lui-même, il n'est permis d'avoir que quatre femmes à la fois. Il en épousa quinze et eut commerce avec douze. Il croyait qu'il était de la dignité d'un prophète de n'être pas limité comme le reste des mortels. Brunet, Par. des Rel. pag. 388, 359.

(1) Au sujet de l'homicide, on observe que le Coran en restreint la défense aux fidèles : « un vrai croyant ne doit pas tuer un vrai croyant ; » il ordonne de tuer les infidèles. Coran, Ch. des Femmes, v. 94. trad. de Castelnetski.

(2) La religion des Guèbres, dit Montesquieu, rendit autrefois le royaume des Perses florissant ; elle corrigea les mauvais effets du despotisme : la religion mahométane détruit aujourd'hui ce même empire. Le même auteur avait dit : « c'est un malheur pour la nature humaine, lorsque la religion est donnée par un conquérant. La religion mahométane, qui ne parle que de gloire, agit encore sur les hommes avec cet esprit destructeur qui l'a fondée. Esprit des lois, livre XXIV. ch. IV, pag. 11.

des mystères païens , qui a épuré les mœurs , proscrit les incestes , les adultères , policé les nations sauvages , fait disparaître l'esclavage , introduit des vertus nouvelles et inconnues , la charité pour les hommes , leur égalité devant Dieu , le pardon , l'oubli des injures , la répression de toutes les passions , le mépris des grandeurs humaines , en un mot une vie toute sainte et toute spirituelle. (1) »

Trouvez quelque chose de semblable dans le Coran (2) ? que l'amour qu'il prêche est éloigné de celui que prêche l'Évangile ! Ce n'est pas même de la philanthropie , puisqu'il ne doit s'étendre que sur les fidèles , c'est-à-dire , les Musulmans ; les infidèles n'en sont pas dignes. Que ces idées étroites sont éloignées de la charité chrétienne. Celle-ci ne dit pas : aimez seulement ceux qui croient en Jésus-Christ , mais aimez-vous tous les uns les autres. Dieu ne fait acception de personne. C'est aux yeux des Juifs , des Barbares , des Gentils , des Grecs et des Romains que brille la lumière céleste , et l'amour fraternel est un feu qui doit brûler dans tous les cœurs. Et cette vertu si belle , si douce , si angélique qu'on appelle humilité , que le paganisme n'a pas connue , se révèle-t-elle dans quelques pages du Coran ? Et cette vertu plus sublime et plus belle encore , que nous enseigna la bouche mourante du Christ cloué sur un gibet lors-

(1) Volney , *Ruines* , p. 121 , etc.

(2) Quoique le Coran semble , en certains passages , louer le pardon des injures , nous remarquerons avec M. Brunet , qu'il permet la vengeance particulière , pourvu qu'elle n'excède pas la grandeur de l'offense. « Si vous vous vengez , que l'offense ne passe pas l'injure. Coran , Ch. des Abeilles , tr. Sav. Comme il y a beaucoup de contradiction dans ce livre bizarre ; c'est d'après l'ensemble que l'on doit juger de l'esprit de ses préceptes.

qu'il dit : « Mon père , pardonnez leur , car ils ne savent ce qu'ils font. » Ce pardon des injures , cet amour des ennemis (1) , se trouvent-ils consignés dans quelque page du Coran ? Et ce baume céleste de la charité , qui répand le vin et l'huile sur les plaies saignantes du blessé , qui essuie les larmes du captif grelottant sur la paille humide de son cachot , qui ne se contente pas d'apaiser la faim et la soif du corps , mais qui apaise aussi , *de cette parole qui sort de la bouche de Dieu* , cette faim et cette soif spirituelles qui le dévorent ; cette charité qui verse à flots dans ce pauvre cœur , désabusé des prestiges du monde , les consolations intérieures ; cette charité qui s'immole pour le salut de ses frères , arrose de son sang des plages barbares pour procurer le bonheur à ses cruels habitants ; cette charité , qui ouvre des asiles à l'enfance abandonnée , à l'indigence , à la souffrance , en trouverez-vous quelques vestiges dans le Coran et chez les Turcs ? Ils ignorent cet esprit de sacrifice qui rend l'homme si grand à nos yeux. Ils feront jeter quelques grains après leur mort , aux tourterelles qu'ils ont chéries pendant leur vie , placer quelques baquets pleins d'eau pour les chiens errants de leur quartier , construire quelques kiosques élégants pour les nombreux pèlerins de la Mecque , et laisseront mourir d'inanition leurs frères indigents , feront mille avanies aux infidèles , courberont sous le joug le plus humiliant le sexe faible qu'ils devraient protéger , le vendront sur leurs places , comme le vil bétail ; voilà jusqu'où s'étendra la charité turque. La charité chrétienne ne connaît d'autres bornes que les bornes de l'univers. Vous en apercevrez partout quelques

(1) *Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros. Matth. v. 44.*

traces ; des montagnes glacées du Caucase aux cimes escarpées des Cordilières , des bords du Tibre à ceux de l'Euphrate , partout le Catholicisme étend sa bienfaisante influence. Voyez l'Europe chrétienne et l'Asie presque toute musulmane. Voyez comme les arts et les sciences sont poussés au plus haut degré , protégés par la Croix ; et portez vos regards mouillés de pleurs sur les monceaux de ruines , sur les chefs-d'œuvre renversés et détruits que domine le Croissant. Le sabre de l'ignorant Osmanli n'a rien su respecter ; et si nos basiliques et nos pieux monuments de la Terre sainte , ont échappé à ses dévastations , c'est que l'amour de l'or , dans son cœur stupide , l'a emporté sur sa férocité et sa barbarie naturelles. Entreprenez quelque voyage à travers les cités musulmanes ; allez dans la Syrie , dans la Mésopotamie , dans la Perse , etc. etc. Il vous faudra mêler à des caravanes nombreuses , pour vous défendre contre la rapacité des enfants du Prophète ; il faudra effrayer le chef des brigands par l'éclat de vos armes , par quelques firmans de Méhémet ou de Mahmoud , ou l'adoucir par quelques présents. Vous pouvez traverser l'Europe chrétienne , parcourir avec pleine sécurité et les bourgs et les cités ; partout la Croix du Christ vous protège.

Mais comme vous êtes , Monsieur , plein d'admiration pour la doctrine de l'apôtre de la Mecque ; que vous ne cessez de la vanter , de l'exalter comme ce qu'il y a de plus beau , de plus philosophique au monde , soit que le paradis musulman ait pour vous plus de charmes que le paradis chrétien , soit que la religion turque paraisse réellement à vos yeux quelque chose de plus parfait que le Catholicisme , nous entrerons dans quelques détails sur les

erreurs échappées à votre plume ; nous essayerons de vous prouver qu'il ne saurait exister de parallèle entre le Coran et l'Évangile , et nous donnerons quelque'étendue à la réfutation de tous les paradoxes que votre enthousiasme turc vous fait débiter à ce sujet.

Agréez l'expression des sentiments respectueux avec lesquels nous avons l'honneur d'être , etc.

DEUXIÈME LETTRE.

1°. Est-il vrai qu'il n'y ait jamais eu de conversions parmi les Musulmans ? 2°. Pourquoi elles sont rares. 3°. Si les principes du Mahométisme et du Christianisme sont les mêmes. 4°. Coran. — Évangile. — Paradis *musulman*. — Paradis chrétien.

§. I. Est-il vrai qu'il n'y ait jamais eu de conversions parmi les Musulmans ?

Vous dites : « Quant aux Mahométans, il est inoui qu'on en ait jamais converti. » (*Voy. en Orient. T. II. p. 370.*)

Si vos délassements poétiques, Monsieur, vos travaux parlementaires et vos fréquents voyages vous avaient permis de lire avec attention *les Lettres édifiantes et curieuses* de nos missionnaires, les *Annales de la propagation de la foi*, vous auriez pu vous convaincre du contraire. Nous nous contenterons de vous citer 1°. la lettre d'un officier européen à M^{gr}. l'évêque de Babylone, sous la date de 1830, où l'on remarque ce passage : « la jeune indienne abjura sincèrement l'Islamisme et embrassa de cœur la sainte religion de Jésus-Christ. Elle fut baptisée solennellement et prit le nom de la très-sainte Vierge Marie. » (1) 2°. La lettre de M^r. Leroy, de la mission des Lazaristes à Aïntoura, en Syrie, du 29 octobre 1834, où le fervent missionnaire s'exprime de la sorte : « j'ai la consolation de

(1) *Annales de la Propagation de la foi. T. V. p. 277.*

vous annoncer que sous peu de jours M^{sr}. le Déléгат apostolique doit administrer les sacrements de Baptême , de Confirmation , d'Eucharistie et de Mariage à une famille turque tout entière , à l'instruction de laquelle je travaille depuis quelque temps , et qui montre les plus belles dispositions ; je ne néglige rien pour rendre cette cérémonie aussi intéressante que possible. » (1) Nous vous exhortons à lire aussi la lettre du Jésuite Riccadona , insérée dans le même recueil que les précédentes , du 10 décembre 1838 , où vous ne trouverez pas seulement la conversion d'une famille , mais d'un grand nombre de familles musulmanes. Vous pourrez en même temps vous convaincre que les efforts des enfants de saint Ignace ne sont pas tout à fait stériles dans la Syrie , comme vous l'avancez témérairement. (2) Et en apprenant que quarante de ces nouveaux chrétiens , pour les punir d'avoir changé de religion , ont été envoyés par Ibrahim-Pacha aux galères de saint Jean d'Acre , vous aurez une nouvelle preuve de la tolérance de ce peuple , que vous nous vantez avec tant d'emphase. Si vous avez quelque peine à ajouter foi aux relations de nos missionnaires , nous vous renvoyons à celles bien plus récentes de M^{sr}. Dupuch , évêque d'Alger.

§. II. Pourquoi les conversions sont rares chez les Mahométans.

Si les conversions sont rares chez les mahométans , Monsieur ; c'est à cause de leur ignorance , des préjugés qui en sont la suite , et à cause du mépris qu'on leur ins-

(1) Annales , Propag. de la foi. T. VIII. p. 542.

(2) Voir la Lettre XIII. 1^{re}. Partie p. 198.

pire dès l'enfance pour le nom chrétien. Ce n'est pas, comme vous le dites mal à propos, « parce que le Mahométisme est un théisme pratique et contemplatif ; par ce qu'on ne descend pas du dogme merveilleux au dogme simple, ni parce qu'on ne remonte pas du dogme simple au dogme merveilleux. » Il est encore une raison, à la vérité très-peu philosophique, mais meilleure et plus péremptoire que celles dont nous parlons, et nous sommes surpris qu'elle ait échappé à la perspicacité d'un observateur comme vous. Eh bien ! Monsieur le partisan de la tolérance turque, vous saurez qu'une loi inscrite dans le code religieux de ce peuple, punit de mort le Musulman qui abjure l'Islamisme (1) et celui qui le convertit. (2) Quand il se fait quelque conversion, le nouveau chrétien est obligé de s'expatrier : Ainsi vous voyez que le cordon ou le cimetière retiennent plus de vrais croyants dans l'erreur que leur répugnance à croire à nos mystères ou *le théisme pratique et contemplatif*.

(1) Le nom d'Islamisme, que l'auteur du Coran donne si souvent à la religion qu'il enseigne dans ce livre, vient d'*estam*, selon M^r. Savary, et signifie simplement *consécration à Dieu*. Sale avait dit que ce mot signifie *résignation* ou *soumission au service et aux ordres de Dieu* ; et que cette acception est plus approuvée par les Docteurs mahométans, par le Coran même, que celle de *religion de salut* ou *qui sauve* ; car être sauvé, ou pouvoir l'être est le sens de la racine *salama*, d'où l'on dérive le nom d'*islam*.

D'autres prétendent que le nom d'*islamisme* signifie *pacifique conciliation*, comme le dit Relneecius, parce que cette religion accorde tous les partis.

(2) Annales de la Propagation de la foi. T. IV. p. 1. — « Tuez particulièrement ceux qui ont renié leur foi. » Coran. Ch. de la Conversion. p. 147.

§. III. Si les principes de morale du Christianisme et du Mahométisme sont les mêmes.

« La religion des Mahométans, dites-vous , est un déisme pratique dont la morale en principe est la même que celle du Christianisme. » (*Voy. en Orient. T. II p. 372.*)

Il faut étrangement s'abuser , Monsieur , et compter tout à fait sur la crédulité et l'ignorance de ses lecteurs pour avancer un semblable paradoxe. Vous osez comparer la morale chrétienne avec la morale musulmane ! La sublimité , la sainteté de l'Évangile avec la bassesse et la corruption du Coran ! Quel est l'esprit de l'Évangile ? Quels sont les préceptes , qui sont sortis de la bouche de Jésus-Christ ? Comparez cet esprit , ces préceptes avec ceux de Mahomet , et vous tiendrez un autre langage.

Et d'abord , Monsieur , pour ne pas demeurer dans le vague poétique , commençons par nous entendre sur la valeur des mots. Nous entendons par morale , cette partie de la science sacrée , qui règle les devoirs de l'homme. Or , la morale ainsi comprise est bien différente chez les Chrétiens et chez les Mahométans. Que prêche Jésus-Christ ? La mortification , la pénitence , l'abnégation de soi-même , la charité , l'amour des ennemis , le pardon des injures. Que prêche Mahomet ? La licence , la corruption , l'amour des croyants pour les croyants , la vengeance , le meurtre. Les mortifications et les jeûnes qu'il prescrit , entr'autres ceux du Ramadan (1) , sont illusoires ; puisque les Turcs ,

(1) Le Ramadan ou Ramazan chez les Turcs , est le mois lunaire destiné au jeûne , et son époque est annuellement dévancée de onze jours. Il

qui ne mangent alors qu'après le soleil couché, se dédommagent de leur abstinence forcée, en se livrant la nuit à toutes sortes d'orgies et d'excès. Ils en sont quittes pour dormir le jour et manger la nuit tant qu'il leur plaît, se livrant à tous les plaisirs, jusqu'à ce qu'ils voient le jour. Buvez et mangez, dit le Coran, jusqu'à ce que vous distinguiez le filet blanc et le filet noir par la lumière de l'aurore. (1) »

Enfin, Monsieur, pour mieux vous convaincre, et convaincre en même temps tout lecteur impartial que la morale musulmane est entièrement opposée, même en principe, à la morale chrétienne, nous allons confronter les textes du Coran avec ceux de l'Évangile; l'argument sera irréfragable, et vous n'aurez rien à répondre.

commence vers le solstice d'hiver, et consiste, chez ce peuple, à ne prendre aucune nourriture pendant que le soleil est sur l'horizon.

Les nègres qui habitent le Sénégal, ont leur Ramadan fixé au mois de septembre, contre l'usage des Maures, pour qui c'est une fête mobile ou lunaire. Aussitôt qu'ils voient paraître la première lune de l'équinoxe d'automne, ils la saluent en crachant dans leurs mains et les étendant vers le ciel. Ils observent leur carême avec beaucoup de rigueur. Ils ne mangent et ne boivent qu'après le coucher du soleil. Les dévots n'avaleraient pas même leur salive, et se couvrent la bouche d'un morceau d'étoffe, de peur qu'il n'y entre une mouche. Ils ne touchent point à leur pipe. Ils ont pour principe que celui qui rompt son jeûne doit le recommencer. D'ailleurs, ceux qui se rendent coupables de cette transgression sont condamnés à recevoir la bastonnade avec des caunes, l'espace d'un quart d'heure. Hist. gén. des Voyages, T. X. p. 128.

(1) Coran. Ch. de la Vache.

CORAN.

ÉVANGILE.

§. IV. Mariage. Le divorce et la polygamie autorisés. (1)

§. IV. Mariage. Le divorce et la polygamie défendus.

O Prophète , tu garderas celles que tu voudras de tes femmes , tu répudieras celles que tu voudras répudier. (2)

Le divorce, la première et la seconde fois , se doit faire avec douceur et honnêteté.

Celui qui aura répudié sa femme trois fois ne pourra plus la reprendre jusqu'à ce qu'elle ait été mariée à un autre qui l'ait répudiée. (3)

Si vous craignez de faire tort aux orphelins , craignez

L'homme quittera son père et sa mère , et s'attachera à sa femme , et ils ne seront tous deux qu'une seule chair

Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint.

Mais pourquoi , lui dirent-ils, Moyse a-t-il ordonné qu'on donnât à sa femme un acte de divorce et qu'on la renvoyât ?

Il leur répondit : c'est à cause de la dureté de votre

(1) Nous avons consulté pour nos citations du Coran , les traductions françaises de Duryer, de Savary et de Casimirski.

En parcourant l'ouvrage de ce dernier , il nous tombe sous les yeux un petit verset, 225 du chap. de la Vache, qui fera plaisir à un grand nombre de vieux chrétiens , qui pourraient avoir un jour quelque scrupule sur le grand nombre de serments qu'ils ont prêtés , et qui sont absous et pleinement justifiés par la morale musulmane au nom de Dieu clément et miséricordieux. Voici les paroles d'indulgence de Mahomet :

« Dieu ne vous punira point pour une parole inconsiderée dans vos serments, il vous punira pour les œuvres de vos cœurs. Il est clément et miséricordieux. » Trad. Casimirski. p. 31.

(2) Coran. Ch. des Bandes. p. 330.

(3) Ibid. Ch. de la Vache. p. 28.

aussi de faire tort aux femmes, épousez celles qui vous agréeront ou deux ou trois ou quatre. (1)

Les femmes mariées vous sont défendues excepté les esclaves que vous avez acquises. Dieu vous l'a ainsi ordonné. (2)

cœur que **Moyse** vous a permis de renvoyer vos femmes; mais cela n'a pas été ainsi dès le commencement.

Aussi je vous déclare que quiconque quitte sa femme, si ce n'est en cas d'adultère, et en épouse une autre, est coupable d'adultère, et que celui qui épouse celle qui a été répudiée, devient aussi adultère. (3)

§. V. La vengeance et le meurtre ordonnés.

Offensez ceux qui vous offensent en ce mois (le mois de héram) de même façon qu'ils vous ont offensés. (4)

O vous qui croyez, le talion vous est ordonné au meurtre. Ame pour âme, œil pour œil, nez pour nez, oreille pour oreille, dent

§. V. La vengeance et le meurtre défendus.

Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. (5)

Vous avez appris qu'il a été dit œil pour œil, dent pour dent :

Et moi je vous dis de ne point résister aux *mauvais*

(1) Coran. Ch. des Femmes. p. 60.

(2) *Ibid.* *Ibid.* p. 63.

(3) Matth. XIX. 5, 6, 7, 8, 9.

(4) Coran. Ch. de la Vache. p. 22.

(5) Luc. XI. 4.

pour dent , blessure pour traitements ; mais si quel-
blessure. (1) qu'un vous frappe sur la joue

Ils désirent que vous soyez droite , présentez-lui encore
infidèles comme eux ; ne leur l'autre. (2)

obéissez pas qu'ils ne soient Et moi je vous dis : ai-
rentrés dans la loi de Dieu , mez vos ennemis ; bénissez
s'ils la quittent , tuez-les où ceux qui vous maudissent ,
vous les trouverez. (3) faites du bien à ceux qui vous

Lettre patente de la part haissent , et priez pour ceux
de Dieu et de son Prophète qui vous persécutent et qui
aux infidèles..... vous font quelque tort. (4)

Lorsque le mois de héram Afin que vous soyez en-
sera passé , tuez-les où fans de votre père qui est
les rencontrerez. Prenez les dans le ciel , qui fait lever
esclaves , s'ils font leurs orai- son soleil sur les bons et sur
sons et s'ils payent la dîme , les méchants , et qui fait
laissez-les en repos ; s'ils in- pleuvoir en faveur des jus-
quiètent ceux de votre reli- tes et des injustes.

tuez leurs chefs comme Vous avez appris qu'il a
personnes sans foi ; tuez été dit aux anciens : vous
particulièrement ceux qui ont ne tuez point.

(1) Coran. Ch. V. tr. Sav. p. 20. — Le Coran servant de code religieux , civil et pénal , la loi du talion , appliquée à un meurtrier par l'autorité publique , peut être regardée comme une loi juste ; mais nous ferons observer avec Casimirski que l'esclave croyant n'est pas puni de mort pour le meurtre d'un homme libre , si celui-ci est infidèle ; que ces mots : *tuez-les partout où vous les trouverez* , laissent une telle latitude qu'il n'est pas étonnant que l'islamisme se soit toujours en libre de tout engagement envers les peuples d'une autre religion. Le Coran. trad. de Casimirski. p. 26. Paris 1841.

(2) Matth. V. 38 , 39.

(3) Coran. Ch. des Femmes. p. 71.

(4) Matth. V. 44.

renié leur foi , qui ont fait leurs efforts pour chasser le Prophète de la Mecque. (1)

Mais moi je vous dis : que quiconque se mettra en colère contre son frère , méritera d'être condamné par le tribunal. (2)

Jésus répartit : vous ne tuerez point. (3)

§. VI. La désobéissance ordonnée.

§. VI. L'obéissance ordonnée.

Les fidèles n'obéiront pas aux infidèles. (4)

Rendez à César ce qui est à César. (5)

Que tout homme soit soumis aux puissances. (6)

§. VIII. Ce qui souille l'homme.

§. VII. Ce qui souille l'homme.

Si vous êtes malades ou en voyage, ou que vous veniez de décharger votre ventre ou que vous ayez connu vos femmes, et que vous ne trouviez point d'eau pour vous laver, vous mettrez la

Mais ce qui sort de la bouche part du cœur, et c'est ce qui souille l'homme.

Car c'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les

(1) Coran. Ch. de la Conversion. p. 147.

(2) Matth. V. 45, 21, 22.

(3) Matth. XIX. 18.

(4) Coran. Ch. de la Lignée de Joachim, tr. Sav.

(5) Luc. XX. 25.

(6) Rom. XIII. 1.

main sur le sable et vous es- larcins, les faux témoignages, les blasphèmes.
suyerez la face et les deux
mains. (1)

Ce sont là les choses qui souillent l'homme ; mais de manger, sans avoir lavé ses mains, ce n'est pas ce qui souille l'homme. (2)

§. VIII. Charité turque.

§. VIII. Charité chrétienne.

Faites du bien à vos père et mère, aux pauvres, aux orphelins, aux pèlerins qui vont à la Mecque, à vos amis, à vos esclaves. (3)

Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent. (4)

§. IX. Paradis musulman. (5)

§. IX. Paradis chrétien.

Ceux qui obéiront à la divine majesté et à son Prophète entreront dans le Paradis. Ils s'y réjouiront et trouveront tout ce qu'on peut désirer, tout ce qui peut

Les justes brilleront comme des soleils dans le royaume de leur père. (6)

(1) Coran. Ch. des Femmes. 1. Sav.

(2) Matth. XV. 18, 19, 20.

(3) Coran. Ch. des Femmes. p. 63.

(4) Matth. V. 44.

(5) Cette description est tirée tout entière, mot à mot, du Coran. Voir les chapitres cités plus bas. Coran. Ch. de la Vache. p. 3. *Ibid.* Ch. des Femmes. p. 62. *Ibid.* Ch. de la Caverne. 43. *Ibid.* Ch. du Créateur.

(6) Matth. XIII. 43.

contenter l'âme et réjouir les yeux , et demeureront éternellement dans la suprême félicité. Ils seront salués de la part du Seigneur clément et miséricordieux. Ils jouiront des délices du jardin d'Eden, où les arbres sont couverts de branches et de feuilles ; où coulent plusieurs fleuves ; des fleuves d'eau qui ne reçoit point d'altération ; des fleuves de lait qui ne se corrompt jamais ; des fleuves de vin savoureux et délicieux au goût , des fleuves de miel pur et net. (4) Il y a aussi des fruits de toute sorte et de toute saison , des raisins , des dattes , des grenades , etc. Les élus seront parés de colliers d'or , enrichis de pierres précieuses ; ils seront vêtus

Dieu leur rendra le centuple de ce qu'ils auront fait pour lui. (1)

Dans le séjour qu'ils habitent, il n'y a plus de crainte, plus de souffrances, plus de larmes ; Dieu changera leur tristesse en joie et les revêtira de sa propre gloire pour toute l'éternité. (2)

Ils recevront une couronne dont l'éclat ne ternira jamais. (3)

Jésus-Christ placera sur le trône celui qui aura vaincu , comme il est assis sur le trône de son père après la victoire. (5)

(1) Matth. XIX. 29.

(2) Apocal. XXI. 4. *Ibid.* XXII. 5.

(3) I. Pierre I. 4.

(4) Coran. Ch. de l'Homme, p. 340. *Ibid.* Ch. des Ordres, p. 350. *Ibid.* Ch. de la Vérité, p. 358. *Ibid.* Ch. de l'Ornement, p. 387. *Ibid.* Ch. de la Fumée, p. 391. *Ibid.* Ch. du Combat, p. 399. *Ibid.* Ch. de la Montagne, p. 414. *Ibid.* Ch. du Miséricordieux, p. 423. *Ibid.* Ch. du Jugement, p. 424. *Ibid.* Ch. des Envoyés, p. 463. *Ibid.* Ch. de la Nouvelle, p. 465.

(5) Apocalyp. III. 21.

tus de pourpre , de fine soie ,
de vert , d'écarlate , de cou-
leur éclatante. Ils se verront
tous en face : nous les ma-
rierons avec des femmes pu-
res et nettes comme des per-
les enfilées , et blanches
comme des œufs frais , qui
ne jetteront les yeux sur per-
sonne que sur eux ; qui au-
ront les yeux noirs et très-
beaux. Ce sont des filles de
Paradis , que nous avons
créées vierges et affectionnées
à leurs époux , pour le con-
tentement de ceux qui au-
ront à la main droite le livre
de compte de leurs actions.
Elles sont couvertes de pa-
villons , et personne , ni hom-
mes , ni anges ne les touche-
ront avant leurs maris. Elles
seront appuyées sur des ta-
pis verts auprès des ruisseaux
bordés de fleurs. Elles sem-
bleront du corail et du rubis.
Les justes boiront de l'eau
de vigne , qui sortira d'une

Jésus leur répondit : les
enfants de ce siècle épousent
des femmes et les femmes
épousent des maris.

Mais à l'égard de ceux qui
seront jugés dignes d'avoir
part à cet autre siècle et à la
résurrection des morts , les
hommes n'épouseront plus
de femmes et les femmes n'é-
pouseront plus de maris ; ils
seront égaux aux anges et
enfants de Dieu. (1)

Les anges se rassasient
d'une nourriture invisible et

(1) Marc. XXII. 30.

belle fontaine , qu'ils feront couler à volonté. On portera autour d'eux des vases d'argent , de beaux verres , des tasses rondes pleines d'une boisson délicieuse , autant d'un céleste breuvage que l'œil du corps ue saurait apercevoir. (1)

Car le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et dans le manger ; mais dans la justice , dans la paix et dans la joie que donne le Saint-Esprit. (3)

qu'ils en voudront boire , mêlée avec du gingembre (2) , entourés de jeunes pages , pour les servir , qui sembleront des perles enfilées. Ils boiront aussi avec une grande joie et un grand contentement d'un vin purifié très-savoureux , qui aura l'odeur du musc , il sera cacheté dans des bouteilles que personne n'ouvrira qu'eux-mêmes , et sera mêlé de l'eau de la fontaine du Paradis où boivent les chérubins. Ils verront les fontaines couchés sur des

(1) Tobie. XII. 19.

(2) Gingembre. M. Savary traduit : *genzebil*. Zinzibel est le nom indien de ce que nous apelons en français *gingembre*.

(3) Rom. XIV. 17. — Il faut donc entendre dans le sens métaphorique diverses expressions de l'Écriture , par lesquelles il semble que Dieu promet à ses élus une nourriture et une boisson matérielles ; comme lorsque Jésus-Christ parle à ses Apôtres de la nourriture qu'il leur prépare dans le royaume de son Père.

lits élevés , délicieux , doublés de rouge cramoisi , appuyés sur des carreaux et des oreillers bien arrangés. Voilà la suprême félicité. Ils seront exempts de peur et d'affliction. Ils auront tous les fruits qu'ils pourront souhaiter et telle viaude qu'ils désireront. Ils auront des femmes qui auront le corps très blanc et les yeux très noirs pour récompense de leurs bonnes œuvres. (1)

Ils ne diront point de mauvaises paroles ; ils discourront entre eux de ce qu'ils faisaient sur la terre et diront : Nous étions dans le monde nous et nos familles avec une très-grande appréhension des peines de l'enfer ; mais Dieu nous a gratifiés. Et ceux qui les auront précédés à bien faire seront les plus proches de la Divi-

Réjouissez - vous , livrez-vous à des transports de joie, parce que votre récompense est abondante dans les cieux (2).

Je serai moi-même votre magnifique récompense. (3)

(1) Coran. Ch. De ceux qui pèsent à faux poix. p. 471. — *Ibid.* Ch. de la Couverture. p. 476.

(2) Matth. v. 12.

(3) Gen. x v. 1.

nité et les plus élevés en Paradis. Il y en aura un grand nombre des premiers siècles et peu des derniers. Ils n'entendront point de mauvaises paroles et entendront perpétuellement la voix de ceux qui les béniront ceux qui tiendront leur livre à la main droite seront auprès d'un pommier frais et sans épines et auprès de l'arbre de musc, (1) sous un ombrage agréable auprès d'une eau courante. Ils ne seront importunés ni de la chaleur du soleil, ni de la fraîcheur de la lune.

On leur dira : mangez et buvez à votre contentement.

Le livre, où les bonnes œuvres des gens de bien sont écrites, est gardé dans le ciel ; les anges sont témoins comme les bons jouiront des délices du Paradis.

(1) C'est le bananier ou figuier des Indes.

TROISIÈME LETTRE.

1° Est-il vrai que la religion turque ne soit ni exclusive ni superstitieuse ? 2° Si c'est un culte philosophique. 3° Si elle ne prescrit que la prière et la charité. 4°. Incompatibilité de sa doctrine avec la prière.

§. 1. Est-il vrai que la religion turque ne soit ni exclusive ni superstitieuse ?

Vous dites : « La religion turque n'est ni aussi superstitieuse , ni aussi exclusive qu'on nous la peint , au fatalisme près , il faut rendre justice au culte de Mahomet , ce n'est qu'un culte très philosophique. » (*Voy. en Orient, Tom. III. pag. 22.*)

La religion turque n'est donc d'après vous , Monsieur, ni aussi superstitieuse ni aussi exclusive qu'on nous la peint ; pour vous prouver le contraire , nous nous contenterons de vous adresser les questions suivantes. Croyez-vous , philosophe , que la prière faite par une personne qui ne tourne point la face vers l'Orient , ne soit pas agréable à Dieu , si elle part d'un cœur pur et sincère (1) ? Croyez-vous , philosophe , qu'un homme soit impur aux yeux de Dieu , parce qu'il n'aura pas fait les ablutions et purifica-

(1) Il est difficile d'accorder le Coran avec lui-même au sujet de ce que les arabes appellent le *Kéblah*. Ce mot signifie la partie du monde vers laquelle les Musulmans se tournent en faisant leurs prières. Mahomet fixa d'abord pour *Kéblah* le temple de Jérusalem. Ensuite il leur fit une loi inviolable de prendre pour *kéblah* le temple *Haram* de la Mecque. Brunet. *Parallèle des religions* , T. II. pag. 376.

tions prescrites par le Coran (1) ? Croyez-vous, philosophe , qu'un homme mérite de manger des fruits de l'arbre *zacon* , dont les branches semblent la tête des diables , et qui bouilliront dans le ventre comme de la poix , parce qu'il aura bu du vin ou joué aux cartes ? (2) Croyez-vous, philosophe , que Dieu couvrira d'une chemise de feu (3), inondera d'eau bouillante , battra avec des masses de fer le vrai croyant qui n'aura pas fait le pèlerinage de la Mecque ? (4) Croyez-vous , philosophe , que Dieu plongera dans l'étain fondu , qui leur rôtira la face et sera leur breuvage , ceux qui n'auront pas jeûné le mois du Ramadan (5) ? Croyez-vous , philosophe , que l'homme , qui aura mangé des boudins et quelques tranches de jambon , sera condamné à avaler goutte à goutte une eau corrompue , qui passera avec peine en lui faisant souffrir d'horribles tourments (6) ? Croyez-vous , philosophe , qu'un homme , qui professe un autre culte que l'Islamisme , sera au nombre des réprouvés ? (7) N'est-il pas vrai qu'il y a peine de mort pour le Chrétien qui tente de convertir un Musulman et pour le Musulman qui abjure la religion du Prophète (8) ? N'est-il pas vrai qu'il y a peine de mort pour l'infidèle qui oserait approcher de la Mecque (9) ?

(1) Coran. Ch. IV.

(2) *Ibid.* Ch. des Ordres.

(3) *Ibid.* Ch. du Pèlerinage.

(4) *Ibid.* Ch. de la Vache.

(5) *Ibid.* Ch. de la Caverne.

(6) *Ibid.* Ch. XIV. tr. Sav.

(7) *Ibid.* Ch. III. tr. Sav.

(8) *Annales de la Prop. de la Foi* , T. IV. p. 1.

(9) Personne n'ose approcher de la *Mekke* plus près que *Dsidda* , port de la mer Rouge , qui est à une forte journée de la Mecque , à moins

§. II. Si c'est un culte philosophique.

Et c'est ce culte qui , à vos yeux , n'est ni superstitieux , ni exclusif ! et c'est ce culte que vous appelez tolérant , que vous appelez philosophique ! Oui , le culte de Mahomet est un culte philosophique , très digne surtout des philosophes modernes. Oui , ce culte doit sourire à tout esprit fort. Oui , nous ne sommes pas surpris que leur bouche ne tarisse pas en éloges pour ce culte qu'ils trouvent *plus avancé sur la route de la perfection religieuse que les religions qui l'insultent et le méconnaissent*. Comme les sceptiques du dernier siècle , Monsieur , ceux du XIX^e. trouveront bons tous les cultes , raisonnables toutes les religions qui ne mettront point de frein à l'incandescence des passions humaines. La Religion catholique leur paraîtra superstitieuse , exclusive , intolérante , altérée par le moyen-âge , parce qu'elle proscrira l'erreur , parce qu'elle apprendra à l'homme à se modérer , à mortifier ses sens , à tourner vers le Créateur la fougue des désirs qui l'entraînent vers la terre , à faire brûler pour Dieu , de flammes angéliques , ce cœur que le philosophisme prostitue à la créature. Le culte de Mahomet est un culte qui leur sourit. *La volupté , le fatalisme , ces deux résultats du despotisme oriental* , les enchantent. La polygamie a pour nos hommes progressifs des charmes incomparables ; ils briseraient volontiers les chaînes indissolubles qui resserrent l'époux chrétien ; et , au souvenir des houris céles-

d'être mahométan ou de vouloir le devenir..... un étranger à la Mecque serait mis à mort s'il était reconnu. (Brunet , *Parallèle des religions* , T. II. p. 270.)

tes (1), qui doivent enivrer de bonheur les élus toujours rajeunis , leur cœur palpite d'allégresse ; ils voudraient prendre leur essor vers le septième ciel. Oui, ce culte est très-digne de vous , philosophes ; il est vraiment très-philosophique et une seule chose nous surprend , nous dirons-nous avec un auteur célèbre , c'est que vous n'alliez point vous faire circoncire à Constantinople et prendre le turban vert des enfants du Prophète.

§. III. Si la religion turque ne prescrit que la prière et la charité.

« La religion turque, dites-vous , ne prescrit que deux grands devoirs la prière et la charité. » (*Voy. en Orient. Tom. III. pag. 22.*)

Ceci n'est pas exact, Monsieur. D'après le texte même du Coran , voici quels sont les points fondamentaux de la religion mahometane et les obligations des vrais croyants, sans parler de la croyance en Dieu et à la mission du Prophète, de la prière et de l'aumône. 1°. Le pèlerinage de la Mecque (2). 2°. L'abstinence du vin, l'interdiction des jeux de hasards (3). 3°. L'abstinence du porc, du sang (4). 4° Le jeûne du mois du Ramadan. (5). 5° L'usage des purifications. (6) 6° Enfin la circoncision, quoiqu'il n'en soit pas fait mention dans le Coran.

(1) *Houri* nom des femmes placées par Mahomet dans son paradis pour satisfaire les passions des fidèles musulmans. (De l'Arabe *hour-al-ouy-youn.*)

(2) Coran. Ch. de la Vache.

(3) *Ibid.* Ch. de la Table.

(4) *Ibid.* Ch. II. Tr. Savary.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.* Ch. des Femmes.

§. IV. Incompatibilité de sa doctrine avec la prière.

Le Coran, il est vrai, prescrit souvent la prière. On ne peut guère même douter, dit M. Brunet, que les Turcs n'aient réclamé le crédit de Mahomet auprès de Dieu dans les temps de calamité et qu'ils ne lui aient adressé leurs supplications pour obtenir le pardon de leurs péchés.

La gazette de Leipsick de l'an 1697, article Vienne, mois de décembre, contient une ordonnance du Grand-Seigneur, qui, en nous faisant connaître les moyens employés par les vrais croyants pour apaiser Allah en temps de calamité ou après une défaite, nous donnera en même temps une idée de leur tolérance, de leur mansuétude et de l'esprit qui les anime dans la prière. Peut-être ne serez-vous pas fâché, Monsieur, d'en avoir connaissance, la voici : 1°. On portera, dit le Grand-Seigneur, un coffre rempli d'ossements, de sabres brisés, de morceaux d'armes à feu liés en faisceaux, de carquois et de flèches cassées et autres choses semblables ; et il sera accompagné de 6000 personnes qui auront les pieds nus, qui seront couvertes de sacs, qui auront des cordes entortillées autour de leur cou et de leur corps, et qui ne porteront pas de turban. — 2°. 3000 Turcs, couverts de sang et de cendre, marcheront à la suite en poussant des soupirs et des gémissements, en pleurant, en hurlant et en se déchirant leurs habits. — 3°. Six mille autres, à demi-nus se fouetteront sur les épaules et sur la poitrine avec des épines en faisant jaillir le sang jusqu'à terre et sans pouvoir s'essuyer. — 4°. Quatre mille spahis, sans turban et ayant les moustaches pendantes, porteront au milieu de cette procession la châsse

du prophète Mahomet. Trois cents Pachas qui l'accompagneront , passeront au fil de l'épée tous ceux qui la regarderont en face et jeteront leurs corps aux chiens.—5°. Paraîtront trente Pachas de provinces sans sabre , sans pourpre , mais avec leur turban entouré d'un simple linge noir qui aura été trempé dans du sang de juif et d'âne , et ayant une main attachée sur le dos , dans laquelle ils tiendront une queue de chameau traînant par terre. —6°. A chaque mille on frappera à coups de sabre sur un esclave chrétien et sur un esclave juif qu'on laissera périr dans leur sang.—7°. Trois mille janissaires, sans fusils et sans armes , ayant seulement à la main des bâtons qu'ils laisseront traîner, suivront et crieront sans cesse : *Allah bizz rahmed eile* : Dieu , faites nous miséricorde. —8°. Viendra ensuite un coffre plein de petites monnaies qu'on répandra sur terre, mais que personne ne pourra ramasser avant la fin de la procession , sous peine d'être empalé. —9°. La procession sera fermée par la foule du peuple , parmi laquelle se trouveront une centaine de pèlerins ou santons , qui se tailladeront le visage ou la poitrine avec des couteaux en criant : *Allah jekfa ja Allah arrhaman*, Assez, ô mon Dieu, ô Dieu de miséricorde. » (1)

Nous ignorons, Monsieur, jusqu'à quel point les rêves, les méditations , les hurlements , les soupirs , les macérations , les flagellations des Turcs , le sang d'âne , de juif ou de chrétien peuvent fléchir le courroux d'Allah ; mais ce que nous trouvons de plus singulier dans leur bouche , comme dans celle des déistes , c'est la prière. Leur dogme,

(1) Ce fut après la défaite des Turcs par le prince Eugène de Savoie , à Zenta en 1697 , que ce singulier cérémonial fut ordonné.

nous dites-vous , (et cette doctrine est ouvertement prêchée dans le Coran) leur dogme , c'est la fatalité. Or le dogme de la fatalité est incompatible avec la prière. La prière n'est pas seulement un cri de l'âme aimante ou reconnaissante envers Dieu , c'est encore un cri de la faiblesse qui réclame le secours d'un être puissant au milieu de ses souffrances et de ses besoins. Or, que peut demander à Dieu un Musulman ? Qu'il lui fasse miséricorde ? Qu'il éloigne de sa demeure la peste qui étend partout ses ravages ? Qu'il fasse tomber aux pieds du Croissant l'infidèle qui blasphème l'envoyé céleste ? Par la seule hypothèse que ses prières peuvent être exaucées , vous supposez que la Divinité a pu se laisser fléchir ; et si la prière est un moyen pour détourner les fléaux , apaiser la colère divine , etc. que devient , nous vous le demandons , que devient le dogme de la fatalité ? (1) Aussi le musulman est conséquent avec sa doctrine , sauf quelques rares exceptions, il se laisse stupidement moissonner par la peste , sans prendre aucun moyen pour l'éviter ; persuadé que toutes les précautions seraient inutiles pour échapper au destin , à la fatalité qui le poursuit. Il laisse tranquillement la flamme dévorer sa demeure sans s'opposer aux ravages de l'incendie ; comme si la Providence qui permet que des fléaux frappent et épouvantent les hommes , leur défendait de prendre les moyens d'apaiser sa colère , et ne

(1) Mahomet, dit à ce sujet l'anglais Sale , se sert beaucoup de cette doctrine de la fatalité dans le Coran , pour aigler ses sectateurs à combattre sans crainte et eu désespérés pour la propagation de leur foi ; car il leur représente que toutes les précautions possibles ne sauraient changer leur inévitable destinée et prolonger leur vie d'un moment. (Observations critiques et historiques , T. I. Amsterdam et à Lepsick , MDCCLXX , p. 209.)

leur prescrivait pas de prendre ceux que suggère la prudence pour conserver leurs jours. Sans doute , nul ne peut échapper à la vengeance divine , si Dieu veut le punir ; mais quand tous les moyens ont été pris pour éviter le danger , on doit se remettre avec confiance entre les mains de la Providence.

Le grand devoir de la prière est donc incompatible avec le dogme fondamental du culte musulman , le fatalisme. Dans notre prochaine lettre , nous parlerons de la charité turque , que vous exaltez avec tant d'emphase.

Nous avons l'honneur d'être , etc.

LETTRE QUATRIÈME.

1°. De la charité turque. 2°. Charité des Turcs envers les animaux. 3°. Ne peut-on pas leur contester cette prétendue charité ? 4°. Les Turcs sont-ils des patriarches et des philosophes ?

Vous avancez sérieusement « que le Mahométisme n'impose à l'homme que deux grands devoirs la prière et la charité. » Nous avons démontré que cette proposition n'était pas exacte ; nous avons prouvé que la prière est incompatible avec sa doctrine , disons aujourd'hui un mot de sa charité.

§. I. Charité turque.

La charité prise dans le sens chrétien , dans le sens naturel que l'on donne à ce mot , est une vertu qu'aucune religion n'a enseignée , ni même connue , avant le Christianisme. La charité n'est pas seulement le socialisme , comme vous la définissez , Monsieur : c'est l'amour de Dieu et du prochain en vue de Dieu. La charité ordonne que l'homme sacrifie l'intérêt individuel à l'intérêt public. Elle lui ordonne de regarder des hommes comme ses frères et de les aimer d'un amour pur et saint , de les aimer tous sans en excepter ses plus cruels ennemis. Or la charité ainsi conçue est inconnue chez les Turcs ; elle est même exclue de leur code religieux. (1) Par là , néanmoins , nous ne vou-

(1) Coran , Ch. IX , XLVII.

lons pas dire que parmi ces peuples , comme chez les peuples les plus cruels , on ne rencontre quelquefois des cœurs qui compatissent aux maux de leurs frères , et allègent leurs souffrances. Quelques rares exceptions , bien loin de détruire notre assertion générale , ne font que la corroborer : au reste , les actes de miséricorde , que vous pourrez nous citer , ne seront point des actes d'une charité vraie et parfaite , telle que nous l'entendons.

Le Coran s'exprime d'une manière claire et précise. Il ordonne de faire du bien au Prophète et aux amis du Prophète , aux pèlerins qui vont à la Mecque ; il inspire la haine et le mépris des infidèles ; et malheureusement les Turcs n'ont été , jusqu'à ce jour , que les trop fidèles observateurs de leur exécrable doctrine. (1).

Les peuples les plus savants , les plus polis de l'antiquité , ont-ils connu la charité ? Leur vertu principale , leur véritable divinité , c'était l'amour de la patrie ; l'amour des Romains pour les Romains ; des Grecs pour les Grecs ; tous les autres peuples n'étaient à leurs yeux que des barbares , dignes tout au plus d'être leurs esclaves , ou d'égayer leurs loisirs en s'égorgeant dans le cirque. Encore quel était cet amour ? Le paganisme a-t-il jamais élevé de ces monuments que la Religion chrétienne a semés partout , pour recueillir les infirmités humaines , l'enfance et d'indigence délaissées ? Eh bien ! Le Christia-

(1) Combattez contre les infidèles , jusqu'à ce que toute religion soit exterminée , mettez-les à mort ; ne les épargnez pas , et lorsque vous les aurez affaiblis à force de carnage , réduisez le reste en esclavage , et écrasez-les par des tributs. Coran , Ch. 8 , 9 , 47 , cité par M. de Gérant. Pèlerinage , T. III , p. 300.

nisme est venu ; il a fait, pour ainsi dire, de tous les peuples un seul peuple, de tous les hommes un seul homme ; de là cette expression sublime de nos Livres saints en parlant de nos ancêtres dans la foi : « ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. » (1) Il a dit à ses Disciples : n'importent la couleur, les mœurs, les climats, le langage, « aimez-vous tous les uns les autres, faites du bien à ceux qui vous font du mal, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent, etc. etc. Et les Chrétiens ont aimé tous les peuples ; et des prêtres courageux ont été, au péril de leur vie, porter la bonne nouvelle dans des contrées sauvages et lointaines ; donner le baiser fraternel à l'Indien stupide, au farouche enfant de l'Océanie, aux barbares habitants des pays jusqu'alors inconnus. La charité chrétienne a pénétré dans des climats où n'avaient osé pénétrer l'ambition et l'avarice des hommes, et tous les hommes, sans en excepter les esclaves, sont devenus ses frères. Et ces créatures faibles et timides que le paganisme méprisait, que le mahométisme tient dans l'abjection et vend sur ses places publiques, dans ses bazars, les femmes sont devenues ses sœurs. (2) Marie, la Vierge chrétienne par excellence, en devenant la mère de Dieu, les a élevées au rang qu'elles devaient occuper dans la société, puisqu'elles sont, comme nous, créées à l'image de Dieu, et comme nous, rachetées par le sang précieux du Sauveur du monde. (3)

(1) Act. Ap. iv. 32.

(2) Quelques commentateurs du Coran prétendent qu'elles (les femmes) n'ont point d'âme. Elles ne prient jamais dans les mosquées avec les hommes. L'auteur de l'art. Houris (Dict. encycl.) prétend qu'elles sont exclues du paradis par le Coran qui n'y admet que des houris.

(3) Voir l'émanipation de la femme opposée à la théorie saint-simo-

Quand la peste décime Stamboul, voit-on éclater parmi les habitants de cette ville stupide les prodiges de dévouement et de charité qu'ont fait éclater les Chrétiens de l'Amérique, de l'Europe et surtout de la France, quand l'ange exterminateur brandissait son glaive sur les peuples consternés ? Oui, répétons-le, le Christianisme seul connaît la charité ; lui seul a enseigné aux hommes à pratiquer cette vertu au-dessus des forces de la nature, et qui transforme, pour ainsi dire, les hommes en anges.

Philosophe, tant que le mot d'esclave souillera les pages du Coran, ne nous parlez plus de la charité des enfants du Prophète !

§. II. Charité turque envers les animaux.

Vous êtes si plein de vénération pour les mœurs et la religion du Musulman, que tout vous paraît admirable chez ce peuple de *patriarches*. Ne trouvant pas ample matière à vanter leur charité pour leurs semblables, vous vous extasiez sur leur tendresse pour les quadrupèdes et les volatiles que nous, Chrétiens, nous ne respectons pas trop. On serait tenté de penser, en vous voyant partager l'amour qu'ils ont pour tous les êtres créés, que vous partagiez aussi la croyance, célèbre dans l'Indostan, sur la transmigration des âmes.

Vous dites : « Les Turcs vivent en paix avec toute la création animée et inanimée ; arbres, oiseaux ou chiens, ils respectent tout ce que Dieu a fait ; ils étendent leur

nième par M^{gr} Comte de Sibour, évêque de Digne, prélat Assistant au trône pontifical.

charité à ces pauvres espèces abandonnées ou persécutées chez nous. Dans toutes les rues, il y a de distance en distance des vases pleins d'eau pour les chiens du quartier, et ils font, quelquefois en mourant, des fondations pieuses pour qu'on jette du grain aux tourterelles (1) qu'ils nourrissent pendant leur vie. » (*Voy. en Orient. Tom. III. pag. 384. 385.*)

Ils vivent en paix avec toute la création animée et inanimée, arbres, oiseaux ou chiens, ils respectent tout ce que Dieu a fait. Parmi les êtres de la création animée il en est un, Monsieur, que ces *zoophiles*, qui ont toutes vos sympathies, ne respectent pas trop; cet être, c'est l'homme, le chrétien ou l'infidèle, nous pourrions ajouter la femme, demandez plutôt aux Grecs et à l'auteur du *Jeune Diacre*. Nous avons sous les yeux les récits des voya-

(1) Les tourterelles sont respectées chez les Turcs, comme les hirondelles chez les Chrétiens, dans nos contrées méridionales. Le peuple regarde ces oiseaux, comme sacrés. Des nuées de tourterelles s'abattent sur les tartanes chargées de blé, qui traversent le Bosphore, sans être inquiétées par les matelots, quelquefois même elles vont se reposer sur leurs épaules; comme on voit chez nous les hirondelles construire leurs nids sous les toits, dans les angles des cheminées, jusque dans l'intérieur des maisons sans qu'elles soient troublées par ceux qui les habitent, cette vénération des Musulmans pour ces oiseaux pourrait avoir sa source dans l'opinion généralement accréditée qu'une colombe communiquait au Prophète ses inspirations célestes.

D'autres, dit M. Brunet, attribuent à cette vénération des Turcs pour les colombes une autre origine. Mahomet était persécuté: quelques-uns des conjurés prêts à entrer dans la grotte du mont Tour, où il était caché, s'aperçurent que l'entrée en était fermée par des toiles d'araignée et qu'une colombe y avait déposé ses œufs. A cette vue ils retournèrent sur leurs pas. Cet événement, regardé comme un miracle par les Mahométans, leur a laissé une grande vénération pour ces oiseaux. (Par. Rel. T. II. pag. 225.)

geurs , personnes très-dignes de foi , qui ne parlent pas trop favorablement de leur mansuétude à leur égard. Qu'ils vivent en paix avec les cyprès et les tourterelles , cela va très-bien , Monsieur ; qu'ils respectent la vie de ces sales quadrupèdes à la voix discordante , à la robe soyeuse qu'égorgent et mangent sans scrupule les Chrétiens , à merveille , mais croyez-vous qu'ils ne feraient pas mieux encor de vivre en paix avec leurs semblables ? Au lieu de placer , de distance en distance , des vases pleins d'eau pour les chiens du quartier , au lieu de faire en mourant des fondations pieuses pour qu'on jette du grain aux tourterelles , pour que l'on construise des hôpitaux pour les chats (1) , croyez-vous qu'ils ne feraient pas mieux de faire placer de distance en distance , des salles d'asile , des maisons de refuge pour l'enfance et la vieillesse délaissées ? Des hôpitaux , où leurs frères trouveraient un allègement à leurs misères et à leurs souffrances ? De faire des legs pieux , pour qu'on jette après leur mort un morceau de pain à l'indigence ? Cette bienfaisance envers les animaux , pour la plupart presque inutiles à la société , n'est-elle pas quelque chose de ridicule et de révoltant de la part de ceux qui se jouent de la vie de leurs semblables , qui abreuvent d'outrages , accablent d'avanies des hommes qui ne partagent par leur croyance religieuse ? Le Siamois (2) , qui construit des hô-

(1) La ville d'Alep possède un hôpital pour les chats. Il est ouvert à tous ceux du pays, jeunes ou vieux, infirmes ou bien portants, qui préfèrent le séjour de l'hôpital à la maison de leurs maîtres. La fondation de ce curieux établissement a été faite par un Turc qui, en mourant, a laissé à cet effet une somme assez considérable. (Lettre de Mgr. Bonamie, évêque de Babylone 1833, *Annales de la Prop. de la Foi*, T. VIII, p. 562.)

(2) *Annales, de la Prop. de la Foi*. T. V, p. 116. T. IV, p. 150.

pitiaux pour les cochons , les singes , les poules , etc. etc. l'Indien stupide , qui offre tous les jours des sacrifices au reptile qu'il introduit dans sa maison et qu'il nourrit avec soin , en lui disant humblement : Seigneur serpent , ne nous faites pas de mal ; le Talapoin (1) , qui élève délicatement un grand nombre d'autres animaux , agissent , disent-ils , par charité envers leurs parents , qui sont devenus singes , serpents , cochons , chiens et oiseaux. Ils sont conséquents : ils croient à la transmigration des âmes ; les animaux sont leurs frères ; ils donnent des marques d'amour à leur prochain. Mais quel est le motif , qui peut porter un Turc , si plein de mépris pour l'humanité , à agir avec bienveillance envers les animaux ? C'est sans doute , comme l'observe un écrivain , « parce que la barbarie elle-même a besoin de quelque relâche. »

§. III. Ne peut-on pas contester aux Turcs leur prétendue charité envers les animaux ?

Mais on peut révoquer en doute cette prétendue charité envers les bêtes , ou du moins rabattre beaucoup de son mérite. Voici ce que dit à ce sujet un homme impartial , revêtu d'un caractère honorable , qui a passé vingt-cinq ans parmi eux , qui a étudié leur langue , leur religion , leurs mœurs , leurs usages , et qui est par conséquent , Monsieur , mieux à même de porter un jugement vrai qu'un voyageur qui ignore les mœurs et la langue du pays , et ne voit les choses qu'en passant.

« C'est d'après des observations très-peu réfléchies , dit

(2) Prêtre idolâtre à Siam et à Pégu.

le Baron de Tott , que les voyageurs ont prôné la charité des Turcs envers d'autres animaux. (1)

« Il y a à Constantinople une grande quantité de chiens. Tous ceux qui ne sont pas voisins des boucheries de la ville , font très-peu d'honneur à la charité turque. Toujours misérables , toujours plus ou moins étiques , souvent mutilés , ils semblent réclamer contre les voyageurs , qui ont exalté les charmes et les douceurs de leur existence.

Le chien toutefois , comme l'observe Buffon , est digne par ses qualités intérieures d'attirer les regards de l'homme. Il possède un sentiment délicat , exquis , que perfectionne encore l'éducation , ce qui rend cet animal digne d'entrer en société avec l'homme. Il sait concourir à ses desseins , veiller à sa sûreté , l'aider , le flatter et le défendre : il sait par des services assidus , par des caresses répétées , par des cris de douleur ou par des jappements de joie , ou par des hurlements de désir , se concilier son maître , le captiver , et de son tyran se faire un protecteur.

« On a pareillement célébré comme une bonne œuvre , dit encore l'auteur cité plus haut , l'usage ou sont les Turcs de nourrir les chats avec des foies de moutons , distribués à ces animaux par de pieux personnages qui se vouent à cette sainte action. Cela ne serait , à la vérité , ni plus sot , ni plus ridicule que l'histoire des tourterelles. Or , il faut savoir que les Turcs , comme les Juifs , ont des viandes défendues. La loi leur prescrit de laver et de saigner celles qu'ils mangent ; elle leur interdit certaines parties de l'animal telles que les foies , les poumons , etc. Les bouchers

(1) Baron de Tott. *Mémoire sur les Turcs et les Tartares*. T. I. p. 172.

doivent donc pourvoir au débit des articles , qui ne peuvent convenir qu'aux Chrétiens.

Des *Dgiherdis* (vendeurs de foie) portent sur l'épaule un long bâton , qui suspend leur marchandise , l'annoncent en criant à tue-tête , mais ne la donnent jamais *gratis*. Ils les débitent en gros aux Chrétiens et en détail aux vieilles femmes , qui partout affectionnent leurs chats , sans en être pour cela plus charitables. Quelquefois ils divertissent le public en livrant à la voracité des chats les foies qu'ils portent , mais l'homme important que cette scène divertit , les leur paye. L'Européen , qui ne sait pas la langue et ne vit point avec les Turcs pour étudier leur génie et leurs mœurs , croit voir un acte de charité , le publie et n'accrédite qu'une erreur. »

O aveuglement déplorable de la philosophie ! La haine qu'elle porte au Christianisme , lui fait fermer les yeux sur les cruautés et le despotisme d'un peuple envers les hommes , pour louer sa prétendue charité envers les bêtes !

§. IV. Les Turcs sont-ils des patriarches et des philosophes ?

Vous ne pouvez vous lasser , Monsieur , d'admirer les Turcs , parce qu'ils aiment à s'asseoir à l'ombre , en face d'un magnifique horizon , avec de belles branches de feuillage sur la tête et à passer là les heures et les jours à s'ennuyer de contemplation vague et inarticulée. » (Cette contemplation vague et inarticulée vous enchante.) » Il fait peu de cas , dites-vous , des plaisirs de l'amour-propre et de la société , ceux de la nature lui suffisent. » (*Voy. en Orient. T. III. pag. 351.*)

Étrange éloge d'un peuple dans la bouche d'un philosophe ! Le sauvage habitant du Nouveau-Monde méprise aussi les plaisirs de l'amour-propre et de la société. Il n'intrigue pas pour se faire élire représentant au congrès de Washington ; il ne va pas à l'opéra ; il ne donne ni soirées dansantes , ni soirées chantantes. Qu'il se peigne le visage de vermillon ; qu'il se tatoue , qu'il fume son calumet ; que ses bras , ses oreilles , son nez soient chargés de bracelets et de pendants ; que le Grand-Esprit lui accorde une pêche et une chasse abondantes ; qu'après le combat , il puisse emporter pour trophée de sa victoire la chevelure sanglante de son ennemi et dévorer ses membres palpitants à son aise , le voilà content. Les plaisirs de la nature lui suffisent. Les êtres qui ne sont pas comme nous doués de l'intelligence et de la raison , ignorent aussi les plaisirs de l'amour-propre et de la société ; ceux de la nature leur suffisent. Les Turcs seront donc à vos yeux des hommes dignes de vénération et d'estime , parce que , comme les animaux , comme les barbares enfants des bois , ils placeront leur bonheur dans le contentement de leurs appétits matériels , dans la volupté physique des sens , dans l'assouvissement de leurs passions brutales ; parce que les plaisirs de la nature leur suffisent. Étrange aveuglement des hommes rationnels de notre siècle , qui , pleins de préjugés sur leur propre nation , louent précisément dans les autres ce qu'il y faudrait blâmer !

Nous étions loin , Monsieur , de prévoir la conclusion étrange que vous tirez de vos propositions singulières. Eh bien ! *ce peuple qui rêve , prie et s'ennuie de contemplation vague et inarticulée* , ce peuple à qui les plaisirs de la na-

ture suffisent , ce peuple ignorant , barbare , plein de mépris pour l'humanité , qui trafique des hommes sur ses places publiques (1), vous l'appellez hardiment un peuple de patriarches ! un peuple de philosophes !

Un libre penseur comme vous, Monsieur, Nicolas Savary, en voyant les ruines et les décombres amoncelées par l'ignorance et le fanatisme des Musulmans, s'écriait : « A la vue de ces tristes spectacles, mon cœur s'indigne et gémit, ma bile s'allume, et je voudrais conjurer toute l'Europe contre ces Turcs qui, descendus des monts de l'Arabie, ont écrasé les nations sur leur passage, et se sont frayé à travers des flots de sang une route jusqu'au trône de Constantinople. Le beau pays qu'ils habitent n'a point adouci la férocité de leur caractère ; la force est leur loi, le sabre, leur justice » (2)

Monsieur de Géramb, en parlant de ce même peuple, a dit : « Nulle part cette divinité (l'amour de l'argent) n'a plus d'autels qu'en Turquie et dans les contrées soumises à l'Alcoran ; nulle part on ne lui sacrifie plus de victimes. L'Arabe et le Turc immolent tout à un intérêt sordide. Rien chez eux n'est au-dessus de l'or, et n'y eut-il pour eux d'autre moyen de s'assurer de la possession d'une somme modique que de donner en échange une portion considérable de leur vie, je doute qu'ils fussent longtemps à hé-

(1) Je pensais à cela en entrant dans ce bazar où l'on vend la vie, l'âme, le corps, la liberté d'autrui, comme nous vendons le bœuf ou le cheval.... Elle (la jeune esclave) fut vendue sous nos yeux pour le harem d'un jeune Pacha de Constantinople. Nous sortîmes, le cœur flétri et les yeux humides de cette scène, qui se renouvelle tous les jours, et à toutes les heures dans les villes de l'Orient. (Lamartine, Voy. en Orient. T. III. p. 315, 321.)

(2) N. Savary. Lettres sur la Grèce, Paris 1793.

siter. Ceci s'applique à tous , aux grands comme aux petits aux magistrats comme aux simples particuliers. Tel qui vient de prononcer une sentence contre un voleur , va lui-même mettre à contribution un couvent , et continue ce brigandage jusqu'à ce que , cité à son tour , au tribunal du Pacha , il se voie dépouillé de son bien , et obligé de présenter sa tête à la hache du bourreau ; et à peine cette tête a-t-elle roulé dans la poussière , à peine l'argent a-t-il été confisqué , qu'arrive de Constantinople un messenger porteur du cordon fatal avec ordre du Sultan d'étrangler le Pacha. Vous devinez pourquoi.... (1) »

Et c'est ce peuple , ce sont ces hommes que vous , Monsieur , vous ne faites pas difficulté d'appeler « un peuple de patriarches , un peuple de philosophes ! »

Singuliers patriarches que ces cruels et avarés enfants du Prophète , qui se jouent de la vie de leurs frères , et courbent sous le joug le plus humiliant et le plus dur un sexe timide que Dieu a placé sous la protection de l'homme ! Nous doutons , Monsieur , qu'Abraham , Isaac et Jacob traitassent Sara , Rebecca et Rachel , comme les Turcs traitent leurs épouses. Singuliers philosophes que ces hommes ignorants , « qui se font gloire de leur ignorance (2) , de leur mépris pour la vérité , de leur dédain stupide pour les arts , » qui ne reconnaissent dans leur gouvernement d'autres lois que le caprice du tyran , d'autre justice que celle du sabre , d'autres plaisirs que ceux des êtres privés de l'intelligence , d'autre dogme que la fatalité , d'autre

(1) Le R. P. de Gêramb , Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï , T. I. p. 175.

(2) Rielaud , sur le Droit militaire des Mahométans , p. 37. P. R. T. II. 331.

vertu que l'adoration de la divinité et le mépris , la haine des mécréants ! Et c'est vous , homme du progrès , homme rationnel , c'est vous qui au XIX^e siècle , venez nous proposer sérieusement des Turcs pour modèles de sagesse et de philosophie ! En vérité on ne pourrait ajouter foi à de tels paradoxes , si nos Livres saints ne nous apprenaient que Dieu se plaît à égarer les hommes superbes , qui dédaignent ses sublimes inspirations pour ne suivre que les inspirations de la fallacieuse raison ; s'ils ne nous les montraient marchant à tâtons dans les sentiers ténébreux de la folie , tombant d'abîme en abîme , après avoir éteint le seul flambeau qui pouvait les guider , le flambeau de la foi. *Je perdrai la sagesse des sages , je réprouverai la prudence des prudents.* (1)

Agréez l'expression des sentiments respectueux avec lesquels nous avons l'honneur d'être , etc.

(1) 1. Cor. I. 19.

CINQUIÈME LETTRE.

1°. Allusion. 2°. Si les mystères du Christianisme doivent effa-roucher un esprit raisonnable. 3°. Ce qu'il faut penser de la rési-gnation musulmane à la volonté de Dieu.

§. 1. Allusion.

C'est en vain, Monsieur, que vous cherchez à dissimu-ler vos idées religieuses ; que vous évitez avec soin, de peur de scandaliser sans doute les âmes rétrogrades et timorées, toute formule, tout symbole qui pût révéler d'une ma-nière trop précise votre pensée intime. Vous vous oubliez quelquefois, et puis, le masque dont vous vous couvrez, est trop diaphane :

Vous dites : « Le dogme du Mahométisme n'est que la croyance dans l'inspiration divine manifestée par un homme plus sage et plus favorisé de l'émanation céleste que le reste de ses semblables. On a mêlé plus tard quel-ques faits miraculeux à la mission de Mahomet ; mais ces miracles des légendes islamiques ne sont pas le fond de la religion, et ne sont pas admis par les Turcs éclairés. Tou-tes les religions ont leurs légendes, leurs traditions ab-surdes, leur côté populaire. Le côté philosophique du Mahométisme est pur de ces grossiers mélanges. Il n'est que résignation à la volonté de Dieu et charité envers les hommes. J'ai vu un grand nombre de Turcs et d'Arabes profondément religieux, qui n'admettaient de leur religion

que ce qu'elle a de raisonnable et d'humain. Leur raison n'avait pas d'effort à faire pour admettre des dogmes qui la révoltent. C'est le théisme pratique et contemplatif. » (*Voy. en Orient, T. II. pag. 370, 371.*)

Le dogme du Mahométisme (vous voulez dire du Christianisme) est la croyance dans l'inspiration divine manifestée par un homme plus sage que le reste de ses semblables. Cet homme, c'est Jésus-Christ. N'aviez-vous pas osé avancer quelques lignes plus haut que la religion musulmane était la même en principe que la religion chrétienne, *moins la divinité de l'homme* ; c'est-à-dire , moins la croyance par laquelle les chrétiens, non pas les chrétiens éclairés et philosophes, comme vous, Monsieur, mais les chrétiens arriérés, rétrogrades, les chrétiens moyen-âge, élèvent Jésus-Christ, simple mortel, au rang de la divinité. On a mêlé plus tard des faits miraculeux à la mission de Mahomet (lisez Jésus-Christ.) ; mais ces miracles (1)

(1) Les plus savants commentateurs du Coran, tels que Gelaleddin, etc. admettent que leur prophète a fait des miracles, quoique le Prophète fasse dire dans son Coran qu'il n'a pas reçu la mission d'en faire : (Chap. XXXI T. Sav.) Voici les principaux miracles du Thaumaturge d'Orient.

1°. Il nourrit un jour tous les travailleurs qui fortifiaient Médine avec un panier de dattes, qui multiplièrent miraculeusement entre ses mains. Une autre fois il leur donna à souper avec un agneau rôti et un pain d'orge, plus de 3000 personnes furent rassasiées.

2°. Il amollit une pierre avec de l'eau.

3°. Il guérit Ali d'une ophtalmie ; cette cure merveilleuse, si célèbre parmi les Arabes, était probablement concertée entre le beau père et le gendre.

4°. Il fendit la lune d'un coup de sabre. Les dévots commentateurs s'appuyent pour le prouver sur le Liv. ch. du Coran, intitulé : La lune, où on lit ces mots : « L'heure approche et la lune s'est fendue. » C'est sans doute en commémoration de ce prétendu miracle que les Turcs vénèrent le croissant. (Brunet. Parallèle des religions, T. II. p. 400, 399.)

des légendes islamiques (lisez chrétiennes) ne sont pas le fond de la Religion , et ne sont pas admis par les Turcs éclairés (les chrétiens savants et philosophes , comme les Éclectiques , les Fourieristes , les Panthéistes , les Rationalistes .) Toutes les religions ont leurs légendes , leurs traditions absurdes . Leur côté populaire ; le côté philosophique du Mahométisme (lisez Christianisme) est pur de ces grossiers mélanges . J'ai vu un très grand nombre de Turcs et d'Arabes (lisez de Chrétiens et de Français) profondément religieux (comme MM. Jouffroy , Montlosier , Eusèbe Salverte , etc. etc.) qui n'admettaient de leur religion que ce qu'elle a de raisonnable et d'humain . Leur raison n'a pas d'effort à faire pour admettre des dogmes qui la révoltent (comme la Trinité , l'Incarnation , l'Eucharistie , etc. etc.)

§. II. Si nos mystères doivent effaroucher un esprit raisonnable.

Ce qui révolte nos sceptiques , Monsieur , ce sont les dogmes , les mystères du Christianisme . Ils ne veulent croire que ce qu'ils peuvent soumettre à la froide analyse de la raison , à des calculs positifs . « Or , dit un écrivain célèbre , la raison ne comprend rien pleinement . Une faible et vacillante lueur marque à peine quelques contours , quelques légers traits des objets qu'elle considère..... incapable d'affirmer , incapable de nier , perpétuellement flottante au gré des probabilités contraires sur la vaste mer du doute , ce ne sera pas elle qui affermira la pensée de l'homme jusqu'à la rendre aussi inébranlable que la pensée de Dieu même . » (1) Il faut donc quelque chose de plus

(1) La Mennais , Indifférence en matière de Religion . T. I. p. 154.

que la raison de l'homme pour le fixer dans ses croyances ; il lui faut une lumière d'en haut, il lui faut la Révélation. Au reste, nous sommes surpris que ces hommes si clairvoyants ne comprennent pas qu'une religion sans mystères, ne serait qu'une religion humaine, créée par des intelligences humaines , et par conséquent bornées. Ce qui révolte leur orgueil dans le Catholicisme, est précisément ce qui devrait, sinon porter la conviction dans leur âme, du moins les porter à le juger plus favorablement. Comment pourrions-nous nous faire une idée exacte et vraie de nos mystères, même de la divinité avec nos idées , si bornées, si étroites ? Donc , quand nous voyons le Mahométisme sans mystères , (abstraction faite de ses absurdités et de ses principes révoltants ,) il faut nécessairement conclure qu'il est l'ouvrage de l'homme. (1) Mais quand on considère l'admirable économie de la Religion chrétienne, ses mystères , bien loin de révolter la raison , l'humilient, il est vrai , mais la ramènent vers Dieu ; ils démontrent l'intervention de la Divinité , on se prosterne , on adore la Sagesse incréée et l'on s'écrie avec saint Paul : *O altitudo !* Si nous n'y voyons rien que d'humain, et pourquoi nous

(1) Tout ce qu'il y a de raisonnable dans la Religion de Mahomet est emprunté au christianisme, comme l'unité de Dieu, la résurrection des morts, le jugement dernier, les récompenses et les châtimens. Tout le reste n'est que réverie indigne d'un homme sensé. (Biog. Feller, art. Mahomet.)

Quelques-uns prétendent, d'après M. Brunet, qu'elle a beaucoup emprunté à la religion des Mages, et entre autres choses la fable du pont *Al-sirat* plus étroit qu'un cheveu, plus aigu que le tranchant d'une épée, et bordé de tous côtés de ronces et d'épines crochues. Les bons le passeront avec vitesse et une facilité surprenante : les méchants perdront bientôt leurs traces , et tomberont dans l'enfer. (Parall. Relig. T. II. p. 372.)

soumettre à ses observances gênantes et ridicules ? Si Mahomet est l'envoyé de Dieu ; s'il a été favorisé de l'inspiration divine , où sont ses miracles ? où sont les preuves de sa mission ? Les peuples courbés sous son joug de fer , convertis par le cimeterre , ne prouvent que sa cruauté. Et s'il n'a pas reçu de mandat , comment ose-t-il se dire l'envoyé de Dieu ? Ne mérite-t-il pas le nom de fanatique et d'imposteur ?

§. III. Ce qu'il faut penser de la résignation musulmane à la volonté de Dieu.

Nous avons fait voir ailleurs ce que l'on devait penser de la charité du Mahométisme que vous exaltez : quant à sa résignation à la volonté divine , que vous nous vantez aussi , nous la trouvons absurde comme vous , quand vous dites ailleurs dans le même ouvrage : « C'est une insouciance coupable , un fatalisme irrémédiable , qui laisse tout périr autour de lui. C'est une résignation passive , un abus de sa foi dans le règne sensible de la Providence , qui tue les facultés de l'homme en remettant tout à Dieu. Dieu n'agit pas pour l'homme chargé d'agir pour sa propre cause ; il est spectateur et juge de l'action humaine. Le Mahométisme a pris le rôle divin ; il s'est constitué spectateur inactif de l'action divine ; il croise les bras à l'homme , et l'homme périt volontairement dans cette inaction (1) »

Montesquieu avait dit à ce sujet : « De la paresse de l'âme naît le dogme de la prédestination mahométane , et

(1) Lamartine. Voy. en Orient. T. III. p. 22.

du dogme de cette prédestination naît la paresse de l'âme.
On a dit : cela est dans les décrets de Dieu, il faut donc
rester en repos. » (1)

Nous avons l'honneur , etc.

(2) Montesq. *Esprit des lois*. Liv. XXIV. ch. XIV.

SIXIÈME LETTRE.

1°. Tolérance turque. 2°. Tolérance dogmatique. 3°. Si les Turcs sont tolérants. 4°. Pourquoi ils sont moins intolérants à Constantinople et dans quelques pays voisins. 5°. Pourquoi ils sont moins intolérants à Jérusalem, à Damas, etc. 6°. Est-il vrai que le peuple turc soit le seul peuple tolérant? 7°. Intolérance universelle des Turcs. 8°. Ce qu'il faut penser de leur prétendue tolérance à Jérusalem et à Damas. 9°. Contradiction du critique au sujet de la tolérance turque.

§. 1. Tolérance turque.

Nous pourrions, Monsieur, vous adresser une longue lettre sur la tolérance de vos chers Musulmans. La matière, est riche et abondante; et si l'on réunissait quelques traits, empruntés ça et là aux divers auteurs qui ont parlé surtout de leur mansuétude envers les Chrétiens on formerait le tableau le plus pittoresque et le plus touchant. Nous nous contenterons aujourd'hui de faire quelques simples citations. On pourra, d'après ces faibles extraits juger de l'aménité *de ce peuple de contemplateurs et de philosophes*.

Vous dites : « Le Mahométisme en a fait découler sa tolérance (de la prière et de la charité,) que d'autres cultes ont si cruellement exclue de leurs dogmes. Sous ce rapport il est plus avancé sur la route de la perfection religieuse que beaucoup de religions qui l'insultent et le méconnaissent. Le Mahométisme peut entrer sans effort dans un

« système de liberté religieuse..... Il est patient , tolérant de sa nature.... il a l'habitude de vivre en paix et en harmonie avec les cultes chrétiens qu'il a laissé subsister et agir librement au sein même de ses villes les plus saintes Damas et Jérusalem. » (*Voy. en Orient. T. III. p. 22.*)

§. II. Tolérance dogmatique.

Le Mahométisme, dites-vous, *en a fait découler sa tolérance que d'autres cultes ont si cruellement exclue de leurs dogmes*. Voudriez-vous donc , Monsieur , qu'une religion fut indifférente sur les dogmes qu'elle enseigne ? Oui, vous voudriez , si nous ne nous trompons , si nous avons bien saisi le sens de plusieurs de vos phrases énigmatiques , vous voudriez le tolérantisme , l'indifférentisme en matière de religion ; cet indifférentisme qui consiste à regarder toutes les religions comme indifférentes ; à soutenir que toutes sont également bonnes, toutes également vraies , et à permettre à chacun de suivre sans examen celle du pays qu'il habite. C'était là un des paradoxes de Jean-Jacques. Ce système tend à laisser à chaque peuple , à chaque particulier la liberté de rendre à Dieu tel culte qu'il lui plaît , ou même à ne lui en rendre aucun , s'il le juge à propos. Or, l'indifférentisme absolu est l'extinction de tout sentiment d'amour et de haine dans le cœur ; à raison de l'absence de tout jugement et de toute croyance dans l'esprit , c'est l'idiotisme absolu.

L'indifférentisme est impossible, contraire à la raison, funeste à l'individu , destructif de la société et injurieux

à Dieu. Le tolérantisme ou tolérance dogmatique est impossible ; car la vérité est une (1) et par conséquent intolérante de sa nature ; elle repousse l'erreur. Les sciences, les lettres, la philosophie sont intolérantes. (2) « Car toute croyance, toute doctrine, toute opinion nie, par cela seul qu'elle existe et qu'elle s'affirme, la vérité des croyances, des doctrines, des opinions qui lui sont contraires. (3) » Cela est si vrai que le Mahométisme lui-même, dont vous vantez l'esprit pacifique et conciliateur, exclut cette tolérance dogmatique, dont nous parlons. Il condamne aux supplices de l'enfer tous ceux qui ne croiront pas à la véracité du Coran et à la mission du Prophète. « Les infidèles auront pour boisson l'eau bouillante et subiront les tourments dignes de leur incrédulité, dit le Coran. (4)

§. III. Tolérance civile. Si les Turcs sont tolérants.

Il n'est question ici que de la tolérance civile, qui consiste à permettre le libre exercice de toutes les religions. Or, le Mahométisme, Monsieur, n'entend pas mieux la tolérance civile que la tolérance dogmatique. A l'exemple de leur farouche apôtre de Médine qui, après avoir pris d'assaut la ville de la Mecque, le fer et la flamme à la main, donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort, et passe au fil de l'épée tous ceux qui résistent (5), à l'exemple de son cousin Ali, qui imite ses violences et ses

(1) Eph. iv. 5. 13.

(2) Act. Ap. iv. 16. 17.

(3) Dict. Écr. sainte par l'abbé James, art. Intolér. Indiffér.

(4) Coran. Ch. X. T. Sav.

(5) Biograp. Feller, art. Mahomet.

cruautés (1), les Musulmans ont montré le zèle le plus ardent et le plus barbare pour ce cruel prosélytisme. On n'a qu'à ouvrir leurs annales pour s'en convaincre, c'est ce zèle fanatique qui les a rendus dans tous les temps et dans presque tous les lieux qu'ils ont habités, les peuples les plus intolérants. Il serait trop long de vous le prouver par des citations nombreuses d'auteurs très-dignes de foi ; vous pouvez les consulter (2), au reste le Coran lui-même prêche l'intolérance : « Combattez, dit-il, contre les infidèles, jusqu'à ce que toute religion soit exterminée ; mettez-les à mort ; ne les épargnez pas, et lorsque vous les aurez affaiblis à force de carnage, réduisez le reste en esclavage, et écrasez-les par des tributs. (3) »

§. IV. Pourquoi les Turcs sont moins intolérants à Constantinople et dans les pays voisins.

Nous avouerons néanmoins, Monsieur, que depuis quelques années, surtout après l'époque à laquelle vous écriviez *vos impressions et souvenirs*, etc., le gouvernement turc, à la sollicitation des ambassadeurs des puissances chrétiennes, s'est montré moins intolérant à l'égard des infidèles. Il a laissé construire aux Lazaristes un collège, permis l'exercice extérieur du culte chrétien, les proces-

(1) Dict. des Cultes, art. Mahom.

(2) Chateaubriand, Itinéraire de Paris à Jérusalem. — Saie, Observations sur la religion et le gouvernement des Turcs. — Le Baron de Tott, Mémoires sur le même sujet. — Guis. Voyage littéraire en Grèce. — Volney, Voyage en Syrie et en Égypte. — Lettres édifiantes et eurlieuses. — Annales de la Prop. de la foi. — Lettre de Mgr. Coupperie, évêque de Babylone. — M. de Géraumb. Pèlerinage, etc.

(3) Coran. Ch. 8. 9. 47, voir la lettre IV.

sions , etc. (1) Mais nous ferons observer avec un missionnaire que, si ses dispositions à l'égard des Catholiques sont moins hostiles à Constantinople et dans les pays voisins , c'est parce que les ambassadeurs européens y exercent une grande influence et jouissent d'une grande considération. Mais dans les provinces éloignées , c'est toujours la même haine , toujours la même intolérance. (2)

§ V. Pourquoi ils sont moins intolérants à Jérusalem , à Damas , etc.

Si les Turcs ont toléré les Chrétiens en certains endroits, c'est par avarice ; c'est pour les vexer et s'emparer de leur or. Ils n'ont pas détruit les églises les plus célèbres de Jérusalem , parce que la piété des pèlerins leur fournit des revenus considérables (3) ; ils ont admis au partage des saints Lieux les diverses communions chrétiennes , parce qu'ils comptaient sur leurs divisions pour les charger d'avanies et extorquer leur argent (4). C'est donc l'amour du lucre et non l'amour de la paix , qui a été leur mobile ; ils vendent d'ailleurs fort cher cette prétendue tolérance. Voici ce que dit à ce sujet le R. P. de Géramb : « Ce sont les » Turcs qui , comme je vous l'ai dit , ont les clés de l'église » du saint Sépulcre , et vendent aux pèlerins le droit d'y

(1) Sur la demande de M. l'abbé Scafl , aumônier de notre ambassade en Perse , le Schah Mahomed a accordé un firman pour la protection et la liberté du culte catholique dans ses états. Ce firman est daté du mois de safer , le victorieux , 1256 de l'hégire ; avril 1840. (Journ. des villes et des Campagnes 24 juillet 1840.)

(2) Annales de la Propag. de la foi , T. V , p. 494.

(3) *Ibid.* p. 525.

(4) Baron de Tott. Mémoires , etc. T. IV. 78.

» entrer. (1) Pendant cette quinzaine, dix ou douze d'entre eux sont constamment de garde à la porte tandis que les uns, assis sur un divan, fument nonchalamment leur pipe, les autres font sentinelle, les mains armées de fouets qu'ils tiennent levés sur la tête des pèlerins, et dont quelquefois ils frappent, jusqu'à couvrir de sang ceux qui, de force, ou sans payer le tribut, veulent pénétrer dans l'intérieur. (2)

» Si les Turcs le tolèrent (le religieux) au milieu d'eux, s'ils lui permettent de célébrer les saints Mystères selon le rit catholique, c'est bien moins parce que les Catholiques ont payé chèrement ce droit, que parce que cette tolérance tourne constamment au profit de leur sordide avarice, de cette avidité, de cette soif d'argent que rien ne peut éteindre. Outre le tribut annuel que leur paye le monastère, il faut subir les exigences particulières des pachas, des gouverneurs, des employés, et acheter par des sommes arbitraires et quelquefois énormes, une tranquillité toujours passagère et de courte durée. Il ne se passe pas de mois que des cris de mort ne retentissent autour de la maison sainte, etc. etc. (3) »

Vous voyez donc, Monsieur, que la source de la prétendue tolérance des enfants du Prophète n'est pas des plus pures : vous ne vous contentez pas de dire qu'ils sont tolérants ; mais vous avancez hardiment que c'est le seul peuple au monde qui le soit. Cette proposition étrange

(1) Annales de la Prop. de la foi, T. V. p. 511.

(2) Pèlerinage à Jérusalem, T. II. p. 112.

(3) Extrait d'une lettre du P. Gardien à M. Horace Sébastiani ambassadeur à Constantinople 1805, *ibid.* 106.

fera rire beaucoup de lecteurs peu disposés à ajouter foi à ce nouveau paradoxe : quelques petites questions suffiront pour vous tirer de l'erreur.

§. VI. S'il est vrai que le peuple turc soit le seul peuple tolérant.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que les religions (comme la religion catholique , par exemple ,) que vous accusez de méconnaître et d'insulter le Mahométisme , montrent une plus grande tolérance que lui ? Vous nous dites , dans un excès d'enthousiasme turc : « Les Turcs , c'est le seul peuple tolérant. » Sans parler des autres nations , croyez-vous que le peuple français ne soit pas plus tolérant que le peuple turc ? Qu'un Musulman vienne à Paris , sera-t-il rançonné pour entrer dans l'église Notre-Dame ? Sera-t-il empalé , pour avoir parlé de la sainteté du Coran à un disciple de l'Évangile ? (1) Ne pourra-t-il pas faire ses ablutions , se tourner du côté de la Mecque et pousser ses nombreux Allah , sans que le gouvernement catholique mette sa piété à contribution ? Sera-t-il soumis à une taxe particulière , comme musulman ? (2) S'il survenait une discussion entre un sectateur d'Ali et un partisan d'Omar(3)

(1) Dans tous les pays soumis à la puissance du Croissant, le missionnaire, qui aurait seulement tenté d'enseigner la vérité à un disciple de Mahomet serait puni de mort. (Annales de la Prop. de la foi, T. IV, p. 1.)

(2) Tous les sujets du Grand-Seigneur, qui ne sont pas musulmans, sont obligés de payer le *karadje*. Cette capitation varie suivant les villes et les provinces. C'est un tribut imposé sur chaque homme qui a atteint l'âge de 14 à 15 ans. *Ibid.*

(3) Quand il survient une discussion, chose qui n'est pas rare, entre les Catholiques et les Chrétiens hérétiques, les Pachas saisissent avec empressement les occasions pour mettre des avanies sur la partie accusée, et si celle-ci cherche à se défendre, le Pacha n'en a que plus de

dans le royaume très-chrétien, profiterait-on de leurs divisions pour imposer à l'un et à l'autre des taxes nouvelles (1)?

§. VII. Intolérance universelle des Turcs.

Remarquez, Monsieur, que l'intolérance du gouvernement turc ce sont les principes même du Coran mis en pratique. Ce qui le prouve, c'est que les Musulmans de Perse, de Syrie, d'Égypte, d'Europe, etc. sont partout hostiles aux Chrétiens, comme il est facile de vous en convaincre par nos faibles citations et les relations des voyageurs. (2)

§. VIII. Ce qu'il faut penser de la prétendue liberté ou tolérance accordée aux Chrétiens de Jérusalem et de Damas.

Vous dites : « Il (le Mahométisme) a l'habitude de vivre en paix avec les cultes chrétiens qu'il a laissé subsister et agir librement au sein même de ses villes les plus saintes Damas et Jérusalem. » (*Ibid.*)

Pour vous donner une idée de la liberté dont jouissent les Chrétiens à Jérusalem, nous allons citer les paroles d'un voyageur qui a visité cette ville presque à la même époque que vous, ancien chambellan de l'empereur d'Autriche, modestement caché sous la robe de laine d'un religieux : « Sans cette frugalité, dit M. de Géramb, les » Franciscains, gardiens du saint Sépulcre, ne pourraient

plaisir et de profit, parce qu'il met des avances sur les uns et sur les autres. *ibid.*

(1) Voltaire, Essai sur l'histoire universelle, art. Mahom. T. III.

(2) Lettres de Mgr. Coupperle, évêque de Babylone. — Du R. P. Ricadona, etc. précitées. — Correspondance d'Eugène Flandin attaché à l'ambassade de Perse 1840, etc. etc.

» satisfaire la rapacité turque, ni échapper aux vexations,
 » aux injustices, aux avanies de toute espèce, dont-ils
 » sont continuellement menacés de devenir les victi-
 » mes. (1)

» Les bons Pères sont quelquefois contraints de se sous-
 » traire, par la fuite, aux mauvais traitements, auxquels
 » ils sont alors en butte. (2)

» Et depuis qu'à son tour le Croissant domine la mal-
 » heureuse Jérusalem, que fait encore autre chose l'ava-
 » rice des Pachas, en vendant à un si haut prix l'accès
 » de ces mêmes lieux ?..... Il n'est pas jusqu'aux ordures
 » dont la populace turque se plaît hideusement à salir
 » certains emplacements, certains édifices, certaines rui-
 » nes, qui servent à maintenir les traditions. (3)

» Neuf de ces stations se trouvent dans les rues, qui
 » forment la voie douloureuse, en sorte que le pèlerin est
 » obligé de s'interdire tout signe extérieur de piété, s'il
 » veut éviter des outrages et des insultes que ne lui épar-
 » gnerait pas le fanatisme turc. Sur un chemin, bordé
 » presque-uniquement d'habitations turques et fréquenté
 » par tout le monde, il vaut mieux se borner à une prière
 » intérieure que de provoquer des injures et des blasphè-
 » mes. (4)

» La neuvième station est indiquée par une grosse co-
 » lonne, dont le fanatisme turc s'est plu à rendre l'a-

(1) Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï par le R. P. Marie-Joseph de Gérard, T. I. p. 127.

(2) *Ibid.* . . p. 213.

(3) *Ibid.* . . p. 340.

(4) *Ibid.* . . p. 358.

• bord désagréable, en y entassant des ordures , afin d'en
 • éloigner les Chrétiens.... C'est un horrible cloaque. (1)
 • Quelques pierres ont été lancées contre moi ; je les
 • ai accueillies, s'il m'est permis de le dire , avec toute la
 • soumission d'un pèlerin cheminant sur la voie doulou-
 • reuse ; ou , si vous voulez , je n'ai pas fait semblant de
 • m'apercevoir de toutes ces avanies ; c'est le seul moyen
 • d'y mettre fin (2).

• Deux femmes échevelées nous demandèrent avec des
 • gestes menaçants , de quel droit des Chrétiens osaient
 • ainsi approcher d'un tombeau musulman. Heureusement
 • il n'y avait aucun Turc dans le voisinage (3).

• Pour obtenir du gouvernement turc la permission de
 • réparer la moindre muraille , il faut s'abaisser aux priè-
 • res , aux sollicitations les plus humiliantes. Que dis-je ?
 • Il faut payer pour être autorisé à solliciter ! Les démar-
 • ches continuent des années entières et le plus souvent
 • elles n'aboutissent en définitive qu'à un refus qui a coûté
 • des sommes énormes (4).

• Il suffit d'un séjour de quelques semaines en Pales-
 • tine et en Syrie , pour apprécier le degré de créance que
 • méritent les récits de certains voyageurs , quand il s'agit
 • de faits ou de détails qui ont plus ou moins trait à la
 • Religion (5). »

En voilà assez sur la prétendue tolérance des Turcs de Jérusalem , disons un mot de celle des habitants de Damas ,

(1) Pèlerinage, etc. T. I. p. 363.

(2) *Ibid.* T. I. p. 369.

(3) *Ibid.* T. II. p. 80.

(4) *Ibid.* p. 291.

(5) *Ibid.* p. 399.

de toutes les villes musulmanes la plus intolérante , la plus fanatique : vous pourrez juger de la liberté qu'ils y accordent aux Chrétiens , par l'extrait d'une lettre de M. Poussou , supérieur des missionnaires Lazaristes , résidant dans cette ville depuis plusieurs années. Nous allons le mettre sous vos yeux.

EXTRAIT d'une lettre de M. Poussou , supérieur des Lazaristes à Damas 12 mars 1831.

« . . . Vous savez que depuis 4 ans je sollicitais du Gouvernement la permission de réparer notre église et notre maison qui tombaient en ruines. Vous n'ignorez pas qu'il est presque impossible d'obtenir une semblable permission ; tant les Turcs ont de haine pour la Religion chrétienne. On me répondait toujours qu'il fallait attendre. Enfin j'ai reçu la somme que vous m'avez adressée pour cet objet. Je me hasardai à faire quelques réparations assez considérables dans l'intérieur de l'église. J'eus le bonheur de le faire sans qu'on s'en aperçut , enhardi par ce premier succès , je me déterminai à continuer et à terminer les réparations. La Providence a permis qu'un mauvais chrétien allât me dénoncer au gouvernement. Aussitôt le Pacha , qui ne demande pas mieux que de trouver de semblables fautes , pour exercer ses vexations et surtout pour avoir de l'argent , menaça de démolir l'église et de pendre tous les maçons qui y avaient travaillé. Je n'eus d'autre parti à prendre que d'entrer de suite en négociation avec le Pacha , à force de démarches et de sollicitations , j'en fus quitte pour une somme de trois mille francs que je lui remis..... Cet évé-

nement vous donnera une idée de notre position au milieu des Turcs , et de ce que nous avons à craindre de la part d'un peuple méchant et excessivement fanatique (1) . »

§. IX. Contradiction du critique au sujet de la tolérance des Turcs.

Nous allons , Monsieur , vous donner de nouvelles preuves à l'appui de notre assertion , lorsqu'en feuilletant votre charmant voyage en Orient , nous avons été agréablement surpris de trouver des phrases , qui nous ont porté à croire que vous pensez quelquefois comme nous sur le sujet en question. Nous les avons comparées attentivement avec celles que nous avons citées plus haut , et qui ont paru contradictoires à notre intelligence faible et bornée. Nous sommes « casanier , Monsieur , nous ne sommes pas complet ; nous n'avons ni voyagé , ni changé vingt fois la forme de notre pensée ; nous avons peur d'être emmaillotté d'idées fausses. » Nous n'osons nous prononcer. Nous allons donc mettre sous vos yeux les propositions échappées à votre plume sur la tolérance et l'intolérance des Musulmans. Si vous daignez nous honorer d'une réponse , nous vous prions , Monsieur , de nous marquer si vous vous décidez pour les propositions de la colonne droite ou pour celles de la gauche. Nous connaissons alors d'une manière précise votre pensée.

M. de Lamartine louant la tolérance du Mahométisme.

M. de Lamartine blâmant l'intolérance du Mahométisme.

Cette prétendue intolérance brutale , dont les igno-

Et les Chrétiens d'Orient noyés dans le Mahométisme

(1) Annales , de la Prop. de la foi , T. V. p. 493 , 494.

rants les accusent (les Turcs), qui les entoure , les menace , qui les persécute souvent , voient toujours dans les Chrétiens d'Occident des protecteurs actuels et des libérateurs futurs. (*Lam. Voy. en Orient. T. III. p. 21.*)

Il apostata des témoins cachés qui , dans une dispute avec son associé (d'Aboulas) l'entendirent blasphémer Mahomet, crime mortel pour un infidèle. Aboulas fut mené au Pacha et condamné à être pendu. La sentence fut exécutée. (*Ibid. T. I. p. 219.*)

Il est temps de rouvrir à de fécondes races humaines ces sources intarissables de populations que le Mahométisme a taries par son exécrationnable administration. (*Ibid. T. III. p. 21.*)

Zarclé est une ville toute chrétienne.... elle doit son accroissement prodigieux aux familles persécutées des Chrétiens , arméniens et grecs de Damas et de Homs.

de martyrs. » (*Lam. Voy.* (*Lam. Voy. en Orient.* en Orient. T. IV. p. 341.) T. III. p. 125.)

Le mahométisme est mo- Il y a péril de mort pour
ral, patient, résigné, chari- un Chrétien qui profanerait
table, tolérant de sa nature. les mosquées en y entrant. (1)
Il a l'habitude de vivre en Nous nous sommes arrêtés
paix avec les cultes chrétiens un moment seulement dans

(1) On appelle *mosquées* les temples où les Mahométans s'assemblent pour faire leurs exercices publics de religion. On ne voit dans ces temples ni autels, ni figures, ni images. Une grande quantité de lampes et plusieurs petits dômes soutenus de belles colonnes de marbre, et quelquefois de porphyre, en sont le principal ornement. Avant d'arriver à chaque mosquée, on entre dans une grande cour, ombragée de cyprès, de sycomores et autres arbres touffus; sous un vestibule, qui est au milieu de la cour, est une fontaine et plusieurs petits bassins de marbre, où les Musulmans font leurs purifications avant la prière. Cette cour est environnée de cloîtres qui communiquent à des maisons destinées aux imans, payés pour lire au peuple le Coran dans la mosquée, et prier pour les âmes des défunts. Au fond de chaque mosquée est une sorte de niche appelée *mirob*. Elle est toujours tournée vers la Mecque. Les Musulmans y déposent respectueusement le Coran. Ils s'inclinent profondément et frottent même le genou, quand ils passent devant le *mirob*.

La mosquée la plus fameuse est celle de la Mecque connue sous le nom de *Beltallah* ou maison de Dieu. C'est, sinon le plus élégant, du moins l'un des plus vastes monuments religieux du monde mahométan. Il occupe environ un quart de mille carré, c'est moins un édifice qu'une place publique couverte et bordée de chaque côté de quatre rangs de colonnes irrégulières, au nombre de plus de 500, dont une partie, en marbre.

Le *Beltallah* n'a été bâti que pour servir d'enceinte à un édifice plus saint encore, c'est la *Kaaba*. On en ouvre la porte deux fois par an. Une des œuvres les plus méritoires de l'Islamisme, est d'en faire le tour la nuit à la lueur des lampes : dévotion connue sous le nom de *Twaf*. Tous ont exalté la grande quantité de lampes et de candélabres d'or et d'argent, qui sont dans la place et sous les arcades de la *kaaba*. Ce qu'il y a de plus remarquable à cette maison, c'est la pierre noire. L'on prétend que l'ange Gabriel l'a apportée du ciel pour la construction de la *kaaba*. Elle était si blanche qu'à quatre journées on pouvait voir sa lumière : mais

qu'il a laissé subsister et agir le parvis en feignant de nous librement..... à Damas..... d'escalader à la fontaine. (*Ibid.* *T. III. p. 23.*) *T. III. p. 107.*)

après avoir excessivement pleuré sur les péchés des hommes , elle a perdu insensiblement sa clarté, et elle est enfin devenue toute noire. Aucun corps de ce monde n'a été plus caressé que cette pierre. Car aussi souvent qu'un musulman fait le tour de la *kaaba*, il la baise, et quand il ne peut avoir cet honneur, il cherche du moins à la toucher de la main. Elle est enchassée en argent. Aux deux tiers environ de la hauteur du bâtiment se voit la fameuse étoffe de soie noire, connue sous le nom de *kesoua*, sur laquelle sont brodés en or fin des versets du Coran en lettres fort grandes. Cette précieuse étoffe se brode à *Kahira* dans le palais des anciens Sultans d'Égypte, et se change chaque année aux frais du Sultan de Constantinople. On découpe l'anelle en pièces que l'on vend fort cher. La gouttière par où l'eau de la pluie s'écoule est de pur or. Arrivés à un endroit appelé *Mikâd-el-ihram*, les pèlerins, qui font leur premier pèlerinage, sont obligés de s'habiller comme le commun des Arabes, en se couvrant de deux draps de toile, dont l'un pend depuis la ceinture jusqu'au genou, et l'autre est mis sur une des épaules. (Revue Britannique. — Lettres sur l'Orient. — Brunet. Paral. des Rel. etc.)

SEPTIÈME LETTRE.

1°. Est-il possible en Europe de se servir de muezzins (1) pour annoncer les heures ? 2°. sont-ils préférables à nos cloches ?

D'après vous, Monsieur, les cimetières musulmans sont préférables aux cimetières chrétiens ; le Mahométisme est plus avancé sur la route de la perfection religieuse que la

(1) *Muezzins*. Outre un grand nombre de prières et d'observances surrogatoires, les Musulmans sont tenus d'après le texte même du Coran, de prier à cinq époques différentes de la journée. Ces prières obligatoires, comme étant de précepte divin, sont appelées *namaz* ; chacun de ces *namaz*, doit être précédé de l'annonce *ezann*, qui consiste en ces paroles :

Dieu est très grand ! Dieu est très grand ! Dieu est très grand !

J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah !

J'atteste qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah !

J'atteste que Mahomet est le prophète de Dieu !

J'atteste que Mahomet est le prophète de Dieu !

Venez à la prière ! venez à la prière !

Venez au temple de salut ! venez au temple de salut !

Dieu est grand ! Dieu est grand ! il n'y a point d'autre Dieu si ce n'est Allah !

A la première des heures canoniques, celle du matin, on ajoute après ces mots : Venez au temple du salut ! ceux-ci :

La prière est préférable au sommeil !

La prière est préférable au sommeil !

Cet *ezann* tient lieu de cloches, dont l'usage est inconnu aux Musulmans, et il est proclamé par des hommes préposés à ces annonces, que l'on appelle *muezzins* (bérauls) et qui excellent ordinairement par la mélodie et l'éclat de leur voix. Montés sur le haut des minarets, espèces de tours terminées en pointe surmontée d'un croissant, le plus sou-

Religion chrétienne, qui l'insulte et le méconnaît : Les mosquées, sans tableaux, sans autels, sans images sont beaucoup plus propres que nos églises à inspirer la dévotion et le recueillement aux philosophes ; il fallait bien que les niches des mosquées où il n'y a ni cloches, ni horloges pour sonner les heures du jour, où se tapit l'imam pour

vent couvertes de plomb, ils entonnent l'*ezann*, tournés vers la Mecque, les yeux fermés, les pouces dans les oreilles. Dans cette attitude ils parcourent à pas lents la petite galerie (*churfd*) qui règne autour de chaque minaret. Voici quelle fut l'origine de cette institution :

Comme Mahomet, lors de sa retraite à Médine, ne faisait pas toujours ses cinq prières canoniques à la même heure, ses disciples s'assemblèrent pour délibérer sur les moyens d'annoncer au public les moments du jour et de la nuit où le Prophète s'acquittait de ce devoir. Les drapeaux, les cloches, les trompettes, les feux furent successivement proposés pour signaux et rejetés : les drapeaux, comme ne convenant pas à la sainteté de l'objet ; les cloches, pour ne pas imiter les Chrétiens ; les trompettes, comme instruments consacrés au culte des Hébreux ; les feux, comme ayant trop d'analogie avec la religion des pyrolâtres. On se sépara sans rien conclure ; mais pendant la nuit un d'entre eux, *Abd-allah-ibn-zéid*, croit voir en songe un être céleste vêtu de vert : il l'interroge sur l'objet qui occupait les disciples du Prophète, je vais vous montrer, lui dit l'esprit céleste, comment vous devez remplir le devoir important du culte divin. Il monte alors sur le toit de la maison, et fait *ezann* à haute voix, avec les mêmes paroles dont on s'est servi depuis. A son réveil, *Abd-allah* court exposer sa vision au Prophète qui le comble de bénédictions, et autorise à l'instant même un autre de ses disciples à s'acquitter sur le toit de sa maison de cet office auguste sous le titre de *muezzin*. Ce crieur, qui s'appelait *Bil-al-habéchi*, remplit ses fonctions avec beaucoup de zèle et de piété. Un jour qu'il annonçait l'*ezann* dans l'antichambre même du Prophète, *Niché* (une des femmes de Mahomet) lui ayant dit tout bas derrière la porte : que l'envoyé céleste reposait encore, il ajouta à cette première formule ces paroles : certes la prière est préférable au sommeil. Le Prophète, à son réveil, y applaudit et ordonna qu'elles fussent insérées dans tous les *ezanns* du matin. (Magasin pittoresque, T. I. p. 340. — Paralt. rel. T. II. p. 226.)

aannoncer les heures de la prière , fussent préférables à leurs yeux à nos cloches.

§. I. Est-il possible en Europe de se servir de muezzins ?

Vous dites : « C'était l'heure de midi , l'heure où le muezzin épie le soleil sur la plus haute galerie du minaret, voix vivante et animée , qui sait ce qu'elle dit et ce quelle chante , bien supérieure , à mon avis , à la voix sans conscience de la cloche de nos cathédrales. » (*Voy. en Orient. T. II. pag. 264.*)

Ainsi , vous aimeriez mieux être appelé au temple , être invité à la prière , entendre crier les heures par la voix humaine que par le son du bronze. Libre à vous, Monsieur, dans vos magnifiques demeures de faire disparaître vos riches pendules en bois de palissandre et d'ébène , étincelantes d'or et de pierreries ; de placer sur vos cheminées de marbre de Carrare , dans une niche élégante de votre terrasse , quelque enfant de la Norwège ou de la Laponie , et de préférer au timbre sonore la voix humaine, pour chanter les heures, les moments du jour, et de la nuit, où votre âme contemplative doit s'unir à la Divinité. Mais s'il vous prenait fantaisie de prier dans nos temples avec la foule , à Paris , par exemple , nous doutons que la voix de l'iman aux poumons les plus robustes , pût se faire entendre au milieu du brouhaha , qui règne presque toujours dans la capitale. Le calme et le silence des villes d'Orient peuvent permettre aux Musulmans de se servir de la voix humaine pour inviter le peuple à la prière ; mais croyez-vous que le tumulte et le bruit de nos villes d'Europe , que le sifflement du mistral , surtout dans les villes

méridionales , permettraient au muezzin le plus fort de faire entendre sa voix vibrante parmi nous ? Nous en doutons.

§. II. Si la voix humaine est préférable à nos cloches.

D'ailleurs , Monsieur , croyez-vous la voix humaine assez pure pour convoquer les hommes aux pieds des autels ? La voix humaine peut-elle réveiller dans nos âmes des sentiments tour à tour tristes , gais , graves et délicieux comme les cloches ? « L'âme , dit avec raison Châteaubriand (1) , peut se laisser attendrir par les accords suaves et mélodieux d'une lyre , mais sera-t-elle saisie d'enthousiasme , comme lorsque l'airain proclame dans la région des nues le triomphe du Dieu des batailles ? Le son des cloches a une foule de relations secrètes avec nous. Combien de fois dans le calme des nuits , les tintements d'une agonie , semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant , n'ont-ils pas surpris l'oreille d'une épouse adultère ? Combien de fois ne sont-ils pas parvenus jusqu'à l'athée qui , dans sa veille impie , osait peut-être écrire qu'il n'y a point de Dieu ? La plume échappe de sa main ; il écoute avec effroi le glas de la mort , qui semble lui dire : Est-ce qu'il n'y a point de Dieu ? Étrange religion qui , au seul coup d'un airain magique , peut changer en tourments les plaisirs , ébranler l'athée et faire tomber le poignard des mains de l'assassin ? »

« Des sentiments plus doux s'attachent aussi au son des cloches. Lorsque , avec le chant de l'alouette , vers le

(1) Génie du Christ. œuv. compl. T. XIII, p. 134.

temps de la coupe des blés, on entend, au lever de l'aurore, les petites sonneries de nos hameaux, on dirait que l'ange des moissons, pour réveiller les laboureurs, soupire sur quelque instrument des hébreux, l'histoire de Séphora et de Noémi. »

Lorsqu'un nouveau né va être régénéré dans les eaux du baptême, les tintements joyeux de l'airain rappellent avec délices à notre souvenir le jour, où notre berceau fut couronné de festons et de fleurs. La veille du jour où se célèbre la fête votive, jour de joie franche et d'allégresse bruyante, c'est encore la cloche qui rend présentes à notre mémoire, même sous les rides de la vieillesse, les joies chastes de l'enfance, les jouissances pures d'une époque qui a fui bien loin de nous.

« Les sentiments que les cloches excitent dans nos âmes, sont d'autant plus beaux qu'il s'y mêle toujours un souvenir du ciel. Il semble que c'est Dieu même qui commande à l'ange des victoires de lancer les volées qui publient nos triomphes, ou à l'ange de la mort de sonner le départ de l'âme qui vient de remonter à lui.....

« Laissons donc les cloches rassembler les fidèles, les inviter à la prière; car la voix humaine n'est pas assez pure pour convoquer aux pieds des autels le repentir, l'innocence et le malheur. (1) »

§. III. Si nos cimetières repoussent le culte et la piété des souvenirs.

Mais ce ne sont pas seulement les muezzins que vous préférez à nos cloches, votre engouement pour les Turcs,

(1) Châteaubriand, *Ibid.* *ut supra*.

Monsieur, vous fait trouver admirable tout ce qui tient à leur culte. Dans le parallèle que vous faites de leur religion avec la religion chrétienne, vous trouvez toujours celle-ci moins digne d'amour et d'estime. Il n'est pas jusqu'aux cimetières musulmans (1) que vous ne trouviez préférables aux nôtres. Vous dites :

« Heureux les Turcs ! Ils reposent toujours dans le site de leur prédilection, à l'ombre de l'arbuste qu'ils ont aimé ! au bord du courant dont le murmure les a charmés, visités par les colombes qu'ils nourrissaient de leur vivant, embaumés par les fleurs qu'ils ont plantées ; s'ils ne possèdent pas la terre pendant leur vie ; ils la possèdent après leur mort, et on ne relègue pas les restes de ceux qu'on a aimés, dans ces *voiries humaines* d'où l'horreur repousse le culte et la piété des souvenirs. » (*Voy. en Orient. T. III. p. 303.*)

Monsieur, heureux jadis les enfants de l'Égypte ! ils ne dormaient pas, il est vrai, comme les enfants du Prophète, à l'ombre de l'arbuste qu'ils avaient aimé, au bord

(1) Ce sont le plus souvent de vastes amas de pierres tumulaires sans inscriptions et sans clôtures, entre lesquelles s'élèvent de grands cyprès et plus rarement des monuments de quelque importance. On s'y rend les jours de fête comme dans nos jardins publics ; on y joue, on y mange, on y danse, et malgré le prétendu respect des Turcs pour les morts, on veille si peu à l'entretien des sépultures que la plupart des pierres sont brisées, renversées, quelquefois même emportées par une averse dans des terrains inclins. Les seuls ornements sculptés qu'on remarque soit sur la pierre, soit sur le marbre consistent en quelques versets du Coran que le temps efface tous les jours. (Bianqui, *Voy. en Bulgarie. — Journ. des villes et des campagnes : suppl. 7 avril 1843.*)

Dans certaines contrées de l'Afrique les *fakih*s ou *fakirs* (hommes versés dans la loi) apportent des paniers pleins de cailloux blancs sur lesquels sont réécrites différentes prières, et qu'ils sèment sur la tombe

du courant dont le murmure les avait charmés , visités par les colombes qu'ils avaient nourries de leur vivant, embaumés par les fleurs qu'ils avaient plantées ; mais après leur mort , on remplissait de myrrhe , de cannelle et de toutes sortes d'aromates , leur cervelle , leurs entrailles et leurs intestins. On enveloppait leur cadavre embaumé de fines bandelettes de lin , collées ensemble avec une gomme déliée et enduites encore des parfums les plus exquis. (1)

Heureux les riches Parisiens , qui doivent reposer à l'ombre des bosquets odorants du cimetière du père Lachaise !

Mille et mille fois plus heureux les Chinois ! A leur mort, les Bonzes placent auprès de leurs cercueils une table toute chargée de mets , de lumières et de parfums. Leurs parents et leurs amis viennent déposer respectueusement auprès de leurs cadavres , leurs présents.

Trois fois et quatre fois malheureux les pauvres chrétiens dont *les restes sont relégués dans ces voiries humaines* , qu'on appelle cimetières ! mais , consolez-vous, chrétiens infortunés , pauvres habitants des campagnes , vos épouses , vos enfants viendront prier et pleurer sur vos tombes modestes , ombragées par la croix , couvertes de touffes de gazon , et prouver à la froide philosophie , que l'amour conjugal et la piété filiale ne sont pas rebutés par ce qui révolte la délicatesse de nos philanthropes. Le pasteur du hameau viendra chaque année bénir cette terre sacrée , et

du défunt. C'est un acte méritoire , mais qui n'est pas d'une nécessité absolue. On pense que l'âme du défunt en venant visiter sa tombe , est bien aise de trouver des cailloux pour s'en servir comme de grains de chapelets. Cette pratique superstitieuse n'est pas en usage dans les contrées musulmanes de l'Orient. (Burekhart , Voy. en Nubie.)

(1) Rollin , Hist. anc. T. I , p. 50.

en bénissant votre couche d'argile , il vous dira que vous mêlerez votre cendre à celle de vos pères , de vos femmes , de vos enfants , de vos concitoyens ; que vous confondrez tous ensemble vos poussières , pour ne faire plus qu'une seule et même poussière , qu'ainsi vos âmes , par l'amour et la charité , doivent se confondre ici-bas et dans le séjour du bonheur , à l'exemple des premiers Chrétiens , qui ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Vous vous souviendrez , à la vue de ces croix qui dominent ces tertres nombreux , où se balance le noir cyprés que , comme celui qui autrefois mourut sur la croix , brisa l'aiguillon de la mort sur sa tombe entr'ouverte , vous devez sortir vivants de vos tombeaux ; que votre poussière glacée doit se ranimer aux accents éclatants de la trompette , et que devant le tribunal de Jésus-Christ vous serez jugés selon vos œuvres.

L'orgueilleuse raison du déiste , Monsieur , ne veut pas comprendre ces sublimes enseignements de la Religion. Elle ne voit pas que cette communauté de tombeaux après la mort prescrit pendant la vie la communauté d'idées , de croyances , de sentiments , d'affections , et que ceux qui doivent dormir ensemble sous les mêmes cyprés , confondre leurs dépouilles mortelles , doivent confondre leurs âmes par l'amour. Mais laissons parler un homme , dont le jugement est peu suspect en pareille matière , le républicain Camille Jordan. (1)

« Il n'est pas de religions , dit-il , qui n'attachent à cette distinction de cimetières une haute importance : il n'en est pas une qui ne prescrive des formes d'ensevelis-

(1) Rapport sur le culte au conseil des Cinq-cents.

sement, et où ces rites funèbres ne soient chers et sacrés. C'est au milieu des tombeaux qu'elles viennent donner leurs plus graves leçons et offrir leurs plus belles espérances. Gardons d'envier à l'homme mourant cette inestimable douceur de léguer sa dépouille mortelle à la terre où reposent ses pères ; à ses amis , de consacrer sa tombe par des cérémonies religieuses et d'y venir répandre des prières avec des larmes ; à la Religion elle-même le touchant privilège de recevoir l'homme au sortir de la vie , d'envelopper de son manteau sacré cette effroyable catastrophe de la nature humaine , et de planter encore les signaux de la vie au milieu des images de la destruction et du domaine de la mort..... Oui , que des esprits bornés n'aperçoivent dans l'appareil religieux , qui entoure les tombeaux , que des monuments de la superstition des peuples ou *des images importunes au repos des vivants , pour vous , législateurs philosophes , vous élevez plus haut vos pensées.* »

Mais quittons un sujet si triste pour parler un peu des pauvres Derviches.

Nous avons l'honneur d'être , etc.

HUITIÈME LETTRE.

1°. Danse des Derviches. 2°. Si on peut comparer les Religieux turcs avec les Moines chrétiens. 3°. Petit scrupule ture et tolérance mal entendue. — Conclusion.

Vous nous faites , Monsieur , une description si poétique , si divertissante d'une danse sacrée des moines turcs , que nous ne saurions résister au plaisir de la transcrire ici ; d'autant plus que les réflexions philosophiques qu'elle vous suggère , fourniront matière à quelques modestes observations que nous soumettrons à votre sagesse et à votre piété.

§. I. Danse des Derviches. (1)

« Une vingtaine de Derviches , vêtus d'une longue robe et d'un bonnet pointu de feutre blanc , étaient accroupis

(1) Il y a deux espèces de Derviches en Turquie très-différentes , mais également remarquables. La différence vient du genre de règle que leur fondateur leur a respectivement imposée. Celle des Derviches *Mewlich* est de tourner , comme des totons , au bruit d'une musique assez douce , et de chercher une sainte ivresse dans les vertiges , qui devraient naturellement résulter de ce bizarre exercice , si l'habitude qu'ils ont de tourner ainsi ne les préservait pas de l'étourdissement et de l'ivresse à laquelle ils vont suppléer dans les tavernes. La règle des autres moines *Tracta-Tepen* , plus triste , a aussi plus de barbarie. Elle consiste à se promener gravement et à la file les uns des autres , autour de leur chapelle , et à prononcer le nom de Dieu à haute voix , et avec effort , à cha-

en cercle, dans une enceinte, entourée d'une petite balustrade. Celui qui paraissait être le chef, figure à grande barbe blanche, était, par distinction, placé sur un coussin et dominait les autres. Un orchestre composé d'un

que coup de tambour qu'on leur fait entendre. Bientôt les coups de baguette, pressés graduellement, deviennent si vifs, que ces malheureux sont contraints à de terribles efforts de poitrine; les plus dévots ne finissent la procession qu'en vomissant le sang. Leur abord est toujours sombre, toujours farouche, et ces moines sont si persuadés de la sainteté de leur pratique, et si sûrs de plaire au ciel par leurs hurlements, qu'ils ne jettent jamais sur les autres hommes que des regards du plus profond mépris.

Il y a encore en Turquie d'autres moines et des santons qui courent la campagne; leur rencontre dans un bois n'est pas sans inconvénient. Sous le manteau de la religion, ils s'introduisent chez quelques dévots, et c'est partout la plus mauvaise compagnie qu'on puisse trouver.

Ceux de ces Derviches qui sont assez audacieux pour profiter de l'ignorance générale, s'érigent en prophètes et prédisent impunément. S'il arrive que l'événement justifie les prédictions qu'ils ont hasardées, alors ils ne tardent guère à passer pour des saints et à jouir de la plus haute considération, mais ceux qui, faute de succès, ne parviennent qu'à passer pour des fous, n'en ont pas moins le droit de pénétrer partout. (B. de Tott. Mémoires sur les Turcs et les Tartares. T. 1. p. 145.)

Ce que dit le Baron de Tott, des moines turcs, s'accorde assez avec l'idée que nous en donne M. Brnnet.

Le *Bechtachis* ou *Bectassis*, dit-il, nommés aussi *Sérakis*, tiennent de leur instituteur la liberté d'observer ou de ne pas observer les heures de la prière.

Les *Ebrh-buaris* ne se croient pas obligés de faire le pèlerinage de la Mecque.

Les *Kalenders* ou *Calendéris* sont des hommes de bonne chère et de plaisir, au point qu'une taverne est aussi sainte à leurs yeux qu'une mosquée.

Dans l'Indostan on appelle les religieux mahométans, *faquirs*, nom qui leur est commun avec les Indiens payens, dont la vie et les pratiques sont également étranges. Les Santons sont assez rares en Perse; le gouvernement les méprise. En Afrique, les *Marabouts* ou *Marbuts*, qui sont les prêtres des Nègres mahométans, passent en général pour de scrupuleux observateurs du Coran.

nâhi ou basson , d'un *shoubabé*, sorte de clarinette , et de petits tambours réunis appelés *nacariate* , jouait les airs les plus discordants à nos oreilles européennes. Les Derviches se lèvent gravement un à un , passent devant le supérieur , le saluent et commencent à tourner en cercle sur eux-mêmes , les bras étendus et les yeux levés vers le Ciel. Leur mouvement d'abord lent , s'anime peu à peu , arrive à une rapidité extrême , et finit par former comme un tourbillon , où tout est confusion et éblouissement ; tant que l'œil peut les suivre , leurs regards paraissent exprimer une grande exaltation ; mais bientôt on ne distingue plus rien. Le temps que dura cette valse étrange , je ne saurais le dire , mais il me parut incroyablement long. Peu à peu le nombre des tourneurs diminuait ; épuisés de fatigues , ils s'affaissaient l'un après l'autre et retombaient dans leur attitude première : les derniers semblaient mettre une grande persistance à tourner le plus longtemps possible , et j'éprouvais un sentiment pénible à voir les efforts que faisait un vieux Derviche , haletant et chancelant à la fin de cette rude épreuve , pour ne céder qu'après tous les autres. Pendant ce temps nos Arabes nous entretenaient de leurs superstitions ; ils prétendent qu'un chrétien , récitant continuellement le *Credo* , forcerait le Musulman à tourner sans fin par une impulsion irrésistible , jusqu'à ce qu'il en mourût , qu'il y en avait beaucoup d'exemples , qu'une fois les Derviches , ayant découvert celui qui employait ce sortilège , l'avaient forcé à réciter le *Credo* à rebours , et avaient ainsi détruit le charme au moment où le tourneur allait expirer. • (*Voyage en Orient. T. III. p. 174 et 175.*)

§. II. Si on peut comparer les religieux turcs avec les moines chrétiens.

Vous ajoutez : « Quelques-uns de nous étaient tentés de se moquer de ces Derviches ; ils leur semblaient insensés ! comme à des hommes , qui ignoreraient le fond de notre culte , les macérations de certains ordres religieux , la mendicité de nos moines ; mais quelque absurde que soit au premier coup d'œil de la raison une pratique religieuse , une raison plus profonde et plus haute y trouve toujours quelque chose à respecter , le motif qui l'inspire. Rien de ce qui touche à l'idée de Dieu n'est ridicule : c'est quelquefois atroce , souvent insensé ; mais toujours sérieux. » (*Ibid.*)

Le lecteur catholique trouvera sans doute , Monsieur , tout-à-fait conforme à la piété chrétienne , vraiment édifiante , votre comparaison des moines turcs valant en l'honneur de la Divinité avec nos religieux se revêtant de la haire et du cilice , se donnant la discipline ; quant à nous , nous ne la trouvons pas trop juste. L'insensé Derviche , tombant de lassitude , à force de pirouetter pour plaire à Allah , n'a pas même l'avantage de remplir un devoir prescrit par sa religion , puisque le Coran n'ordonne nulle part de pareilles pratiques religieuses. Quel est donc le motif qui le pousse à cet acte ridicule ? L'ignorance et la superstition.

Le moine chrétien , qui macère son corps , imite saint Paul qui châtiait le sien et le réduisait en servitude. (1) Il imite son divin maître , Jésus-Christ qui se retira dans le

(1) 1. Cor. ix. 27.

désert et y jeûna quarante jours. (1) Il sait que la loi de la chair est une loi de péché. (2) Que la vie de la chair donne la mort (3); qu'au contraire la mortification de la chair par les œuvres de pénitence donne la vie (4); qu'il faut par ces œuvres combattre les désirs de la chair en humilier l'esprit (5); parce que la satisfaction des passions charnelles est le principe de tout mal et de toute ruine. (6) L'Évangile lui apprend que le royaume des cieux souffre violence, et qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui puissent le ravir. (7) Donc, le moine chrétien, en mortifiant son corps, en faisant pénitence, est guidé par un motif louable, l'accomplissement d'un devoir prescrit par la Religion : tandis que le moine turc n'a pour mobile que l'orgueil, la superstition ou l'ignorance.

Vous êtes tellement frappé, Monsieur, de la beauté de la religion musulmane que, ne pouvant vous empêcher de trouver insensées les pirouettes de ses religieux, vous trouvez encore quelque chose à louer, le motif qui les inspire.

« Rien de ce qui touche à l'idée de Dieu, dites-vous, n'est ridicule, c'est quelquefois atroce, souvent insensé, mais toujours sérieux » (*Voy. en Orient. Ibid.*) Que le Derviche ait l'intention de plaire à Dieu par ses danses, son intention sera louable ; mais cette intention devra-t-

(1) Matth. IV. 2.

(2) Rom. VII. 18. — VIII. 8.

(3) Rom. VII. 13. — VII. 5. — Gal. VI. 8.

(4) Rom. VIII. 13.

(5) *Ibid.* VI. 6.

(6) *Ibid.* VI. 21.

(7) Matth. XI. 12.

elle m'empêcher de regarder cette action comme ridicule ? « c'est quelquefois insensé. » Ce n'est pas précisément des moines musulmans, dont vous voulez parler ici, Monsieur, ce n'est pas des faquirs de l'Indostan, qui se font pieusement écraser sous les roues du char du Dieu de Jagrenat, c'est des cénobites, des solitaires chrétiens. La délicatesse philosophique, la mollesse de nos hommes progressifs s'accommoderait mal de la haine, de la discipline des religieux ; ils prennent en pitié ces pauvres *victimes de la superstition*, ces malheureux enfants des cloîtres, qui mortifient leur chair. Ils regardent leurs macérations comme quelque chose d'atroce, d'insensé : ils voudraient qu'ils substituassent à leurs lits de planche et de sarment, leurs couches voluptueuses et leurs moëlleux édredons ; à leur nourriture grossière, leurs mets succulents et délicieux. Ils les plaignent ; et ces religieux charitables joignent les outrages dont on les abreuve, et leurs macérations, aux outrages et aux souffrances de leur Maître, qui mourut couvert d'opprobre sur un gibet. Ils le supplient d'éclairer l'esprit de ces faux sages, égarés par l'orgueil, qui, s'appuyant sur la faiblesse humaine, cherchent à tâtons, comme l'aveugle, leur route vers le ciel, se trompent de chemin et marchent dans la voie qui conduit à l'abîme.

§. III. Petit scrupule turc et tolérance mal entendue.

Monsieur, la bonté de votre cœur si tendre, si aimant, si philanthrope, vous fait avancer parfois des propositions étranges, pour ne pas dire absurdes. Votre vénération profonde pour le Prophète et sa religion vous fait dire en parlant d'un de vos convives musulmans :

« Il ne but point de vin; nous n'essayâmes point de lui faire violence. La conscience du Musulman est aussi respectable que la nôtre. Faire pêcher un Turc contre la loi que sa religion lui impose , m'a paru toujours aussi coupables , aussi absurde que de tenter un Chrétien. » (*Voy. en Orient. T. III. p. 71.*)

Nous n'essayâmes pas de lui faire violence. Un Chrétien faire violence à un Turc , ç'eut été vraiment quelque chose d'inouï. Mais en revanche , il n'est pas rare que les Turcs , *ces patriarches* , fassent violence à des Chrétiens : ils ne faut que lire les relations des voyageurs pour s'en convaincre. *Nous n'essayâmes pas de lui faire violence.* La Religion chrétienne, Monsieur, défend de faire violence à qui que ce soit. Le Christ, n'a pas apparu au milieu des peuples, comme l'imposteur de la Mecque, le Coran d'une main, le cimeterre de l'autre, menaçant d'égorger tous ceux qui n'embrasseraient pas sa doctrine. Il a fait des prodiges, il a semé des bienfaits, (1) et les témoins de ses prodiges, et les hommes comblés de ses bienfaits ont cru en lui et ont embrassé sa doctrine céleste. C'est la persuasion et non le glaive qui doit opérer des conversions.

Nous admirons votre délicatesse, Monsieur, vous avez craint d'effaroucher la conscience timorée de votre convive musulman, en l'invitant à boire une rasade à la santé de Mahomet : ces scrupules vous honorent. Nous trouvons, comme vous, respectable la conscience du turc et celle de tout homme agissant de bonne foi, pour

(1) *Pertransiit benefaciendo. Act. x. 38.*

remplir un devoir prescrit par sa croyance religieuse , et l'on ferait une action blâmable en l'invitant à agir contre sa conscience , lors même que cette croyance serait fausse et ridicule , si l'on ne commençait par lui en montrer l'absurdité. Vous n'aviez pas reçu , sans doute , de mandat , pour faire comprendre à cet enfant du Prophète que Mahomet ne peut faire envisager raisonnablement , comme criminelle sur la terre , une action qu'il promet comme récompense dans le ciel ; pour lui apprendre que le vin défendu par le Coran (1) , *comme saleté et ordures du diable , sera bu par les élus dans le septième ciel avec un grand contentement ; que ce vin sera très savoureux , ayant l'odeur du musc , mêlé de l'eau de la fontaine du Paradis où boivent les chérubins.* (2) D'ailleurs , si vous vous étiez permis de pareils blasphèmes , vous ne risquiez rien moins que d'être empalé par vos philosophes et vos hommes *si tolérants*. En faudra-t-il conclure qu'il est aussi absurde , aussi coupable de faire pécher un Turc contre sa religion que de tenter un Chrétien ? Non , Monsieur , cette proposition n'est pas exacte. Il faudrait supposer la religion de l'un et de l'autre également vraies ; ce qui ne peut être ; car la vérité est une. Ici , ou c'est le Turc qui est dans l'erreur , ou le Chrétien , puisque le premier regarde comme un crime une action que le second trouve innocente. Mais croyez-vous , Monsieur , à la révélation du Coran ? Croyez-vous qu'il ait été apporté du ciel , feuillet par feuillet , en vingt-quatre mille apparitions nocturnes , par l'ange Gabriel ? Croyez-vous que l'apôtre

(1) Coran. Ch. des Ordres.

(2) *Ibid.* Ch. de Ceux qui pèsent à faux poids.

guerrier et barbare soit réellement prophète ? et s'il n'est qu'un fanatique , s'il n'a pas reçu de Dieu la mission de prêcher sa doctrine , pourquoi serait-ce un crime que de chercher à ouvrir les yeux à des hommes qui croient à ses mensonges et à ses impostures ? Pourquoi blâmer ceux qui voudraient faire briller à leurs regards les rayons de la vérité ? La vérité , Monsieur , était l'objet continuel des travaux et des recherches des anciens philosophes d'Athènes et de Rome ; ils entreprenaient de longs et pénibles voyages pour découvrir la vérité ; et vous , philosophe moderne , vous ne voulez pas qu'on la prêche à des hommes ignorants et abrutis par les passions ? Vous trouveriez donc aussi mauvais que d'intrépides propagateurs de la foi catholique , marchant sur les traces sanglantes des Apôtres , aillent jusqu'aux extrémités de la terre , annoncer la bonne nouvelle aux peuples endormis à l'ombre de la mort , renverser leurs idoles , abolir les sacrifices humains , adoucir leurs mœurs sauvages et barbares , et de peuples sanguinaires et cannibales , en former de fidèles adorateurs du vrai Dieu et un peuple de frères ! Que serions-nous , Monsieur , si les Baudile , les Pothin , les Irénée , les Firmin , les Trophime n'avaient pénétré dans les forêts des Gaules , s'ils *n'avaient fait pécher nos aïeux contre leur religion ?* s'ils n'étaient venus planter la Croix sur les débris des temples de Teutatès , et si l'immolation de l'Hostie pacifique n'avait remplacé les sanglants holocaustes des Druides ?

Détromper les hommes abusés par l'erreur , c'est toujours agir en homme raisonnable ; détruire des préjugés , c'est toujours faire une bonne action.

CONCLUSION.

Nous ne finirions pas, Monsieur, si nous voulions relever toutes les contradictions, tous les paradoxes échappés à la hardiesse de votre plume ; nous laissons au lecteur impartial et réfléchi le soin de les relever lui-même. Mais nous sera-t-il permis, Monsieur, en terminant ces lettres, de vous exprimer nos regrets sincères sur votre inconstance, sur vos écarts et sur l'abus que vous faites des rares talents dont Dieu s'est plu à orner votre intelligence ? Nous vous avons vu, empruntant, pour ainsi dire, au papillon son aile légère, voltiger de symbole en symbole. Nous vous avons vu, flottant à tout vent de doctrine, tour à tour catholique, protestant, pythagoricien, saint-simonien, musulman, panthéiste, etc. Nous vous avons vu prier en catholique, prier à la turque, prier à la Jean-Jacques ; préférant avec ce dernier à tous les temples le grand temple de la nature, enfin abandonnant à jamais la prière pour avoir plus de *temps à donner au travail du jour*, et par cet que tous les êtres *priaient* pour vous (1). Vous avez loué et blâmé tous les cultes, celui de Mahomet excepté que vous avez admiré exclusivement, parce qu'il est à vos yeux *plus avancé que les autres sur la route de la perfection religieuse*. Le Mahométisme a toutes vos sympathies ; pourquoi ? Parce que c'est un *théisme contemplatif*, un véritable déisme. Car, Monsieur,

(1) O mon Dieu ! que la nature est une digne prière pour celui qui t'y cherche, t'y découvre sous toutes les formes ! (M. de Lamartine. Voy. en Orient. T. 1, p. 39.)

autant qu'il nous est permis de connaître votre pensée à travers vos innombrables variations , le déisme, voilà votre religion , qui a pour base fondamentale l'autorité souveraine de la raison de l'homme. Votre système est emprunté aux philosophies allemande et prussienne , aux écoles de Kant , de Fichte , d'Hégel , de Strauss , etc. etc. : ces adversaires déclarés de la doctrine catholique.

Le combat s'engage ; la mêlée sera vive et ardente. Les bannières sont déployées. Sur l'une on lit : *Raison* ; sur l'autre : *Révélation*. Le Philosophisme cherche à réveiller le courage de ses guerriers. Toutes les bouches murmurent le mot de *croisade contre le Catholicisme* ! Les rives de la Seine , du Rhin , du Danube , etc. retentissent de ce cri : Guerre , guerre au Catholicisme ! Tous ces soldats de la raison , tous ces pygmées seront brisés par le colosse , vainqueur du monde à son berceau , qui a traversé dix-huit siècles , broyant sous ses pieds le glaive ensanglanté de tous les tyrans et fermant la bouche de tous les sophistes. Quoi ! vous M. de Lamartine , vous le chantre des *Méditations* , vous l'auteur des *Harmonies* , vous qui avez *sucé un lait chrétien* , qui voulez *vivre de l'air de votre temps* , vous désertez la bannière chrétienne , vous ressuscitez les vieilles rêveries de Pythagore , de Zénon , de Xénocrate , etc. ? Vous *souillez de gravier le pain de vie dont se nourrissent tant de millions d'âmes et d'intelligences* ; vous êtes *hostile à la religion de votre mère* ; vous allez grossir les rangs de nos ennemis ? Tous ces idéologues , tous ces nébuleux faiseurs de systèmes qui attaquent nos miracles et nos mystères seront vaincus comme ceux qui les ont devancés , comme Celse , comme Porphyre , comme Pélagé ,

comme Arius et tant d'autres , dont ils ramassent les armes rouillées. Nous dirons à tous ces insensés , ainsi qu'à vous , Monsieur , nous vous dirons avec l'abbé Guénard : « Ne vous agitez point contre ces mystères que la » raison ne saurait percer , attachez-vous à l'examen de » ces vérités qui se laissent approcher , qui se laissent en » quelque sorte toucher et manier et qui vous répondent » de toutes les autres ; ces vérités sont des faits éclatants » et sensibles dont la religion s'est comme enveloppée tout » entière , afin de frapper également les esprits grossiers » et les esprits subtils. On livre ces faits à votre curiosité , voilà les fondements de la religion : creusez autour » de ces fondements , essayez de les ébranler , descendez » avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre » antique , tant de fois rejetée par les incrédules , et qui » les a tous écrasés. Mais lorsque , arrivés à une certaine » profondeur , vous aurez trouvé la main du Tout-Puis- » sant , qui soutient , depuis l'origine du monde , ce » grand et majestueux édifice , toujours affermi par les » orages et le torrent même des années , arrêtez-vous enfin » et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne » saurait vous mener plus loin sans vous égarer : vous entrez dans les abîmes de l'infini ; elle doit ici se voiler les » yeux comme le peuple , adorer sans voir et remettre » l'homme avec confiance entre les mains de la foi (1). »

Que n'avez-vous suivi ces sages conseils , Monsieur , vous vous seriez épargné bien des peines et votre gloire eut été plus grande et plus pure. Car vos chants les plus suaves ,

(1) Discours qui a remporté le prix d'éloquence proposé par l'Académie française dans la séance publique du 25 août 1755.

les plus harmonieux sont ceux que votre muse a exhalés à l'ombre du Sanctuaire. Les cordes les plus sonores de votre lyre se sont brisées, les fleurs les plus brillantes de votre couronne se sont flétries le jour où votre muse catholique a abjuré notre symbole. Mais vous quitterez un jour le sentier de l'erreur, oui, nous avons la douce confiance qu'après avoir essayé de tous les systèmes éphémères de la philosophie changeante du siècle, vous reviendrez vous abriter un jour sous les ailes de la sagesse immuable et éternelle ; nous espérons qu'à la fin de votre course vous répéterez avec conviction ces beaux vers, qui signalèrent votre début dans la carrière poétique :

« Cette foi qui m'attend au bord de mon tombeau,
Hélas ! il m'en souvient, plana sur mon berceau.

.
Soleil mystérieux ! flambeau d'une autre sphère ,
Prête à mes yeux mourants ta mystique lumière ;
Pars du sein du Très-Haut , rayon consolateur ,
Astre vivifiant , lève-toi dans mon cœur !

Hélas ! je n'ai que toi dans mes heures funèbres :
Ma raison qui pâlit s'abandonne aux ténèbres.

Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie aux portes du tombeau :
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière !
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière !
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir. » (1)

Nous avons l'honneur d'être , etc.

(1) Lam. xv. Médit. poétique.

TABLE DES MATIÈRES.

AUX JEUNES CURÉS DE CAMPAGNE. Page 5

PREMIÈRE LETTRE. INTRODUCTION. II

Coup d'œil sur le voyage en Orient de M. de Lamartine. — Sa manière d'attaquer le Catholicisme. — Ses variations. — Son néochristianisme. — Plan et division de ce Recueil.

PREMIÈRE PARTIE.

PARADOXES TOUCHANT LA RELIGION ET LA PHILOSOPHIE.

DEUXIÈME LETTRE. 25

1° Suffisance des philosophes. 2° Prétendue infaillibilité de M^r. de Lamartine. 3° Il attend le Messie. 4° Si les hommes sont plongés dans les ténèbres et si le scepticisme doit être leur partage. 5°. Nouvelle découverte astrologique. 6°. Nouvelle preuve du scepticisme de notre philosophe. 7°. Autre contradiction. 8°. M^r. de Lamartine pythagoricien. 9°. M. de Lamartine saint-simonien. 10°. M^r. de Lamartine prêchant la tolérance par l'organe du pasteur de Valneige.

TROISIÈME LETTRE. 55

1°. De la prière en général. 2°. M^r. de Lamartine catholique, ses regrets de ce qu'on ne prie plus sur mer, depuis la révolution de 1830. 3°. Beauté et efficacité de la prière. 4°. M^r. de Lamartine priant pour les vivants et pour les fidèles trépassés. 5°. M^r. de Lamartine priant pour lui-même. 6°. M^r. de Lamartine priant à la turque. 7°. M^r. de Lamartine priant à la Jean-Jacques. 8°. M^r. de Lamartine moins fervent dans la prière. 9°. M^r. de Lamartine abandonnant à jamais la prière.

QUATRIÈME LETTRE. 74

1°. Altération prétendue de la religion chrétienne. — 2° M^r. de Lamartine est-il capable de nous montrer ces altérations ? — 3°. Si la religion catholique a deux natures. — 4°. Si les miracles sont impossibles.

CINQUIÈME LETTRE. 84

1°. Des temples. — 2°. Si les temples s'en vont. — 3°. Si le Christianisme se spiritualise.

SIXIÈME LETTRE. 95

1°. Symbole futur de la religion nouvelle. 2°. Les révolutions modernes sont-elles produites par la religion de la raison ? 5°. Organe et apôtre de la religion nouvelle. 4°. Son symbole et son culte.

SEPTIÈME LETTRE. 109

1°. Variété de la religion nouvelle ; { Panthéisme. 2°. Panthéisme grec. 3°. Panthéisme indien. 4°. Sympathie du grand homme pour le panthéisme. 5°. Nouvelle profession de foi panthéiste. }
6°. { Absurdité du panthéisme.

HUITIÈME LETTRE. 120

1°. Socrate et Platon sont-ils les vrais fondateurs de la religion de la raison ? 2°. Faiblesse et impuissance de la raison humaine. 3°. Le Christianisme a-t-il été obscurci par les âges des ténèbres ? 4°. S'il fallait des Platons et des Pythagores pour propager la religion de Jésus-Christ ?

NEUVIÈME LETTRE. 136

1°. Si les religions ne se prouvent pas. 2°. Origine des religions.

3°. Toutes les religions ont-elles leur morale divine ? 4°. Leur durée. 5°. Durée du Catholicisme. 6°. Son universalité. 7°. Pourquoi l'on doit être chrétien. 8°. Pourquoi M^r. de Lamartine est chrétien. Faux raisonnement. 9°. Ses craintes sur l'avenir du Catholicisme.

DIXIÈME LETTRE. 151

1°. Des prophètes en général. 2°. Si c'est la solitude qui inspire les prophètes. 3°. Si prédire est impossible.

ONZIÈME LETTRE. 160

1° Du lieu de la transfiguration de Notre Seigneur Jésus-Christ, si S. Jérôme est le premier qui ait désigné le Thabor comme le lieu où s'opéra ce prodige. 2° Réponse à quelques objections. 3°. De la vallée de Josaphat, si elle sera trop étroite pour contenir le genre humain. 4°. Comment il faut traduire le passage du prophète Joël, qui regarde le jugement dernier.

DOUZIÈME LETTRE. 168

1°. Des couvents et des moines. 2°. L'état actuel des sociétés et des religions ne peut-il comporter des ordres monastiques ? 5°. Les anciens ordres monastiques ne peuvent-ils satisfaire aux besoins de l'époque ? 4°. Répugnance de M^r. de Lamartine pour les ordres religieux. 5°. Sont-ils contraires à la nature, à la famille, et à la société ? 6°. Contradiction du critique. 7°. Réponse à quelques objections. 8°. Conclusion.

TREIZIÈME LETTRE. 197

1°. Les Jésuites en Syrie. 2°. De leurs missions chez les Arabes. S'ils n'ont jamais réussi parmi eux. 3°. Leur influence. 4°. Question d'Orient. 5°. M^r. de Lamartine faux prophète, singulier raisonnement du voyageur-philosophe. 5°. Contradiction du critique Il n'est point vrai que le haut clergé du Liban ait éloigné les Jésuites.

SECONDE PARTIE.

PARADOXES TOUCHANT LES TURCS.

PREMIÈRE LETTRE. 223

1°. Parallèle du Mahométisme et du Christianisme. 2°. Dessein de cette deuxième partie.

DEUXIÈME LETTRE. 233

1°. Est-il vrai qu'il n'y ait jamais eu de conversions parmi les Musulmans ? 2°. Pourquoi elles sont rares. 3°. Si les principes du Mahométisme et du Christianisme sont les mêmes. 4°. Coran. — Évangile. — Paradis musulman. — Paradis chrétien.

TROISIÈME LETTRE. 248

1° Est-il vrai que la religion turque ne soit ni exclusive ni superstitieuse ? 2° Si c'est un culte philosophique. 3° Si elle ne prescrit que la prière et la charité. 4°. Incompatibilité de sa doctrine avec la prière.

QUATRIÈME LETTRE. 256

1°. De la charité turque. 2°. Charité des Turcs envers les animaux 3°. Ne peut-on pas leur contester cette prétendue charité ? 4°. Les Turcs sont-ils des patriarches et des philosophes ?

CINQUIÈME LETTRE. 269

1°. Allusion. 2°. Si les mystères du Christianisme doivent effa-roucher un esprit raisonnable. 3°. Ce qu'il faut penser de la résignation musulmane à la volonté de Dieu.

SIXIÈME LETTRE. 275

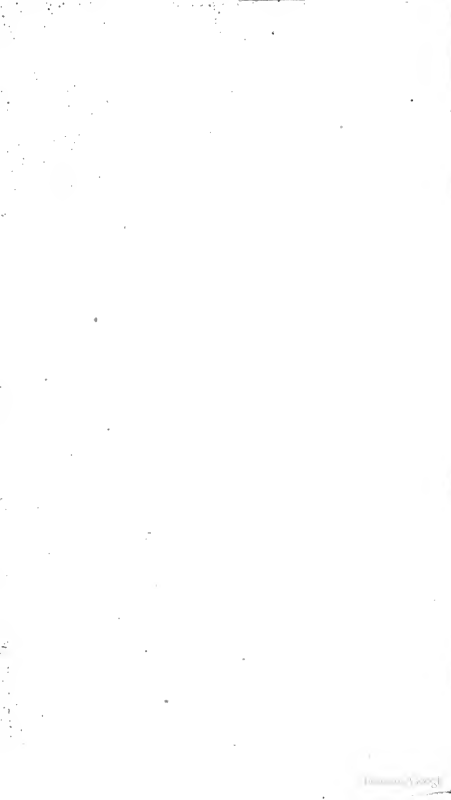
1°. Tolérance turque. 2°. Tolérance dogmatique. 3°. Si les Turcs sont tolérants. 4°. Pourquoi ils sont moins intolérants à Constantinople et dans quelques pays voisins. 5°. Pourquoi ils sont moins intolérants à Jérusalem, à Damas, etc. 6°. Est-il vrai que le peuple turc soit le seul peuple tolérant? 7°. Intolérance universelle des Turcs. 8°. Ce qu'il faut penser de leur prétendue tolérance à Jérusalem et à Damas. 9°. Contradiction du critique au sujet de la tolérance turque.

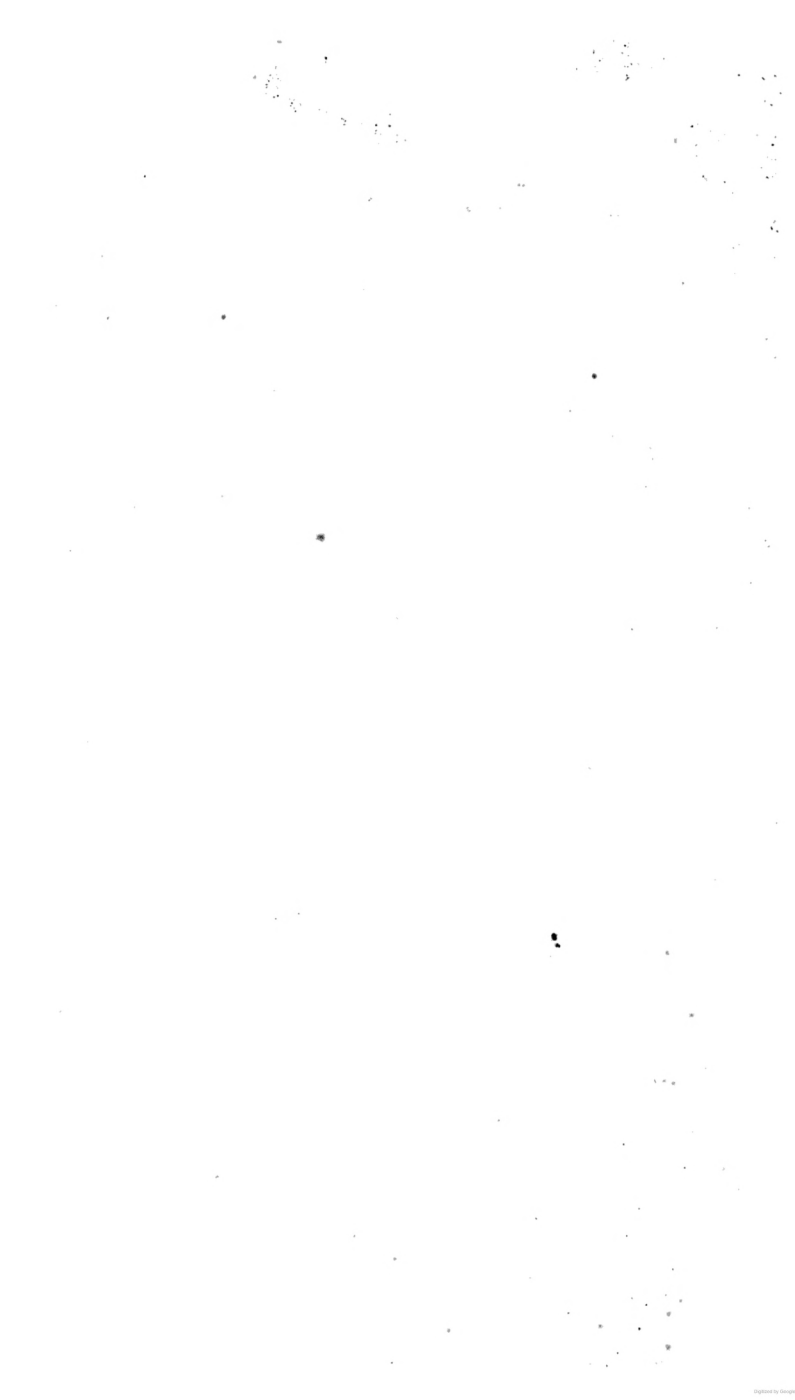
SEPTIÈME LETTRE. 290

1°. Est-il possible en Europe de se servir de muezzins pour annoncer les heures? 2°. sont-ils préférables à nos cloches?

HUITIÈME LETTRE. 299

1°. Danse des Derviches. 2°. Si on peut comparer les Religieux turcs avec les Moines chrétiens. 3°. Petit scrupule turc et tolérance mal entendue. — Conclusion.





AVIGNON, CHEZ SEGUIN aîné,

Imprimeur-Libraire

Éditeur des *Sermons* du P. Brydayne, des *Pensées* du P. Le Jeune, des *Ouvrages* du P. De La Tombière, des *Œuvres* de S. Bernard; des *Ouvrages* du P. Seguret, de S. Alphonse de Liguori, et de Mazzarini, traduits en français; des *Homélies* sur les *Évangiles*, par De Monmorel; des *Lettres* de controverse du P. Scheffmacher; des *Leçons* sur la *Poésie* des *Hebreux*, traduites de l'anglais, de Lowth; de plusieurs *Ouvrages* sur la *Dévotion* au *Sacré Cœur* de *Jésus* et de *Maria*, sur l'*Administration* du *Sacrement* de *Pénitence*, sur la *Vocation*, etc.; de *Vies* de *Saints* *Jesuites* et autres, de divers *Recueils* de *Cantiques* avec les *Airs notés*, et d'autres *Ouvrages* de *Musique religieuse*, avec *Accompagnement* de *Piano*, tels que *Chants divers* nouvellement composés sur des paroles choisies, *Concerts spirituels* ou *Recueil* de *Motets* sur la *Musique* des plus grands *Maîtres*; Le *Christ au Jardin des Olives*, en vers français, musique de *Beethoven*; de la collection des *petits Classiques grecs* sur beaux papiers et beaux caractères, etc.; des *ouvrages* de *Grammaire* de M. Chabert, *Méthode grecque*, *Analyse logique* et *grammaticale*, *Ma Méthode*; de l'*Origine des Sociétés*, etc. de l'abbé *Thomassin*; des *Ouvrages* de M. *Victor de Brozard*; d'*Ouvrages* remarquables sur les véritables sources de l'*Histoire profane* et de la *Mythologie* (*Histoire véritable des temps fabuleux*, par l'abbé *Gervin de Rocher*, *Pharaons, Rois de Perse*, etc. de *Maria Borel*; *Atlas Hér.* de *Baër*; *Conférence* de l'*Épître* de l'*Histoire Sainte*, de *Dehart de Lamoignon*, et de divers *Ouvrages* élémentaires, en *Latin*, sur l'*Écriture Sainte*, la *Doctrine Chrétienne*, l'*Histoire Ecclésiastique*, et de *Droit Canonique*, de *Weitenauer*, *S. Bérard*, *Chapuis*, *Poulet*, *Corrin*, etc. et de plusieurs livres de *piété*, en *Espagnol*, le *Libro de Camilo de Elia*, *Suaviana sunt*, et *Libro de los Salvos*, etc. etc.)







This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine is incurred by retaining it
beyond the specified time.

Please return promptly.

3147343

JAN 18 1964

577.14.5

Atres a M. de Lamartine sur quel
denier Library 002829033



3 2044 087 042 644